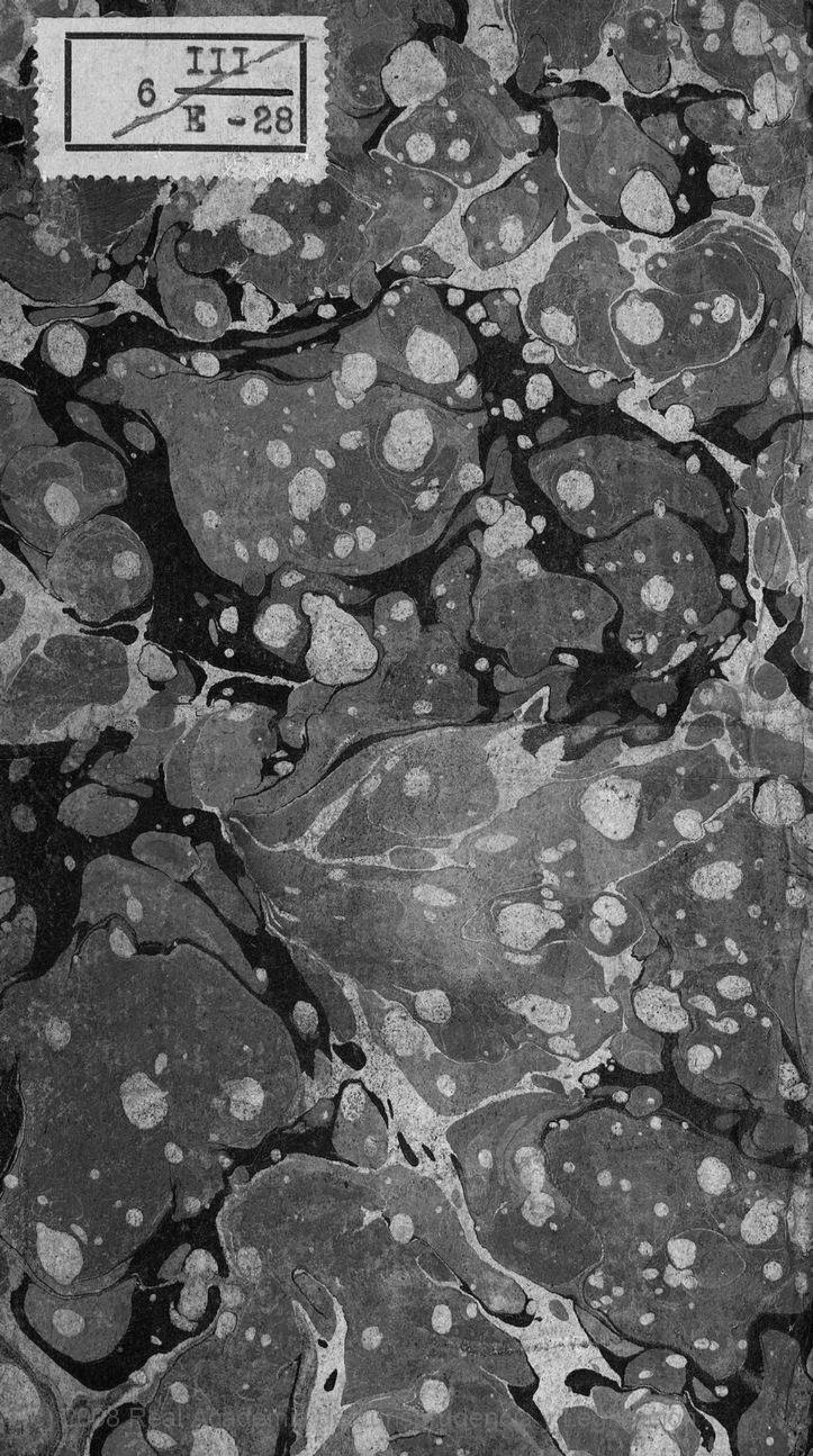


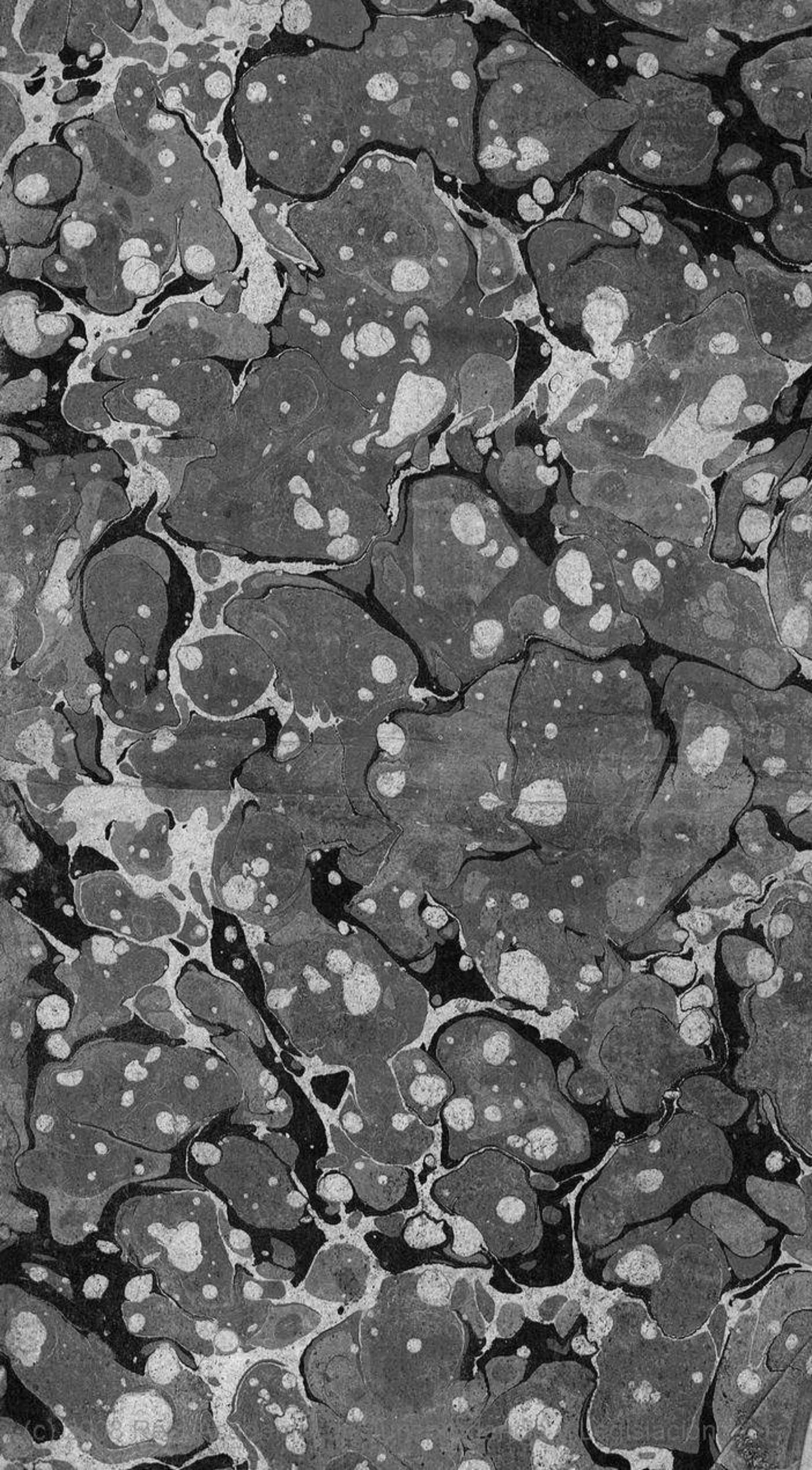
46

6

III

E - 28





19-5

---



PAP  
REQ.

D.<sup>n</sup> José Yanguer Figueroa... 304.5.  
6/421

# HISTOIRE

DES

COLONIES EUROPÉENNES

DANS L'AMÉRIQUE,

EN SIX PARTIES: 6

1/15746  
III

E-28

- I. Une Histoire abrégée de la découverte de cette partie du Monde.
- II. Les mœurs & les coutumes de ses premiers Habitans.
- III. L'Histoire des Colonies Espagnoles.
- IV. ——— Portugaises.
- V. ——— Françaises, Hollandoises & Danoises.
- VI. ——— Angloises.

Chaque Partie contient une description de la Colonie, de son étendue, de son climat, de ses productions, de son commerce, du génie & des mœurs de ses Habitans : on y traite des intérêts des différentes Puissances de l'Europe par rapport à ces Colonies, & de leurs vues par rapport au Commerce.

Traduite de l'Anglois de M. WILLIAM BURCK.

---

---

TOME PREMIER.

---

---

A PARIS,

Chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, quartier  
Saint-André-des-Arcs.

---

---

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE

DES COLONIES EUROPEENNES  
DANS L'AMERIQUE  
EN SIX PARTIES

A. R. V.

I. Les Indes Orientales de la découverte de Van Noort  
II. Les Indes Occidentales de la découverte de Christophe Colomb  
III. L'Amérique des Colonies Espagnoles  
IV. — — — — — Portugaises  
V. — — — — — Françaises, Néerlandaises & Danoises  
VI. — — — — — Anglaises  
Ces six livres contiennent une description de la Colonie  
de son étendue, de son climat, de ses productions,  
de son commerce, on y voit les mœurs des  
habitans : on y trouve des notices des différentes  
Plantations de la terre par rapport à ces Colonies  
et de leurs vues par rapport au Commerce.  
Traduit de l'Anglais de M. William Hudson.

TOME PREMIER



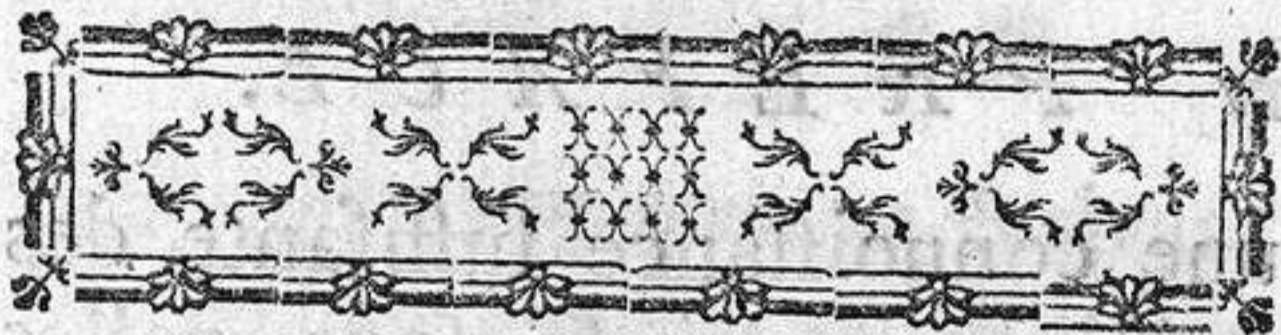
A PARIS

chez Mr. de la Harpe, Libraire, rue de la Harpe, par  
Saint-Martin des Arts

M. D. C. C. LXXV.

Ant. Appréhension & Foyatier del.





## PRÉFACE.

LES affaires de l'Amérique ont attiré depuis quelques années l'attention du public. Avant la guerre présente, peu de gens étudioient l'histoire de cette partie du monde, quoique la matière soit extrêmement curieuse par elle-même, & très intéressante pour une nation commerçante.

L'histoire d'un pays, qui, quoique très étendu, est le partage de quatre seules nations; & qui, bien que peuplé depuis plusieurs siècles, n'est connu du reste du monde que depuis deux cens ans, ne doit point naturellement fournir de la matière pour plusieurs volumes. Il est pourtant certain qu'il faut beaucoup de lecture, pour acquérir

a ij



une connoissance suffisante des événemens qui se sont passés dans l'Amérique, pour se former une idée de son état présent, & porter un jugement compétent de son commerce. Je puis ajouter, que la lecture d'une grande partie de cette histoire, est sèche & dégoûtante; que plusieurs auteurs ont traité ce sujet, les uns avec une connoissance suffisante, & d'autres de manière, qu'on ne peut se résoudre à lire leurs écrits. Les uns sont chargés de quantité de faits, qui n'intéressent qu'un petit nombre de personnes; les autres obscurcissent la vérité par quantité de circonstances, pour flater les préjugés des parties, & j'ose dire, ceux des nations. On ne scauroit lire avec trop de précaution ce qu'ont écrit les Anglois qui sont établis dans nos Colonies; parce qu'il y en

## P R É F A C E. v

à peu qui ne suivent en écrivant le penchant qu'ils ont pour la province dans laquelle ils sont nés, ou peut-être pour la faction particulière qui y domine. Ce n'est qu'en comparant les relations imprimées les unes avec les autres, & avec les instructions particulières que l'on a, & en rectifiant le tout par des témoignages authentiques, que l'on peut découvrir la vérité; encore la chose est elle assez difficile.

A l'égard des établissemens étrangers, j'ai eu recours aux relations imprimées des voyageurs & autres; & dans certains points, aux mémoires de quelques commercans. Les matériaux pour les établissemens étrangers ne sont point aussi parfaits qu'ils devroient l'être, ni assez sûrs, pour qu'on puisse y ajouter foi. Je m'en suis rare-

ment fervi , que je n'aye été obligé d'y joindre quelque addition , ou quelque correctif.

Dans la partie historique de cet ouvrage , je m'attache principalement à quelques matieres capitales , qui m'ont paru devoir engager & récompenser l'attention du lecteur ; & dans ce que j'en dis , je ne m'arrête qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques instructions politiques , ou faire connoître les caracteres des principaux acteurs , qui ont paru sur ces grands théâtres. Les affaires qui m'ont paru mériter un détail circonstancié , sont ces événemens brillants & remarquables de la découverte de l'Amérique , & de la conquête des deux seuls royaumes civilisés qu'elle renfermoit.

En traitant des autres parties , je me suis étendu sur l'histoire

de chaque pays autant qu'il le faut, pour sçavoir quand & sur quels principes chaque Colonie a été fondée, pour mettre le lecteur en état de juger de sa condition présente. Ces récits sont fort courts; & si l'on considère de quelle sorte de faits ces histoires sont composées, on ne me sçaura pas moins gré de ce que j'ai omis, que de ce que j'ai rapporté. Si je n'ai pas traité mon sujet aussi-bien que je l'aurois dû, je m'en suis acquitté aussi brièvement qu'il m'a été possible de le faire.

Mon principal objet, en traitant des différentes Colonies, a été de rapporter tout au commerce, qui est l'article qui nous intéresse le plus; & c'est ce qui fait que je ne me suis attaché à leur histoire civile & naturelle, qu'autant qu'elles pouvoient servir à répandre quelque lumière

sur le commerce de ces contrées ; excepté lorsque les matières m'ont paru curieuses , & propres à diversifier mon ouvrage.

On ne doit pas s'attendre qu'un pareil ouvrage soit partout de la même force. Dans quelques endroits , le sujet n'est point susceptible d'ornement , & la matière sèche par elle-même , ne peut changer de nature , quelque peine qu'on se donne. Dans quelques autres , la pesanteur du style , vient de celle des matériaux , dont j'ai été obligé de me servir ; dans un plus grand nombre , qui sont peut-être ceux auxquels on trouvera le plus à redire , la faute vient de l'Auteur seul.

Ce que je viens de dire de mes matériaux , ne regarde point les secours que j'ai tirés de la judicieuse collection , qu'on ap-

pelle les voyages d'Harris. On ne peut voir de plus beau morceau que son histoire de Bresil. Le jour dans lequel l'Auteur place les événemens de cette histoire; est aussi beau qu'instructif; il montre par-tout un esprit extraordinaire, & les remarques sont judicieuses & frappantes. Si ce que je dis de l'Amérique Portugaise, a quelque mérite, je n'en suis redevable qu'à cet original. J'avouerai cependant que les choses qu'il rapporte dans cette partie de son ouvrage des Colonies Françoises & Angloises, sont défectueuses, & conviennent plutôt à l'état ancien, qu'à l'état actuel des affaires de cette partie du monde. Ses remarques ont rarement ce défaut; & si je diffère de lui à cet égard, c'est toujours avec le respect que je dois au jugement d'un Ecrivain, qui s'ef-

# x P R É F A C E.

force par-tout, avec autant de bon sens que d'éloquence, de porter notre nation à des entreprises, qui seules peuvent augmenter la puissance & sa gloire.

TABLE



---



---

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*Contenues dans ce premier Volume.*

---



---

### P A R T I E I.

#### C H A P I T R E P R E M I E R.

**E**TAT de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb. Il s'adresse à différentes Cours. Il réussit auprès de celle d'Espagne. Son voyage. Il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Page 1

**C**HAP. II. Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à Barcelonne par Ferdinand & Isabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Espagnols à Hispaniola. On bâtit la ville d'Isabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Isle de Cuba. 14

**C**HAP. III. Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les

b

- Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim.* 29
- CHAP. IV.** *Plaintes contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne, & s'y justifie. Il entreprend un voyage, & découvre le continent de l'Amérique Méridionale. Il s'embarque pour Hispaniola.* 39
- CHAP. V.** *Colomb en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les appaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes.* 48
- CHAP. VI.** *Découvertes d'Americ Vespuce, & autres Avanturiers. Cause de l'amour des découvertes.* 55
- CHAP. VII.** *Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre-Ferme & l'Isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre-Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les appaise. Il quitte l'Isle, & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il y est reçu. Sa mort.* 60

DES MATIERES. xiiij

CHAP. VIII. Caractere de Colomb. Réflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne. 74

CHAP. IX. Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition du Mexique. Etat de l'Empire du Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascalala. 80

CHAP. X. Cortez bâtit la Vera Cruz. Il se rend à Mexique. Maniere dont Il est reçu par Montezuma. Cortez fait mettre l'Empereur en prison. Stratagème dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites. 91

CHAP. XI. Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez, & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assiégés dans Mexique. Cortez fait lever le siege. Montezuma est tué. 102

CHAP. XII. Guatimozin élu Empereur par les Mexicains. Il assiege les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascalala. 117

CHAP. XIII. Les Espagnols qu'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre

une conspiration qu'on avoit formée contre lui. 128

CHAP. XIV. Siege de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols repoussés par un stratagême de Guatimozin. Il en emploie un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols. 139

CHAP. XV. Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caractères. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier. 158

CHAP. XVI. L'Ynca est assassiné. Disputes de Pizarro & d'Almagro. Ils se réconcilient, Expédition d'Almagro dans le Chili. Les Péruviens recommencent la guerre, & assiegent Cusco. Almagro retourne, & les bat. Il se brouille de nouveau avec Pizarro; il est battu & puni de mort. 173

CHAP. XVII. L'Armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné. 187

CHAP. XVIII. Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroy Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les

---

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

*Contenues dans ce second Volume.*

---

### P A R T I E V.

#### C H A P I T R E P R E M I E R.

**E**TABLISSEMENT des François dans les Indes Occidentales. Protégés par le Cardinal de Richelieu. De Poincy Gouverneur. Compagnie des Indes Occidentales. Page 1

CHAP. II. Destruction de la Colonie de Saint-Christophe. Origine des Boucaniers. Cause de leurs succès. Etablissement d'Hispaniola. Politique de la Cour de France. Description d'Hispaniola. Son commerce. Villes du Cap François & de Léogane. 8

CHAP. III. Description de la Martinique, de la Guadeloupe & des autres Isles Françaises. Leurs productions. Observations sur les erreurs dans lesquelles on est tombé à leur sujet. 20

CHAP. IV. Amérique Française Septentrionale. Description du Canada. Son

a ij

|  |    |
|--|----|
| <i>climat. Foire de Mont-Réal. Quebeck.</i>    |    |
| <i>Habitans du Canada. Le fleuve de</i>        |    |
| <i>Saint-Laurent &amp; les grands Lacs. Le</i> |    |
| <i>Cap Breton.</i>                             | 26 |
| CHAP. V. <i>La Louisiane. Le Mississipi.</i>   |    |
| <i>L'Ohio. La Fontaine de Jouvence.</i>        |    |
| <i>Colonie de la Louisiane.</i>                | 37 |
| CHAP. VI. <i>Conduite des François par</i>     |    |
| <i>rapport à leurs Colonies.</i>               | 42 |
| CHAP. VII. <i>Colonies Hollandoises. Cu-</i>   |    |
| <i>rassou &amp; son commerce. Contrebande</i>  |    |
| <i>dans les Colonies Espagnoles. Com-</i>      |    |
| <i>pagnie Danoise. Isle de Sainte-Croix.</i>   |    |
| <i>Caractere des différentes nations de</i>    |    |
| <i>l'Europe relativement à l'Amérique.</i>     | 52 |

## P A R T I E VI.

## C H A P I T R E P R E M I E R.

|  |    |
|--|----|
| <b>D</b> IVISION <i>des Indes Occidentales</i>   |    |
| <i>Angloises. Description de la Jamaï-</i>       |    |
| <i>que. Conquête de cette Isle.</i>              | 63 |
| CHAP. II. <i>Etablissement dans la Jamaï-</i>    |    |
| <i>que. Disette de Cacao. Les Boucaniers.</i>    |    |
| <i>Etat florissant de cette Isle. Son déclin</i> |    |
| <i>à quelques égards.</i>                        | 72 |
| CHAP. III. <i>Productions de la Jamaïque.</i>    |    |
| <i>Piment, Sucre, Rum, Melasse, Co-</i>          |    |

DES MATIERES. V

ion, Gingembre, Commerce du bois de Campêche. Disputes d ce sujet. Commerce des Nègres. 76

CAAP. IV. Port - Royal. Tremblement de terre en 1692. Kingston. San-Jago de la Vega, ou Spanish-town. Dispute sur le transport du siege du Gouvernement. 87

CHAP. V. La Barbade. Quel étoit son état la premiere fois qu'on y arriva. Détresse de la Colonie. Accroissement rapide de cette Isle. Ses richesses & le nombre de ses habitans. Son état actuel. 92

CHAP. VI. Saint - Christophe, Antigua, Nevis & Montserrat. Leur état présent & leurs forces. 101

CHAP. VII. Climat des Indes Occidentales. Pluies & vents. Ouragans. Leurs pronostics. Productions des Indes Occidentales. Sucre. Maniere dont on le fait. Colons dans les Indes Occidentales. Leur façon de vivre & de commercer. Les nègres. 103

CHAP. VIII. Observations sur les Plantations des Indes Occidentales. Avantageuses pour purger un Etat des mauvais garnemens qui s'y trouvent. 117

CHAP. IX. Observations sur les impôts établis dans les Colonies. Sur un éta-

vj                    T A B L E

- blissement coûteux qu'on y a fait. Ré-  
ponse à quelques objections. 122
- CHAP. X. *Etat des Nègres dans les In-  
des Occidentales. Combien ils sont dan-  
gereux. Méthodes proposées pour remé-  
dier à ces abus. Nécessité dont il est  
d'augmenter le nombre des Blancs. Usa-  
ge de ce règlement dans le commerce.*  
130
- CHAP. XI. *Misere des Nègres. Il en pé-  
rit beaucoup. Moyen pour empêcher que  
cela n'arrive. De l'instruction des Né-  
gres.* 138
- CHAP. XII. *Projet pour affranchir les  
Mulâtres & les Nègres. Il est dange-  
reux d'avoir beaucoup de domestiques  
nègres.* 145
- 
- 

P A R T I E VII.

C H A P I T R E P R E M I E R.

- V**UE générale des Domaines d'Angle-  
terre dans l'Amérique Septentrionale.  
149
- CHAP. II. *Premieres tentatives pour s'é-  
tablir dans l'Amérique Septentrionale.  
Origine & progrès des Puritains. Ils  
sont persécutés par Laud. Plusieurs s'en-*



DES MATIERES: vij  
fuient dans la Nouvelle Angleterre.

- 153  
CHAP. III. *La différence de Religion cause des divisions dans la Colonie. Massachusset. Connecticut. La Providence. Esprit de persécution. Les Quakers persécutés. Disputes touchant la Grace.* 163
- CHAP. IV. *Illusion des Fanatiques. Cruautés qu'ils commettent. Les Magistrats accusés. Réflexions.* 173
- CHAP. V. *Situation, Climat, &c. de la Nouvelle Angleterre. Description du bled d'Inde. Troupeaux de la Nouvelle Angleterre.* 182
- CHAP. VI. *Habitans de la Nouvelle Angleterre. Leur nombre. Histoire des Chartres des Colonies.* 187
- CHAP. VII. *Port de Boston. Son commerce. Construction des vaisseaux. Commerce étranger. Réflexions sur le projet qu'on avoit formé de le limiter. Décadence du commerce de la Nouvelle Angleterre.* 193
- CHAP. VIII. *Nouvelle York. Nouvelle Jersey, & Pensylvanie. Leur situation, &c. Histoire abrégée de leur établissement.* 207
- CHAP. IX. *Villes de la Nouvelle York. Etendue de son commerce. Albanie. Son commerce avec les Indiens. Les Iro-*

- quois ou les six Nations. 215
- CHAP. X. Nouvelle Jersey. Son commerce, ses habitans, &c. 219
- CHAP. XI. Histoire de Guillaume Pen. Principes sur lesquels il fonda sa Colonie. Sa mort. 221
- CHAP. XII. Habitans de la Pensylvanie. Variété des Nations & des Religions. Principes pacifiques des Quakers. Réflexions sur l'état actuel de cette Colonie. 225
- CHAP. XIII. Description de Philadelphie. Son commerce. Nombre des habitans de la Pensylvanie. Etendue de son commerce. Les nègres y sont en petit nombre. 229
- CHAP. XIV. Situation de la Virginie. Commodité de ses rivières pour la navigation. Animaux & oiseaux du pays. L'Opossum. 234
- CHAP. XV. Villes de la Virginie, petites & en petit nombre. Culture du tabac. Commerce de cette denrée & autres. Habitans de la Virginie. Blancs & noirs. 241
- CHAP. XVI. Différentes tentatives pour s'établir dans la Virginie, dont trois échouent. Le Lord Delavare y établit enfin une Colonie. 247
- CHAP. XVII. La Virginie se révolte contre Cromwel. Il la fait rentrer dans

DES MATIERES. ix

le devoir. Révolte de Bacon. Ses causes. Bacon meurt, & la paix est rétablie. 253

CHAP. XVIII. Maryland. En quel temps cette Colonie a été fondée. Cédée au Lord Baltimore. Le Roi Jacques veut lui ôter sa Jurisdiction. Il en est dépouillé dans le temps de la Révolution. Il est rétabli dans ses droits. Capitale de Maryland. Son commerce & ses habitans. 257

CHAP. XIX. Les François tentent de s'établir dans la Caroline. Ils en sont chassés par les Espagnols. 266

CHAP. XX. Les Anglois s'établissent dans la Caroline. Constitution de son gouvernement. Les Lords propriétaires résignent leurs chartres. Convertie en un gouvernement royal, & divisée en deux Provinces. 269

CHAP. XXI. Situation, climat, &c. de la Caroline. Animaux & ses Végétaux. 274

CHAP. XXII. Denrées qu'on exporte de la Caroline. Riz, Indigo, Poix & Goudron. 281

CHAP. XXIII. Caroline Septentrionale. Histoire de son établissement. Mauvais état de cette province. Elle s'améliore. Sa Capitale. 291

CHAP. XXIV. Description de Charles-

|                      |   |     |
|----------------------|---|-----|
| <b>X</b>             | <b>TABLE DES MATIERES.</b>  |     |
|                      | <i>town. Port Royal. Commerce de la Caroline. Son étendue. Articles trop négligés.</i>  | 294 |
| <b>CHAP. XXV.</b>    | <i>Etablissement de la Georgie. Motifs qui y donnent lieu. Le plan de cet établissement défectueux. Projet pour y remédier.</i>   | 301 |
| <b>CHAP. XXVI.</b>   | <i>Nouveaux réglemens pour la Colonie. Défaut de sa Nouvelle Constitution. Commerce de cette province.</i>  | 308 |
| <b>CHAP. XXVII.</b>  | <i>Nouvelle Ecosse. En quel temps &amp; pour quelle raison on y fonde une Colonie. François qui y sont établis. Son climat &amp; son sol. Annapolis, Halifax &amp; Lunenburg.</i> | 313 |
| <b>CHAP. XXVIII.</b> | <i>Terre-Neuve. Pêche de la morue. Les Bermudes. Leur établissement &amp; leur commerce. Les Bahamas.</i>   | 320 |
| <b>CHAP. XXIX.</b>   | <i>Baie d'Hudson. Tentatives pour découvrir un passage au Nord-Ouest. Compagnie de la Baie d'Hudson. Réflexions sur son commerce, son climat &amp; son sol. Conclusion.</i>       | 326 |
| <b>CHAP. XXX.</b>    | <i>Gouvernement des Colonies Angloises. Cours du papier. Abus qu'il occasionne. Moyens d'y remédier.</i>  |     |

Fin de la Table des Matieres.

**HISTOIRE**

## DES MATIERES. xv

factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappelé. Gonzale Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroi. Il bat les troupes de Pizarro, & le fait mourir. 192

---

## PARTIE II.

### CHAPITRE PREMIER.

**P**ORTRAIT des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue. Leur hospitalité. Leur caractère. Leur religion & leur superstition. Leur médecine. 203

CHAP. II. Gouvernement des Américains. Leurs assemblées. Leurs Orateurs. Leurs Fêtes. Maniere dont ils rendent la Justice. 213

CHAP. III. Deuil des Américains. La Fête des morts. Portrait des femmes Américaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces. 222

CHAP. IV. Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers. 229

## P A R T I E . I I I .

## C H A P I T R E P R E M I E R .

- D** E S C R I P T I O N générale de l'Améri-  
que. 247
- C** H A P . I I . Climat & sol de la Nou-  
velle Espagne. Ses animaux. Ses vé-  
gétaux. 253
- C** H A P . I I I . Mines d'or & d'argent. Ma-  
niere dont on purifie ces métaux. Ré-  
flexions sur la génération des métaux.  
Quantité d'or & d'argent que l'on tire  
Indes Espagnoles. 258
- C** H A P . I V . De la cochenille & du cacao. 274
- C** H A P . V . Commerce du Mexique. Des-  
cription de cette ville. Foires d'Aca-  
pulco & de la Vera Cruz. Flotte &  
Vaisseaux de registre. 280
- C** H A P . V I . Trois sortes de peuples dans  
la Nouvelle Espagne. Les blancs, les  
Indiens & les négres. Leurs caractères.  
Le Clergé & son caractère. Gouverne-  
ment civil. 293
- C** H A P . V I I . Nouveau Mexique. Sa dé-  
couverte. Son climat. Ses productions.  
Vues des Anglois sur la Californie. 299
- C** H A P . V I I I . Le climat & le sol du

DES MATIERES. xxvij

- Pérou. Ses productions. Les mines, la coca & l'herbe du Paraguay. 301
- CHAP. IX. Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunas, moutons du Pérou. Le quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'iquiqua. Mines de vis argent. 308
- CHAP. X. Caractere des Péruviens. Leurs divisions. Fête Indienne. Honneurs rendus à un descendant de l'Ynca. 316
- CHAP. XI. Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroi du Pérou. Sa juridiction & ses revenus. 320
- CHAP. XII. Température de l'air du Chili. Son sol. Sa fertilité. Description de ses principales villes. Commerce du Chili. 328
- CHAP. XIII. Petit nombre des Espagnols dans cette province. Américains. Leur caractere. Il y en a quelques-uns de libres. 332
- CHAP. XIV. Climat du Paraguay. Ses rivieres. Province de la Plata. Ville de Buenos Ayres. Son commerce. 335
- CHAP. XV. Domaine des Jésuites dans le Paraguay. Maniere dont ils s'y sont pris pour peupler le pays & le gouverner. Obéissance du peuple. Quelques réflexions sur les derniers événemens qui s'y sont passés. 339

xviii TABLE

CHAP. XVI. *La Terre - Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Les Galions. L'Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto Rico. Réflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.* 351

---

PARTIE IV.

CHAPITRE PREMIER.

**HISTOIRE** de la découverte du Bresil. Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais. 363

CHAP. II. *Le climat du Bresil. Du bois du Bresil.* 370

CHAP. III. *Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la riviere des Amazones & Rio Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de diamans.* 372

CHAP. IV. *Commerce des Portugais. Description de San Salvador, capitale du Bresil. Flottes destinées pour cette ville. Rio Janeiro & Fernambouc.* 380

CHAP. V. *Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des nègres. Gouvernement.* 384

HISTOIR.



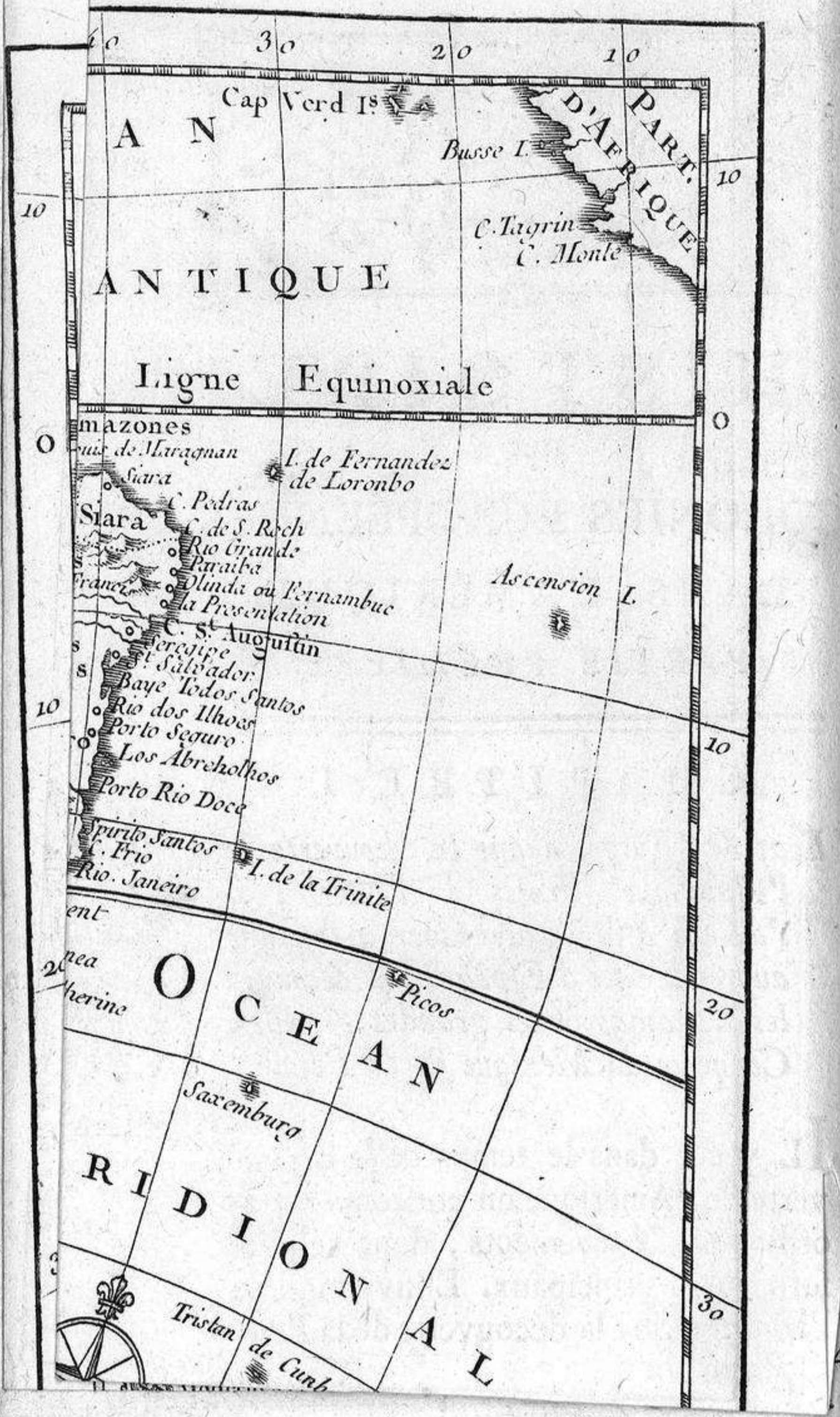


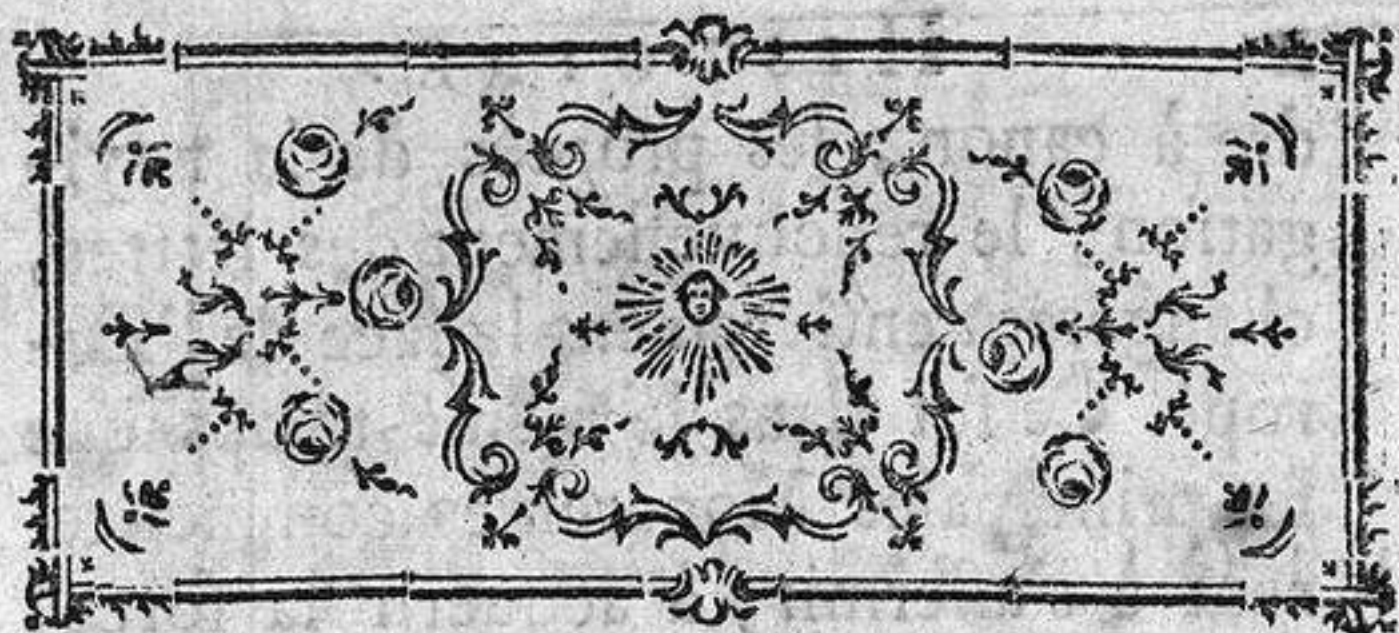
**L'AMERIQUE MERIDIONALE**  
 Dressée  
 sur les meilleures Cartes  
 Modernes et sur les Obser-  
 vations Astronomiques  
 par  
 Emanuel Bowen,  
 Geographe de S. M. B.  
 1747

Port vu par un  
 Anglois en 1636.  
 I. Easter



Longitude de Londres.





HISTOIRE  
DES  
COLONIES EUROPÉENNES  
DANS L'AMÉRIQUE.  
PARTIE PREMIERE.

---

---

CHAPITRE I.

*Etat de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb ; il s'adresse à différentes Cours ; il réussit auprès de celle d'Espagne ; il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Conquête du Mexique & du Pérou.*

IL y eut dans le temps de la découverte de l'Amérique un concours extraordinaire d'événements, dont celui-ci fut un des principaux. L'invention de l'Imprimerie, la découverte de la Pou-  
Partie I. A

dre à canon, les progrès de la navigation, le renouvellement des lettres, changerent entièrement la face de l'Europe. Ce fut dans le même-temps que les principales Monarchies commencerent à s'affermir, à acquérir la force, & à prendre la forme qu'elles ont aujourd'hui. Avant ce période, les mœurs des Européens étoient tout-à-fait barbares. Je n'en excepte pas même l'Italie, où la douceur naturelle du climat, & les premiers rayons de la Littérature, avoient un peu adouci l'esprit des peuples, & introduit quelque chose approchante de la politesse. Son histoire avant cette Ere, & même quelque temps après, n'est qu'un tissu de trahisons, d'usurpations, de meurtres & de massacres; on n'y voit ni courage, ni police réglée. Il n'y avoit aucun état qui portât ses vûes plus loin que ses intérêts présents. On ignoroit entièrement ce systême compliqué d'intérêts que l'Europe formoit long-temps avant cette époque. Louis XI, qui passoit pour un des Princes les plus sages de son tems, & pour sacrifier toutes choses à son ambition, sacrifia un des objets les plus capables de la flater à une pique, qui feroit aujour-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 3  
d'hui très peu d'impression sur l'esprit  
d'un Monarque. Son fils Charles VIII  
conquit l'Italie, & la perdit par un  
enchaînement de fausses mesures, telles  
qu'on n'en a jamais vu de pareilles  
dans notre siècle. Un courage féroce  
& romanesque dans les contrées Sep-  
tentrionales & Occidentales de l'Eu-  
rope, & une politique scélérate dans  
les Etats d'Italie, étoient le caractère  
de ce siècle. Les mœurs des Courti-  
sans étoient grossières & impolies.  
L'entrevue d'Edouard IV & de son  
frere le Roi de France, dans laquelle  
ils furent tous deux enfermés comme  
des prisonniers, fait voir qu'ils igno-  
roient les vrais sentimens d'honneur,  
& ce qu'exigeoit leur dignité, & qu'ils  
n'avoient ni humanité ni politesse.  
Toutes les anecdotes qui nous restent  
de ces deux Cours, sont du même  
genre.

Si les Cours avoient fait si peu de  
progrès dans la politique & dans la  
politesse, on peut dire que les Sou-  
verains & les peuples en avoient en-  
core moins fait dans les connoissances  
utiles. Le peu d'érudition qui existoit  
alors, se réduisoit à la scholastique.  
Les Belles-Lettres étoient encore dans

l'enfance & ne consistoient que dans un jeu de mots. Les sçavans se bornoient à étudier la langue Latine, à la parler & à l'écrire d'une maniere pure & élégante. On méprisoit les Mathématiques, & on ne daignoit pas les cultiver. On n'avoit aucune idée de l'Astronomie, on ignoroit entièrement la figure de la terre, & les idées des hommes ne s'étendoient pas au-delà de leur horizon sensible.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Christophe Colomb, natif de Genes, entreprit de franchir les bornes que l'ignorance avoit prescrites au monde. Son dessein fut l'effet de l'idée qu'il s'étoit formée de la figure de la terre; mais les Cartes, encore plus fausses que ses conjectures, lui firent prendre le change, & manquer son objet. Il se proposoit de trouver un passage à la Chine & aux Indes par l'Océan Occidental. Il y a tout lieu de croire qu'indépendamment de la gloire attachée à cette découverte, & des avantages personnels qu'il espéroit d'en tirer; Colomb fut porté à la tenter par d'autres motifs, je veux dire, la jalousie & le ressentiment. Venise & Genes étoient alors les deux seules Puissances com-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 5  
merçantes de l'Europe, & ne pou-  
voient se soutenir que par le Com-  
merce. De-là naquirent la concurrence  
& la jalousie, qui à leur tour occasion-  
nerent entre elles des guerres fréquen-  
tes; mais Venise conserva sa supériorité  
dans le trafic, & s'appropriâ presque  
tout le commerce des Indes, qui a tou-  
jours passé pour le plus riche de l'U-  
nivers, & qui se faisoit alors par la  
voie de l'Egypte & de la Mer Rouge.  
Ce fut vraisemblablement l'émulation  
qui porta Colomb à chercher une au-  
tre route plus directe aux Indes Orien-  
tales, & à transporter ce commerce  
avantageux dans sa patrie: mais ni ce  
qu'il cherchoit, ni ce qu'il trouva  
n'étoit point destiné pour elle. Cepen-  
dant il s'acquitta de ce qu'il lui devoit  
en qualité de bon citoyen, il lui fit  
part de son projet, & on ne daigna  
point l'écouter. Après s'être acquité  
de cette obligation, il s'adressa à la  
Cour de France, & n'y ayant pas été  
mieux reçu, il fut offrir ses services à  
Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prin-  
ce, qu'on peut regarder plutôt comme  
un sage œconome qu'un grand Roi,  
étoit un de ces esprits timides, qui  
sont toujours les derniers à goûter les

A iij

grands projets, pour peu qu'ils soient problématiques. Il n'est donc pas étonnant que le frere de Colomb, après avoir sollicité plusieurs années en Angleterre, ait échoué dans sa négociation. Il ne fut pas plus heureux en Portugal; non-seulement on rejetta ses offres, mais on l'insulta & on le tourna en ridicule; mais ces insultes & ce ridicule dont on voulut le couvrir, ne firent que l'animer davantage à poursuivre son système, & il y fut de plus porté par la colere & le ressentiment.

Enfin, il fut huit ans à faire valoir ses prétentions & à exercer sa patience à la Cour de Ferdinand & d'Isabelle. Il y a dans tous ceux qui forment des projets une espece d'enthousiasme absolument nécessaire à leurs affaires, qui leur fait supporter les délais les plus fatigans, les contre-temps les plus mortifiants, les insultes les plus choquantes, & ce qui est encore plus dur, les jugements présomptueux que les ignorants portent de leurs desseins. Colomb possédoit cette qualité dans un degré éminent. Pendant ce long espace de temps, il eut tous les jours à combattre les objections, que l'ignorance, ou un faux savoir peuvent sug-



gérer. Quelques - uns tenoient que le monde connu , & ils n'en connoissoient point d'autre , flotoit comme une écume sur l'Océan , & que l'Océan lui-même n'avoit point de bornes. D'autres , qui avoient des notions plus justes , & qui croyoient que la terre & l'eau ne forment qu'un seul globe , en tiroient une conséquence aussi absurde que la première opinion. Ils prétendoient que Colomb étant arrivé au-delà d'un certain point , la convexité du globe l'empêcheroit de retourner. En un mot , c'étoient tous les jours des nouvelles objections. Il passoit tout son temps dans des efforts inutiles pour éclairer l'ignorance , dissiper les préjugés & vaincre cette incrédulité opiniâtre , qui est la plus grande ennemie des découvertes , parce qu'elle rejette comme faux & absurde tout ce qui contredit le moins du monde l'expérience commune , & dont les conséquences sont d'autant plus dangereuses , qu'elle se cache sous une apparence de sang froid , de prudence & de sagesse. Cependant il essuya de plus grandes difficultés de la part des intérêts des hommes , que de leur malignité & de leur ignorance. La dépense

de l'entreprise, quoique peu considérable en elle-même, étoit le fondement des objections qu'on lui faisoit, & avoit infiniment plus de force. Cependant, par son assiduité, & par une fermeté d'esprit qu'on ne peut trop admirer, il vint enfin à bout de surmonter toutes ces difficultés, & il partit le 3 d'Août 1492, à la tête d'une Flotte de trois vaisseaux avec le titre & le rang d'Amiral, pour l'expédition la plus grande & la plus glorieuse qui ait jamais été entreprise, & dont le succès intéressoit plus l'Univers qu'aucune autre que l'on ait faite.

Je ne dois point oublier pour l'honneur du sexe & pour la gloire d'Isabelle, que ce fut la Reine qui appuya la première ce projet, & qui fit la dépense de l'armement. Le Roi n'y entra pour rien, de manière qu'elle fut obligée de vendre ses bijoux pour trouver de quoi y fournir.

Mon dessein n'est point de rapporter toutes les particularités du voyage de Colomb, dans un pays que tout le monde connoît & fréquente aujourd'hui. Mais dans ce tems là il n'y avoit point de Carte pour le diriger, point de Navigateur qui pût lui faire part

de ses lumières ; il ne connoissoit ni les vents ni les courants qui regnent dans ces mers. Il n'avoit d'autre guide que son propre génie , ni d'autre moyen pour encourager & appaiser ses Camarades , qui se décourageoient , & étoient même sur le point de se mutiner à cause de la longueur & de l'incertitude du voyage , que quelques indications qu'il tiroit de l'apparition fortuite des oiseaux de terre , & de l'algue qui flotoit sur la mer , sur lesquelles il y avoit peu à compter ; mais que ce sage Commandant , qui connoissoit à fond le cœur humain , favoit tourner à son avantage. Ce fut dans cette expédition qu'on observa pour la première fois la variation de l'aiguille aimantée ; Phénomène qui a exercé les Philosophes , qui sont venus depuis , & qui fit dans ce temps là une forte impression sur les Pilotes de Colomb , lorsqu'ils s'apperçurent que dans un Océan inconnu & sans bornes , & où personne n'avoit jamais navigé , la nature elle-même paroissoit altérée , & que le seul guide qu'ils avoient , étoit sur le point de les abandonner. Mais Colomb , avec un esprit & une sagacité surprenante , prétendit avoir découvert la cause

A v

physique de ce phénomène, & quoiqu'il en fût peu satisfait, elle parut assez plausible, pour calmer la frayeur de ses Matelots. On avoit tous les jours besoin de ces fortes d'expédients, & son génie fertile en inventoit tous les jours. A la fin, ils perdirent leur effet par le trop fréquent usage qu'on en fit; les équipages voulurent absolument retourner, se mutinerent, & le menaçerent même de le jeter dans la mer. Ses ressources & ses espérances étoient presque à bout, lorsqu'il arriva une chose qui seule pouvoit les appaiser; ils découvrirent la terre ferme après un voyage de 33 jours, le plus long qu'on eut jamais fait avant ce temps là.

Ils aborderent dans une des Iles qu'on appelle aujourd'hui Lucayes ou Bahamas, laquelle n'est remarquable que par cet événement; & ce fut là que les deux mondes, si je puis user de cette expression, firent connoissance pour la première fois; entrevue d'une nature extraordinaire, & qui produisit de grands changements dans l'un & dans l'autre. La première chose que fit Colomb, après avoir remercié Dieu du succès de ce voyage important, fut de prendre possession de l'Ile au

DES COLONIES EUROPÉENNES. II  
nom de leurs Majestés Catholiques ,  
en plantant une Croix sur le rivage ,  
à la vûe d'une multitude prodigieuse  
d'habitans , qui ignoroient le but d'une  
cérémonie qui devoit les priver de  
leur liberté naturelle. Le séjour des  
Espagnols dans cette Ile fut très court ;  
ils reconnurent à la pauvreté extrême  
de ses habitans , qu'elle n'étoit point les  
Indes qu'ils cherchoient.

Colomb à son départ eut la prudence  
d'emmener avec lui quelques naturels  
du pays , pour qu'ils pussent apprendre  
la langue Espagnole , & lui servir de  
guides & d'interprètes dans ce nouveau  
monde , & ils n'eurent pas de peine  
à l'accompagner. Il toucha dans diffé-  
rentes Iles , cherchant par-tout de l'or ,  
qu'il regardoit comme le seul objet de  
commerce digne d'occuper ses pensées ,  
parceque c'étoit la seule chose qui pût  
donner à sa Cour une haute idée de  
ses découvertes. Tous lui indiquèrent  
une grande Ile appelée Bohio , dont  
ils lui raconterent des choses extraor-  
dinaires , & entr'autres qu'elle abon-  
doit en or. Ils lui dirent qu'elle étoit  
située au midi ; il y dirigea sa course ,  
& trouva l'Ile , à laquelle il donna le  
nom d'Hispaniola , & qui ne démentoit

A vj

point le rapport qu'on lui en avoit fait. Il y trouva de bons ports, un climat agréable, un sol fertile, & ce qui étoit encore plus important, qui promettoit beaucoup d'or. Elle étoit habitée par un peuple humain, hospitalier, docile & qui vivoit dans la plus grande simplicité. Ces circonstances déterminèrent Colomb à faire de cette Ile le centre de ses desseins, à y établir une Colonie & à mettre les choses dans un état permanent, avant de pousser ses découvertes plus loin. Mais il falloit pour cet effet retourner en Espagne, & y prendre des forces suffisantes. Il avoit amassé une quantité d'or suffisante pour accréditer son voyage à la Cour, & un nombre de curiosités de toutes especes, capables de frapper l'imagination, & d'attirer l'attention du peuple. Avant de partir, il eut soin de s'affurer l'amitié du principal Roi de l'Ile par des caresses & des présens, & sous prétexte de lui laisser des forces suffisantes pour l'aider contre ses ennemis, il jetta les fondemens d'une Colonie. Il bâtit un Fort, & y mit une petite garnison Espagnole, à laquelle il donna des instructions, qui, si elles eussent été suivies, auroient suffi pour

la mettre en sûreté, & lui gagner l'amitié des habitans, si ceux qui la composoient avoient été capables de se guider par leurs propres lumières ou par celles d'autrui. Il mit tout en usage pour captiver la bienveillance des naturels du pays par la justice & la générosité de ses procédés, aussi-bien que par la douceur & l'humanité avec lesquelles il se comporta dans toutes les occasions. Il leur fit voir aussi, que sans en avoir la volonté, il avoit le pouvoir de leur nuire, au cas qu'ils le forçassent à employer des moyens plus sévères. Les effets surprenants de son artillerie, & le trenchant des épées Espagnoles, dont il fit une parade innocente, les convainquirent de la vérité de ce qu'il leur disoit.

La première fois que les Espagnols arriverent dans cette contrée; ils passerent pour des hommes descendus du ciel, & cela n'est pas étonnant, vû la nouveauté extraordinaire de leurs habillemens, & la supériorité prodigieuse qu'ils avoient à tous égards sur un peuple qui vivoit dans l'état de la simple nature. Les Indiens regardoient les présens qu'ils leur faisoient, non-seulement comme des choses curieuses &

utiles, mais même comme des choses sacrées, & avoient pour eux une vénération extrême. Colomb, qui sçavoit ce que peut l'opinion, ne négligea rien pour les entretenir dans cette erreur, & ne fit aucune action de foiblesse ni de cruauté qui pût les défabuser. De-là vint qu'à son départ, il laissa ce peuple très disposé à favoriser cette Colonie naissante; & que lorsqu'il pria quelques-uns des habitans de le suivre en Espagne, il fut plus embarrassé du choix que du nombre de ceux qu'il vouloit emmener.

---

## CHAPITRE II.

*Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à Barcelone par Ferdinand & Isabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Espagnols à Hispaniola. On bâtit la ville d'Isabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Île de Cuba.*

**A** SON retour en Espagne, toujours attentif à son projet, il visa à des découvertes qu'il pût exécuter sans trop



DES COLONIES EUROPÉENNES. 15  
s'éloigner de sa route. Il toucha à différentes Iles situées au midi, & découvrit les Caribes, dont on lui avoit depeint à Hispaniola les habitans comme des peuples extrêmement barbares. En revenant des Lucayes, il avoit touché à l'Isle de Cuba, si bien que dans son premier voyage, il acquit une connoissance générale de cette multitude prodigieuse d'Iles, situées dans cette vaste mer, qui sépare l'Amérique Septentrionale de l'Amérique Méridionale, sans soupçonner le moins du monde qu'il y eût un Continent entre lui & la Chine.

Il retourna en Europe après une absence de plus de six mois, & fut jetté par une tempête dans le port de Lisbonne. Il se félicita de cet accident, en ce qu'il lui donna lieu de convaincre démonstrativement les Portugais de la faute qu'ils avoient faite en rejetant ses propositions. C'étoit alors son tour de triompher. Ceux qui faute de discernement, rejettent une offre avantageuse qu'on leur fait, & qui la méprisent le plus, sont ordinairement ceux qui envient le parti que les autres en tirent. Les Portugais avoient déjà

commencé quelques temps auparavant à faire figure dans le monde ; leurs vaisseaux avoient cotoyé l'Afrique beaucoup plus avant qu'on ne l'avoit jamais fait , ce qui leur avoit ouvert le commerce de Guinée , & acquis beaucoup de réputation. Ils se croyoient les seuls capables de faire des découvertes , & ils furent au desespoir que les Castillans suivissent la même carrière , en conséquence d'une offre qu'ils avoient rejetée. Quelques-uns proposerent d'affiner l'Amiral , mais tous résolurent unanimement de le traiter de la manière la plus indigne. Cependant , le dessein qu'ils avoient formé d'insulter Colomb , lui fournit l'occasion de satisfaire son ressentiment , de soutenir sa propre dignité & d'affurer l'honneur du pavillon de Castille. En entrant dans le Port , il envoya demander au Roi la permission d'y prendre des rafraîchissemens , disant qu'il avoit ordre de son Maître d'entrer dans ses Ports , & il ajouta qu'il ne venoit point de Guinée , mais des Indes. Un Officier du Roi de Portugal se rendit à bord avec un détachement de soldats , & lui ordonna de venir rendre compte de sa

conduite aux Officiers du Roi. Colomb lui répondit, qu'il avoit l'honneur de servir le Roi de Castille, & que c'étoit à lui seul qu'il étoit responsable de sa conduite. Le Portugais le pria là-dessus, d'envoyer le maître de son vaisseau, ce qu'il refusa pareillement de faire, disant que les Amiraux de Castille étoient dans l'usage de périr plutôt que de se livrer eux-mêmes, ou d'abandonner le moindre de leurs Matelots; & qu'au cas que l'on voulût lui faire violence, il étoit résolu de se défendre. Rien ne convient mieux qu'une conduite courageuse dans toutes les circonstances où l'on a la force en main: elle sert du moins à nous faire respecter, & pour l'ordinaire à nous faire obtenir ce que nous demandons; mais tout est perdu pour nous, dès qu'on nous méprise. Colomb reconnut cette vérité; l'Officier n'insista pas davantage; l'Amiral obtint tous les secours dont il avoit besoin, & fut même reçu à la Cour avec des marques de distinction particulières.

De Lisbonne il se rendit à Seville; la Cour étoit alors à Barcelonne. Mais avant que de lui rendre compte de son voyage, il disposa tout pour un se-

cond. Il fit un précis de la conduite qu'il avoit tenue, & y joignit un mémoire de toutes les choses qui étoient nécessaires pour l'établissement d'une Colonie, & pour pousser plus loin ses premières découvertes. Il se mit aussitôt après en chemin pour Barcelonne, & reçut par-tout où il passa les éloges & les applaudissemens d'une foule de peuple, qui accouroit de toutes parts pour le voir. Il entra dans la ville dans une espece de triomphe; il n'y en eut jamais de plus innocent, ni qui formât un spectacle plus rare & plus agréable. Il n'avoit point détruit des nations; mais il venoit d'en découvrir de nouvelles. Les Américains qu'il avoit amenés avec lui, parurent avec l'habillement simple de leur pays, admirés de tout le monde, & admirant à leur tour tout ce qu'ils voyoient. Les différens animaux, dont plusieurs étoient d'une beauté surprenante, & tous ensemble inconnus dans cette partie du monde, étoient disposés de maniere qu'on pouvoit les voir sans peine; les autres curiosités du nouveau monde étoient étalées de la façon la plus avantageuse; les ustensiles, les armes & les ornemens d'un peuple si éloigné de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 19  
nous, par sa situation & par ses mœurs attiroient les yeux des spectateurs, les uns par la valeur de leur matière, les autres par la grossiereté du travail, & ceux-ci paroissoient les plus curieux à ceux qui considéroient les ouvriers qui les avoient faits, & les instrumens dont ils s'étoient servis pour les faire. L'or ne fut point oublié. L'Amiral formoit la marche. Le Roi & la Reine le reçurent avec toutes les marques imaginables d'estime & d'honneurs, sur un trône magnifique qu'on avoit élevé dans une salle d'audience. On avoit préparé une chaise pour lui, sur laquelle il s'assit, & rendit compte en présence de la Cour, des découvertes qu'il avoit faites, avec ce sérieux & cette gravité qui conviennent si fort à l'humeur des Espagnols, & avec la modestie d'un homme qui sçait, que ce qu'il a fait n'a pas besoin de ses propres éloges. Chacun reconnut alors le mérite de Colomb, & après que le Roi & la Reine se furent retirés, tous les Courtisans disputèrent entr'eux à qui lui feroit plus d'amitié & de caresses.

Ces honneurs ne satisfirent point Colomb. Il se hâta de faire les prépara-

tifs nécessaires pour un second voyage. Les difficultés qu'il avoit éprouvées dans le premier étoient évanouies. On reconnoissoit tous les jours de plus en plus l'importance de l'objet, & la Cour étoit disposée à seconder la vivacité de ses desirs. Mais avant son départ, elle comprit qu'il lui falloit une chose qui lui donnât un droit clair & incontestable sur les Contrées qu'il viendroit à découvrir. C'étoit une concession de la part du Pape, Sa Sainteté quelque temps auparavant avoit donné aux Portugais, les pays qu'ils découvrirent dans certaines latitudes, & c'est ce qui rendoit cette concession encore plus nécessaire pour les Espagnols. En conséquence, le Pape expédia une Bulle fort ample en leur faveur, par laquelle il leur accordoit libéralement des pays, dont bien loin d'avoir la possession, il n'avoit pas même la connoissance. Les limites de cette concession étoient une ligne tirée d'un Pôle à l'autre, à cent lieues à l'Ouest des Azores; on n'établit aucune borne de l'autre côté. Cela devint dans la suite un sujet de dispute entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal, la dernière ayant obtenu la concession de tout ce qu'on

DES COLONIES EUROPÉENNES. 21  
découvriroit à l'Est, & la premiere de  
ce qu'on découvriroit à l'Ouest, ceux  
qui avoient expédié ces Bulles ne con-  
noissant pas assez la figure de la terre,  
pour voir que ces sortes de concessions  
ne peuvent manquer d'occasionner des  
disputes; & peut-être les Puissances  
qui les obtinrent ne furent-elles pas  
fâchées, que leurs prétentions fussent  
de nature à pouvoir les étendre ou les  
borner à leur gré.

Quelle que fût la validité de cette  
concession, Colomb fut nommé Gou-  
verneur de tout ce qu'elle contenoit  
avec l'autorité la plus ample. Mais sa  
possession étoit fondée sur quelque  
chose de plus solide que ces chartres,  
je veux dire sur une flotte de dix-sept  
vaisseaux, pourvue de toutes les choses  
nécessaires pour un établissement ou  
une conquête, & montée de quinze  
cent hommes, la plûpart des meilleu-  
res familles d'Espagne. Il fit voile pour  
son second voyage le 25 de Septembre  
1493. Il donna à chaque Capitaine  
des Instructions sur la route qu'il de-  
voit tenir, scellées de son sceau, avec  
ordre de ne point les ouvrir qu'en cas  
de détresse, & qu'il ne fût séparé de  
la flotte, afin que tous dépendissent de

lui, & qu'il pût conserver de l'uniformité dans leurs desseins. Ils terrirent le 2 de Novembre à l'Ile qu'on appelle aujourd'hui la Dominique; mais comme son dessein étoit de fonder sa Colonie avant que de faire des nouvelles découvertes, il ne s'y arrêta point, non plus que dans plusieurs autres Iles où il toucha, avant que d'arriver à Hispaniola.

Il trouva en y arrivant le Fort qu'il avoit bâti entièrement démoli, & tous ses hommes tués. Ils se brouillerent d'abord entre eux, comme c'est l'ordinaire pour l'argent & pour les femmes, & dans la suite avec les naturels du pays, avec lesquels n'observant ni décence dans leur conduite, ni justice dans leurs procédés, ils perdirent en peu de tems leur estime, & furent massacrés après avoir été dispersés dans différents cantons de l'Ile. Le Prince à la garde duquel ils étoient commis, fut blessé en les défendant, & montra à Colomb cette marque de son affection & de sa fidélité, lorsqu'il retourna dans l'Ile. L'Amiral eut assez de prudence pour ne point rechercher cette affaire, & pour ne commencer aucune hostilité pour venger la mort de ses



soldats ; mais il prit les mesures les plus efficaces pour prévenir un pareil malheur. Il choisit une place plus commode pour sa Colonie dans la partie Orientale de l'Ile, où il y avoit un bon port, une bonne aiguade & un bon terrain, & s'établit près de l'endroit où il sçut qu'étoient les plus riches mines du pays, & lui donna le nom d'Isabelle, en reconnoissance de la protection que la Reine lui avoit accordée. Il travailla à cet établissement avec une ardeur inconcevable, veillant sur les fortifications, les bâtimens particuliers & les travaux de l'agriculture, sans se donner un moment de repos, ce qui lui causa des fatigues infinies ; car indépendamment des difficultés inséparables de ces fortes d'entreprises, il eut encore à vaincre la paresse naturelle des Espagnols. A la fin épuisé par les fatigues du voyage qu'il venoit de faire, & par celles qu'il avoit effuyées depuis son arrivée, il fut attaqué d'une maladie très dangereuse. Plusieurs de ses gens profiterent de cet accident pour se révolter, pour détruire tout ce qu'il avoit fait, & mettre toutes choses dans une confusion étrange. Les Espa-

gnols s'étoient imaginés en quittant leur pays, que l'or étoit extrêmement commun dans l'Amérique, & qu'il suffisoit de s'y transporter, pour s'enrichir en très peu de temps; mais lorsqu'ils virent qu'ils s'étoient trompés, & qu'au lieu de ces pluies d'or qu'ils attendoient, ils étoient mal nourris, & obligés de travailler sans relâche, & cela sur des espérances incertaines, le mécontentement devint général, & leur mutinerie augmenta au point, que si l'Amiral n'eût point recouvré la santé dans cette conjoncture critique, & n'eût point agi de la manière la plus résolue & la plus efficace, il n'auroit jamais pu s'établir dans l'Ile Hispaniola. Il se contenta de faire arrêter quelques-uns des chefs; une justice plus rigoureuse eût été déplacée. Il appaisa cette sédition, mais il vit en même-temps que cela ne suffisoit pas, & qu'il étoit menacé d'un autre danger, auquel il falloit obvier avec toute la diligence possible. Il avoit tout lieu de croire que les Américains n'étoient pas bien intentionnés pour leurs nouveaux hôtes, & qu'ils ne manqueroient pas de les massacrer, dès qu'ils s'appercevraient de la division qui régnoit

regnoit parmi eux. Pour prévenir ce malheur, pour tirer ses troupes de l'oïfiveté dans laquelle elles languiffoient, & rétablir parmi elles la discipline militaire, il marcha dans l'intérieur du pays, & dans les cantons les plus fréquentés, tambours battants & enseignes déployées avec l'élite de ses troupes, & se rendit aux montagnes de Cibao, où étoient les mines les plus riches qu'on eût encore découvertes dans l'Ile. Il y bâtit un Fort pour s'affurer de ce poste avantageux, & tenir le pays en respect, & s'en retourna avec la même pompe & dans le même ordre; ce qui effraya extrêmement les habitans & leur fit perdre pour jamais l'espérance de pouvoir résister à des forces qui leur paroiffoient plus qu'humaines.

Dans cette expédition, Colomb fit une grande montre de sa Cavalerie. Les Indiens de l'Amérique n'avoient jamais vu de chevaux; & ils furent extrêmement effrayés de la vue de ces animaux & de ceux qui les montoient. Ils crurent qu'ils ne formoient tous deux qu'un même animal, & comme ils étoient nuds & mal armés, ils s'imaginèrent qu'il étoit impossible de résif-

ter à l'impétuosité de leur choc. Les Indiens prenoient la fuite dès qu'ils les voyoient paroître, les rivieres les plus profondes & les plus rapides ne leur paroissoient point un rempart assez sûr pour les mettre à couvert, ils croyoient que les chevaux avoient des aîles, & que rien n'étoit impossible à des créatures aussi extraordinaires. Mais Colomb ne fit aucun fond sur ces préjugés, quoiqu'il sçut en profiter dans les occasions; il sçavoit que l'habitude nous familiarise avec les choses les plus terribles, & nous les rend à la fin méprisables. Il s'attacha plus que jamais à cultiver l'affection de ces peuples, il leur témoigna toute sorte d'amitié, & ayant pris deux personnes de leur nation, qui avoient commis quelques actes d'hostilité, comme il étoit sur le point de les faire mourir, il leur pardonna à la sollicitation d'un Prince du pays avec lequel il avoit fait alliance. Il comprit d'un autre côté la nécessité dont il étoit de maintenir une discipline exacte parmi les Espagnols, de les guérir de cette paresse, pour laquelle ils n'ont que trop de penchant, & qui retardoit l'accroissement de sa nouvelle Colonie, en mê-

me-temps qu'elle fomentoit le mécontentement & la sédition. Ce sage Gouverneur observa encore que les Espagnols avoient beaucoup de peine à se faire à la façon de vivre des Indiens, malgré la nécessité où ils étoient de s'y habituer, & qu'il en résultoit de très grands maux. Pour y remédier, il envoya tous les jours des petits partis pour faire des expéditions dans le pays, & il en retira deux avantages considérables. Le premier fut, qu'il habitua insensiblement ses gens à la maniere de vivre des nationaux, & le second, qu'il leur apprit à connoître parfaitement le pays, de peur qu'en cas de guerre les Indiens ne les trouvassent dépourvus de cette connoissance, laquelle est extrêmement nécessaire dans un pays couvert de bois & de montagnes. Ces occupations toutes grandes qu'elles étoient, ne lui firent point perdre de vue son objet principal. Il s'efforça de guérir les Espagnols des idées romanesques qu'ils s'étoient faites des richesses des Indes, & de les engager à faire valoir leur industrie. Il leur représenta qu'il n'y a point de richesses plus sûres & plus solides que celles qui naissent du travail; & qu'un

jardin, un champ de bled, un moulin valoient infiniment mieux dans les circonstances où ils étoient, que tout l'or qu'ils espéroient de trouver dans les Indes. En un mot, il travailla à l'établissement de cette Colonie avec la même assiduité, que si elle avoit été son principal objet, en même-temps qu'il méditoit les plus grandes découvertes, & qu'il ne regardoit les choses qu'il avoit faites, & qui étonnoient l'Univers, que comme des arrhes de celles qu'il devoit faire dans la suite.

J'ai dit ci-dessus qu'il avoit touché à l'Ile de Cuba. Tout le portoit à croire qu'elle renfermoit de grandes richesses; mais il ignoroit si c'étoit une Ile, ou si elle faisoit partie de quelque grand Continent. Voyant que sa Colonie étoit solidement établie, il fit les préparatifs nécessaires pour s'en assurer, & pour pousser plus loin des découvertes, qui lui avoient si bien réussi jusqu'alors.



---

 CHAPITRE III.

*Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim.*

CE voyage fut plus remarquable par les travaux & les fatigues que l'Amiral & ses équipages eurent à effuyer, que par les découvertes qu'il produisit. Comme il s'efforçoit de ranger la côte méridionale de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinthe d'une multitude innombrable d'Iles, dont il en compta cent soixante dans un jour. La plupart étoient agréables & bien peuplées, ce qui donna lieu à notre Navigateur de méditer sur la fertilité de la nature, dans un endroit où l'on croyoit qu'il n'y avoit autre chose qu'un Océan stérile. Colomb, qui se piquoit de reconnaissance, appella ces Iles, qui sont peut-être les plus nombreuses qu'il y ait au monde, le jardin de la Reine,

B iij

en l'honneur de la Reine Isabelle sa bienfaitrice. Mais leur nombre, & leur fertilité furent un très foible dédommagement pour les obstacles qu'elles opposerent à Colomb dans le cours de sa navigation. Une côte entièrement inconnue & environnée de rochers, les bancs de sable, les écueils, des orages soudains & violents, les tourbillons, les tonnerres & les éclairs, si fréquents entre les Tropiques, l'obligerent à être continuellement sur ses gardes, & le tinrent dans des alarmes continuelles. Toutes ces difficultés retarderent son voyage, & ayant été jettés en pleine mer, ils effuyèrent le plus grand de tous les malheurs. Les provisions leur manquerent; & dans cette extrémité, ils furent obligés de se réduire à une portion petite & mauvaise, dans la distribution de laquelle l'Amiral ne fut pas mieux partagé que ses camarades. Epuisé de faim & de fatigue, & l'esprit agité de l'inquiétude inséparable du danger dont il étoit environné, peu s'en fallut que son courage ne l'abandonnât; mais tout l'effet qu'il produisit sur lui, fut de l'obliger de marquer dans son journal, que son intérêt personnel ne l'obligeroit jamais à tenter de sem-



blables entreprises. Ils découvrirent heureusement la Jamaïque, où on les reçut à bras ouverts, & où on leur fournit de la cassave, du pain & de l'eau. Ils retournerent de-là à Hispaniola, extrêmement abbatus par ce contre-temps, sans avoir pu apprendre autre chose des habitans du pays, sinon que Cuba étoit une Ile. Ce contre-temps, joint aux fatigues & aux dangers du voyage, jetta Colomb dans une léthargie, qui pensa lui être funeste, & dont il étoit à peine revenu, lorsqu'ils arriverent au port d'Isabelle.

Ils trouverent les choses dans une confusion étrange, la Colonie étoit sur le point d'être détruite une seconde fois, comme si sa prospérité ou sa décadence eussent dépendu de la présence ou de l'absence de Colomb. A peine eut-il débarqué, que les Espagnols, qu'il avoit toutes les peines du monde à retenir dans leur devoir par sa fermeté & sa prudence, refuserent d'observer les réglemens qu'il avoit faits, se moquerent du gouvernement & de la discipline, & se répandirent dans l'Ile, commettant mille désordres, & vivant à discrétion chez les habitans; aussi leur haine augmenta-t-elle au point,

qu'ils les auroient immanquablement massacrés si leurs Princes leur eussent donné ordre de le faire, & il leur auroit été aisé de le faire, vu le désordre où se trouvoit la Colonie. Quatre des principaux Souverains de l'Ile profitèrent de cette circonstance, & se liguerent ensemble pour chasser du pays ces usurpateurs impérieux & hautains. Un seul d'entr'eux nommé Gunacagarry, le même que Colomb avoit pris tant de soin d'obliger, demeura fidele aux Espagnols, & accorda à quelques-uns un azyle dans ses domaines. Les autres Princes avoient déjà commencé les hostilités, & il y en eut un qui tua seize Espagnols, qui dans l'anarchie où ils se trouvoient, furent hors d'état de prendre les mesures nécessaires pour lui résister.

Tel étoit l'état de l'Ile à l'arrivée de Colomb. La première chose qu'il fit, fut de rassembler les fragmens épars de sa Colonie, & d'en former un corps; & il y réussit d'autant plus aisément, que le danger dont elle étoit menacée, donnoit plus de poids à son autorité; mais le temps pressoit, & il falloit ne point le perdre. Il résolut d'agir avec les forces qu'il avoit,

plutôt que d'attendre que l'union des Insulaires fût mieux cimentée, & avant que quelque léger accident relevât leur courage, & diminuât la terreur qu'ils avoient des armes Espagnoles. Il marcha donc contre le Roi, qui avoit tué les seize Espagnols, jugeant sa démarche plus juste, outre qu'il étoit moins disposé à le recevoir que les autres. Il le vainquit aisément, & envoya plusieurs de ses sujets prisonniers en Espagne. Le second, qu'il avoit résolu d'attaquer, se trouvant plus en état de lui tenir tête, il usa de ruse, & s'en rendit maître par un stratagème qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa sincérité, & qui montre beaucoup plus de foiblesse dans ce barbare infortuné, que de sagacité dans ceux qui le tromperent.

Les autres Princes ne furent point intimidés par ces exemples. Leur haine pour les Espagnols augmenta, & s'apercevant que tout dépendoit d'un coup de vigueur, ils mirent sur pied une armée immense, que quelques-uns disent avoit été de cent mille hommes, & la rangerent en bataille dans la plus grande pleine du pays. Colomb, quoiqu'inférieur en force, n'hé-

fit point à l'attaquer. Son armée ne consistoit qu'en deux cens fantassins, vingt cavaliers & vingt limiers. Le dernier corps de cette armée formoit un spectacle risible, mais qui suffisoit pour intimider un peuple qui manquoit d'armes offensives. Ce ne fut point une témérité à Colomb, d'attaquer des forces si supérieures en nombre; car lorsque des troupes ne sont pas mieux disciplinées & mieux armées que celles-ci, leur supériorité n'est à craindre que pour elles-mêmes. L'événement justifia sa conduite; la victoire se déclara pour les Espagnols, & l'on peut dire que leurs chevaux & leurs chiens y eurent beaucoup de part. La perte du côté des Indiens fut très considérable, & dès ce jour là, ils perdirent entièrement l'espérance de déloger les Espagnols à force ouverte. Colomb n'eut pas beaucoup de peine à réduire l'île, il en fit une province de l'Espagne, lui imposa un tribut, bâtit des Forts dans différents endroits pour en assurer la levée, & ôta par là à ce malheureux peuple tout espoir de recouvrer sa liberté.

Dans cette situation déplorable, ils demandoient souvent aux Espagnols,

quand est-ce qu'ils comptoient retourner dans leur pays. Tout petit qu'étoit le nombre de ces étrangers, les habitans avoient toutes les peines du monde à leur fournir de quoi subsister. Un seul Espagnol consommoit plus que dix Indiens, circonstance qui prouve le peu de progrès que ce peuple avoit fait dans l'agriculture, & combien il étoit peu laborieux, puisque son indigence le réduisoit à une frugalité si extrême, que les Espagnols, qui sont le peuple le plus sobre de la terre, lui parurent des gloutons en comparaison des Indiens. Cette observation, jointe au désespoir, suggéra aux Indiens le projet de faire mourir leurs usurpateurs de faim. En conséquence, ils abandonnerent le peu d'agriculture qu'ils exerçoient, & se retirèrent d'un commun accord dans les contrées les plus stériles & les plus impraticables de l'Ile. Ce stratagème mal concerté, acheva de les ruiner entièrement. Une multitude de peuple qui s'étoit retirée dans les cantons les plus âpres du pays, n'ayant pour subsister que les productions naturelles de la terre, fut bien-tôt réduite à une famine extrême. Les maladies épidémiques se mirent

de la partie, & ce misérable peuple, à demi mort de faim, & diminué de plus d'un tiers, fut enfin obligé de renoncer à ce projet, de descendre dans la plaine, & de se soumettre au vainqueur, pour avoir du pain.

Cette conquête, & celles qu'ont faites dans la suite plusieurs nations Européennes, avec aussi peu de justice que de probité, fournissent matière à quantité de réflexions sur les idées que les hommes ont eues de tous temps sur le droit de domination. Peu de gens doutoient dans ce temps-là du pouvoir qu'avoit le Pape, de transporter son droit sur tel pays qu'il lui plaisoit, chez les fideles, parcequ'ils sont soumis à l'église, & chez les infideles, parceque c'étoit une œuvre méritoire de les assujettir. Cette opinion commença à s'évanouir à la Réformation, mais il s'en éleva une autre à sa place d'une aussi dangereuse conséquence, je veux dire l'idée d'un domaine de grace, qui a pris crédit dans l'esprit de plusieurs personnes, & dont on a senti les effets parmi nous. Les Mahométans font consister leur mérite à étendre leur empire & leur religion par le glaive, & pas un ne doute qu'il ne soit permis d'af-

ſujettir une nation pour des motifs auffi ſaints. Les Grecs tenoient que les Barbares étoient naturellement deſtinés à être leurs eſclaves, & cette opinion étoit ſi généralement répandue, qu'Ariſtote lui-même, malgré toute ſa pénétration, n'a pas fait difficulté de l'adopter. A la vérité, elle a ſon principe dans la nature humaine, car le commun des hommes met peu de différence entre la capacité & le droit de gouverner, & ne conçoit pas que la ſupériorité des talents, n'exclud point l'égalité de condition. Ces choſes pallient & adouciffent en partie l'horreur d'une conquête, entrepriſe avec auffi peu d'apparence de juſtice, ſur un peuple qui n'avoit d'autre crime à ſe reprocher que ſa crédulité & ſa trop grande confiance en des hommes qui ne la méritoient point. Mais les circonſtances dans leſquelles Colomb ſe trouvoit, les meſures qu'il étoit obligé de garder avec ſa Cour, l'humanité avec laquelle il en agit avec ce peuple, pour adoucir la rigueur de ſa conquête, diſculpent en quelque forte ſa conduite, vû qu'il ne prit jamais les armes que dans les cas qu'il y fut forcé. Au contraire, la conduite qu'il tint avec les

Espagnols & les Indiens, le soin qu'il eut d'établir les uns sans nuire aux autres, & d'employer toujours les moyens les plus doux, peuvent servir d'exemple à ceux qui se trouvent dans la même situation que lui.

Je ne dois point oublier ici une circonstance dont il est parlé dans l'histoire de cet établissement. Il n'y avoit point alors dans l'Amérique, du moins dans les contrées dont je parle, aucun de ces animaux, dont nous tirons tant de profit. On n'y connoissoit ni les chevaux, ni les bœufs, ni les brebis, ni les cochons. Colomb transporta huit pourceaux dans cette contrée, avec un petit nombre de bêtes à cornes. Ce fut là la souche d'où sortirent, il y a environ deux cens ans, les animaux qui peuplent ce pays, & ils s'y font tellement multipliés, qu'il y a un siècle qu'on y tue les bœufs, simplement pour en avoir le cuir. Cet exemple prouve qu'un très petit nombre d'animaux peut avoir suffi pour peupler la terre, vû la promptitude avec laquelle ils engendrent.





---



---

 CHAPITRE IV.

*Plaintes contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne & s'y justifie. Il entreprend un troisieme voyage & decouvre le Continent de l'Amérique meridionale. Il s'embarque pour Hispaniola.*

**P**ENDANT que Colomb réduisoit cette Ile opulente sous l'obéissance de la couronne de Castille, & jettoit les fondemens de la grandeur Espagnole dans l'Amérique, ses ennemis mettoient tout en usage en Espagne pour le ruiner. Quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part aux derniers troubles, s'enfuirent en Espagne avant qu'il y fût de retour, & là, pour justifier leur conduite, & satisfaire leur animosité, ils l'accuserent de négliger la Colonie, & de tromper leurs Majestés, & les aventuriers qui l'avoient suivi par des fausses espérances de trouver de l'or dans un pays qui en produisoit très peu, & où l'on ne trouvoit rien qui valût la peine d'être recher-

ché. Ces plaintes produisirent leur effet, & un Officier, plus propre par son caractère à servir d'espion & de délateur que de réformateur des torts, eut ordre de partir pour aller épier sa conduite, procédé aussi contraire à la saine politique, qu'il étoit injuste & ingrat. Dans un pays aussi éloigné de la source de l'autorité, où l'on a un ennemi à la porte & des troupes mutines, il faut ou se fier entièrement à un Commandant, ou le rappeler. Cet homme se comporta de la manière la plus brutale & la plus insolente, comme c'est la coutume de ceux qui n'ayant aucun mérite personnel, s'enorgueillissent de la petite portion d'autorité qu'on leur a confiée. Colomb comprit qu'il ne lui convenoit point de séjourner plus longtemps dans l'Amérique sous des conditions aussi disgracieuses, & que sa présence à la Cour étoit absolument nécessaire pour sa justification. Il se détermina à retourner une seconde fois en Espagne, convaincu qu'une trop longue absence de la Cour, est funeste à ceux qui ont des intérêts à y ménager, & que l'assiduité & la complaisance y trouvent infiniment plus de protecteurs, que les services les plus impor-

tants & les plus solides. Avant que de partir, il employa le peu d'autorité qui lui restoit, pour mettre les choses sur un pied qui pût prévenir les désordres, qu'il avoit éprouvé être les suites ordinaires de son absence. Il bâtit des Forts dans tous les postes importants de l'Île, pour contenir les habitans dans l'obéissance. Il rétablit le gouvernement civil sur un meilleur pied, & redoubla sa diligence pour découvrir de nouvelles mines, qui devoient être les grands agents dans ses affaires, & il fut assez heureux pour en trouver.

Le sort de ce grand homme étoit que sa vertu fût continuellement exercée par des troubles & des détresses. Il fit route pour l'Espagne par le vingt-deuxième degré de latitude, ignorant dans ce tems-là, la méthode avantageuse de courir par les latitudes Septentrionales, pour trouver les vents de Sud-Ouest, ce qui fut cause qu'il fit très peu de chemin. Les vivres lui manquèrent, & les Matelots se virent réduits à six onces de provision par jour. Dans ces occasions l'Amiral n'étoit pas mieux traité que le moindre Matelot; cependant dans cette détresse, la faim ne l'emporta point sur la tendresse

& l'humanité, qui faisoient son caractère distinctif. Il résista aux instances que lui faisoient ses équipages, de jeter à la mer les prisonniers Indiens qu'il avoit à bord, pour diminuer la consommation des vivres. Dans ce voyage, il ne se distingua pas moins par son savoir que par sa magnanimité. Il avoit sur sa flotte neuf Pilotes très expérimentés, & cependant pas un ne sçut lui dire où ils étoient, après avoir perdu depuis un mois entier la dernière terre de vûe. Cette longueur de temps leur persuada qu'ils devoient être fort près de l'Europe, & en conséquence ils forçoient de voile pour y arriver plutôt. Mais Colomb, d'après des observations sûres, leur soutint qu'ils n'étoient qu'un peu à l'Occident des Azores, & leur ordonna de faire moins de diligence, de crainte d'échouer. Sa prédiction se trouva vraie, & ils découvrirent le lendemain matin les Azores. Cette circonstance, jointe à quantité d'autres prédictions & de nobles découvertes, font regarder son savoir comme quelque chose de prophétique, & le mettent à cet égard au-dessus des Marins qui l'avoient précédé; & en effet, si l'on considère les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 43  
occasions qu'il a eues de s'instruire, &  
ce qu'il fit pour perfectionner son art,  
peut-être trouvera-t-on qu'il égale  
tous ceux qui sont venus depuis.

Toutes les accusations qu'on avoit  
intentées contre l'Amiral, s'évanoui-  
rent presque à l'instant qu'il parut, il  
produisit de si bons témoignages de sa  
fidélité & de sa bonne conduite, qu'il  
fit taire les bruits calomnieux qu'on  
avoit répandus sur son compte, & la  
quantité d'or & de perles qu'il ap-  
porta, détruisit ce qu'on avoit avancé  
de la pauvreté des Indes. La Cour fut  
pleinement convaincue de l'import-  
tance de la nouvelle Colonie, du mé-  
rite de celui qui la gouvernoit, & de  
la nécessité dont il étoit de lui four-  
nir de prompts secours. Les ennemis  
de l'Amiral se turent, mais ne demeu-  
rerent point oisifs; ils continuerent à  
lui susciter mille obstacles, & la chose  
ne leur fut pas difficile dans un pays  
où tout se fait avec beaucoup de fle-  
gme & de lenteur, & où ces formali-  
tés & ces méthodes mécaniques de  
traiter les affaires, qui sont peut-être  
nécessaires dans le train commun de  
la vie, mais ruineuses dans les gran-  
des entreprises, sont encore exacte-

ment observées, & même plus que dans aucun autre pays. Il eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on envoyât un renfort dans l'île Hispaniola, & plus encore pour qu'on lui permît de tenter une découverte plus importante que celles qu'il avoit faites, & il n'en vint à bout qu'après une infinité de délais & de contre-temps.

Il résolut de faire le Midi des Canaries, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous la ligne équinoctiale, & ensuite de faire route directement au Couchant, jusqu'à ce que l'île Hispaniola se trouvât au Nord-Ouest de l'endroit où il étoit, pour essayer si cette route conduisoit aux Indes, & s'il ne découvroit point quelques nouvelles Iles, ou quelque nouveau Continent. Il fit donc route pour l'île de Cap Verd, & ensuite au Sud-Ouest. En naviguant de la sorte, ils furent enveloppés pendant plusieurs jours d'un brouillard épais, qui leur déroba la lumière du soleil & des étoiles, & après qu'il fut dissipé, la chaleur devint si excessive, que les Matelots n'osoient rester entre les deux ponts. Le soleil dans ce temps-là étant à-peu-près vertical, les pluies abon-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 45  
dantes, qui tombent dans cette saison  
entre les Tropiques, sans abbatre la  
chaleur, augmentèrent beaucoup leur  
détresse. Il s'éleva à la fin un vent frais,  
qui les poussa pendant dix - sept jours  
vers le Couchant. L'Amiral, qui n'a-  
voit point de second pour le rempla-  
cer, se permit à peine un moment de  
sommeil; & comme dans ce voyage,  
de même que dans les autres qu'il avoit  
faits, il portoit seul tout le fardeau, il  
fut attaqué de la goutte; mais ni la  
lassitude ni la maladie ne furent point  
capables de lui faire quitter le tillac,  
ni ralentir sa vigilance ordinaire. Ce-  
pendant la chaleur avoit gâté les provi-  
sions, la plûpart des tonneaux avoient  
éclaté, & le vin s'étoit aigri dans ceux  
qui étoient restés entiers. Ces circonf-  
rances l'obligerent à changer la route  
qu'il avoit prise vers le Midi, & à  
décliner de quelques points vers le  
Nord-Ouest, de maniere qu'il rencon-  
tra les îles Caribes, où il résolut de  
radouber ses vaisseaux, & de prendre  
des rafraîchissemens, qui le missent en  
état de continuer ses découvertes. Mais  
à peine eut-il voyagé quelques temps,  
qu'un Matelot qui étoit au haut de la  
hune, découvrit la terre. C'étoit une

Ile sur la côte de Guyane, qu'on appelle aujourd'hui la Trinité. Après avoir doublé cette Ile & deux autres, situées dans l'embouchure de la grande riviere d'Orenoque \*, il fut surpris par un phénomène qu'il n'avoit jamais vu, & qui le mit dans un très grand danger. La riviere d'Orenoque fort grande par elle-même, ayant dans ce temps-là augmenté de dix pieds, à l'occasion des pluies dont je viens de parler, se précipitoit dans l'Océan d'un cours extrêmement rapide, & rencontrant les vagues qui s'élevent dans cet endroit à une hauteur extraordinaire, & se trouvant resserrée par les Iles qui s'y trouvent, formoit avec elles un conflict capable d'effrayer ceux qui, comme Colomb, ignoroient la cause de ce phénomène. Mais ayant poussé plus avant, il s'apperçut qu'il étoit dans l'eau douce, & jugeant avec raison qu'il étoit impossible qu'une Ile pût fournir une si grande quantité d'eau, il commença à soupçonner qu'il avoit découvert le Continent. Il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il s'apperçut au sortir de la riviere, que la terre s'étendoit vers l'Occident l'espace de plusieurs lieues, Satisfait en quelque

\* Le Pere Gumilla a donné une Histoire curieuse de l'Orenoque, qui a été traduite en François par M. Eidous.



sorte de la découverte qu'il venoit de faire, il céda aux importunités de ses équipages, & fit route pour l'île Hispaniola, favorisé par un bon vent, & par les courants, qui se portent du côté du Couchant, tout le long de la côte Septentrionale de l'Amérique Méridionale.

Pendant le cours de cette découverte, l'Amiral toucha à différents endroits, & commença avec les habitants, chez lesquels il trouva une bonne quantité d'or & des perles. Contre la coutume de plusieurs Navigateurs, qui se conduisent dans les lieux où ils arrivent comme s'ils ne devoient jamais y retourner, il traita par tout les naturels du pays avec toute sorte de politesse, & leur donna ce qu'ils jugerent que valoient leurs marchandises. Il échangea avec eux des petites sonnettes, des morceaux de verre & d'étain, & autres bagatelles semblables, pour de la poudre d'or & des perles, au grand contentement des deux parties, qui croyoient se tromper l'une & l'autre, en quoi certes elles avoient raison.



---



---

 CHAPITRE V.

*Colomb, en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les apaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes.*

**I**L arriva à Hispaniola le 19 d'Août 1498, épuisé par la maladie & les veilles continuelles qu'il avoit souffertes. Elles augmentèrent, loin de diminuer à mesure qu'il approcha de l'Ile, parmi cette multitude d'Iles & d'écueils qui couvrent ces mers, qui étoient dans ce temps - là peu connues. Ajoutez à cela un courant, qui se portant à l'Ouest vers le Continent, le menaçoit à tout moment de lui faire perdre sa route. Il étoit tellement épuisé de fatigue, que son frere, qu'il avoit laissé à sa place, le reconnut à peine à son retour. Mais il éprouva qu'il avoit aussi peu de repos à attendre sur terre que sur mer.

L'autorité de l'Amiral avoit diminué par l'imprudence qu'on avoit eue d'envoyer l'Officier dont j'ai parlé, pour épier sa conduite, & le brider dans

dans ses démarches avant qu'il quittât Hispaniola , lequel encourageant les plaintes & les murmures que l'on faisoit contre le Gouverneur , jetta la semence d'une rebellion , qui éclata dans la Colonie du moment qu'il l'eut quittée. Cette rebellion fut infiniment plus dangereuse que les autres. Les rebelles avoient élu pour Chef un nommé François Roland , auquel l'Amiral avoit confié un poste considérable ; ce qui la rendit plus uniforme & plus redoutable. Ils avoient de plus attiré les Indiens dans leur parti, en leur persuadant qu'ils étoient leurs protecteurs & les défenseurs de leur liberté. Pour s'affermir davantage, ils se séparèrent de la partie de la Colonie qui étoit demeurée fidele à son Chef, & furent s'établir dans un autre canton de l'Isle , qui servit d'azyle à tous les fainéans & les séditieux qui jugerent à propos de s'y rendre , & qui y accouroient en foule de toutes parts.

Dans ces circonstances effrayantes, l'Amiral jugeant que ses forces n'étoient point suffisantes pour agir ouvertement contre les rebelles, mit tout en usage pour les affoiblir, & rompre cette union qui les rendoit si redouta-

bles. Il commença par publier une amnistie pour tous ceux qui ayant commis quelque crime, viendroient se soumettre volontairement. Ayant encore observé que la plûpart avoient envie de retourner en Espagne, il leur fit sçavoir qu'ils pourroient profiter des vaisseaux, qui devoient lui amener du secours. Il n'avoit point dessein de leur tenir parole, mais il en agit ainsi pour les ébranler, sçachant que dans les affaires de cette nature, c'est beaucoup faire que de gagner du temps. Il envoya à la Cour un ample détail des découvertes qu'il avoit faites, avec une montre des richesses qu'elles produisoient; il lui exposa l'état déplorable où se trouvoit la Colonie, la priant de lui envoyer cinquante à soixante hommes sur chaque vaisseau, qu'il promit de remplacer par un égal nombre de rebelles, pour empêcher que la puissance des Espagnols ne diminuât dans ces contrées par le départ de ceux qui les habitoient, & qu'elles ne souffrissent du séjour de ceux qui étoient mal intentionnés pour le bien public. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques Ecclésiastiques & quelques sçavans Jurisconsultes, qui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 51  
pussent établir l'ordre & l'obéissance  
parmi ces troupes, & l'y maintenir. Il  
entra ensuite en négociation avec les  
Chefs de rebelles, leur accorda toutes  
leurs demandes, & plaça Roland dans  
un poste, qui flatoit son orgueil, sans  
augmenter son pouvoir. Il remit par-  
là toutes les choses dans l'ordre, sans  
user de contrainte ni de violence, &  
Roland lui-même, quoique premier  
Juge de l'Ile, fut celui qui contri-  
bua le plus à faire rentrer dans l'obéis-  
sance, ceux qui s'en étoient écartés.  
Une dispute s'étant élevée parmi eux,  
Roland n'en fut pas plutôt instruit,  
qu'en vertu de l'autorité dont il étoit  
revêtu, il fit arrêter quelques-uns des  
coupables & les fit exécuter. Cet acte  
de sévérité tint tous les autres en crain-  
te, rompit tout commerce entre le  
Chef & le corps des rebelles, sans que  
personne pût l'imputer à l'Amiral.

Il commençoit à respirer & à jouir  
du repos qu'il s'étoit procuré par ses  
travaux, lorsqu'il fut menacé d'un nou-  
vel orage qui se formoit à la Cour  
d'Espagne. Ses ennemis s'étant ligués  
avec quelques rebelles, qui avoient  
passé dans ce royaume, se déchaîne-  
rent de nouveau contre lui. Ils ré-

52 HISTOIRE  
pandirent sur son compte une infinité de calomnies, ils l'accuserent de vouloir se rendre souverain du pays; ils l'avoient taxé de cruauté & de tyrannie contre les Indiens d'Hispaniola, & ils l'accuserent cette fois-ci de se rendre trop populaire, ajoutant qu'il étoit étranger, & qu'il n'avoit pas pour la noblesse Espagnole le respect qui lui étoit dû. Ils se plaignirent des sommes qu'on leur devoit, & dont ils ne pouvoient se faire payer; en un mot, le Roi & la Reine ne paroissoient jamais en public, qu'ils ne fussent étourdis des clameurs de ces prétendus partisans de la Justice. Leurs Majestés lassées de ces plaintes, envoyèrent un Juge qu'ils chargerent d'examiner la conduite de l'Amiral, avec ordre, s'il étoit coupable, de le renvoyer en Espagne, & de se charger du gouvernement, par où ils l'intéresserent à le condamner.

Ce Juge, que étoit extrêmement pauvre, & qui n'avoit d'autre vocation pour cet emploi que son indigence, ne fut pas plutôt arrivé à Hispaniola, qu'il fut loger dans la maison de l'Amiral, qui étoit pour lors absent. Il s'empara de tous ses effets, & l'as-

signa lui & ses freres pour comparoitre devant son tribunal. Il appuya toutes les accusations qu'on intenta contre lui, sans avoir égard au caractère des accusés, ni au défaut de probabilité des accusations; les fit arrêter, les chargea de chaînes, & les fit embarquer pour l'Espagne en qualité de prisonniers d'Etat.

Le Capitaine du vaisseau, touché de respect pour la vieillesse & le mérite de Colomb, offrit de lui rendre sa liberté, mais il la refusa. » Le Roi, » lui dit-il, m'a commandé d'obéir à » son Gouverneur, & je veux obéir à » cet ordre, de même que j'ai obéi à » ceux qu'il m'a donnés par le passé. Je » ne veux tenir ma liberté que de lui » seul. Si douze années de travaux & » de fatigues; si des dangers continuels » & des famines fréquentes; si l'Océan, » que j'ai franchi le premier & traversé » cinq fois de suite, pour ajouter un » nouveau monde à la monarchie Espa- » gnole; si une vieillesse infirme & » prématurée, que je me suis attirée » par les services que je lui ai rendus, » méritent ces fers pour récompense, il » convient que je les porte en Espagne;

« & que je les conserve jusqu'à la fin de  
« ma vie ».

Les grands hommes, quoique plus enclins à pardonner les injures que les personnes du commun, n'oublient pas aisément les torts qu'on leur a fait. Colomb porta ses fers par-tout où il fut, il les tenoit pendus dans sa chambre, & ordonna même qu'on les mît avec lui dans le même tombeau.

Le Gouverneur qui lui succéda, scut tirer un bien meilleur parti de ses services; car indépendamment de la confiscation de la plus grande partie des effets de l'Amiral qu'il s'appropriâ, il laissa au peuple une liberté sans bornes; de maniere qu'il ruina le Fisc, & qu'il eût infailliblement ruiné la Colonie sans ressource, si la Cour ne l'eut rappelé à temps, & n'eut envoyé en sa place une personne, qui, quoique plus sensée & plus ferme, n'avoit pas plus de vertu que lui.





---



---

## CHAPITRE VI.

*Découvertes d'Americ Vespuce, & autres  
Avanturiers. Cause de l'amour des  
découvertes.*

**V**ERS ce temps-là l'esprit des découvertes commença à faire de grands progrès ; & divers particuliers, tant Espagnols que Portugais , excités par l'or que Colomb envoyoit de temps à autre en Europe, firent des armemens à leurs propres dépens. Le fameux Americ Vespuce en commandoit un. Les Cartes que Colomb avoit faites dans son dernier voyage, étant tombées entre ses mains, il en profita, & suivit la même route. Comme il avoit beaucoup de présomption, & qu'il étoit aussi bon Pilote que bon Géographe, il trouva le moyen de s'approprier la premiere découverte du Continent de l'Amérique, & de lui donner son nom, qu'elle a conservé depuis, quoique personne n'ignore celui qui la découvrit le premier. Je crois que la raison en est, que le nom d'Amérique est plus sonore & plus facile à pro-

noncer que celui de Colombie, dans le dénombrement que l'on fait des différentes divisions du Globe terrestre : matiere triviale, & qui dépend de causes de même nature. Mais la gloire de Colomb a des fondemens plus solides.

Pinzon, qui avoit accompagné l'Amiral dans son premier voyage, équipa une Escadre à ses propres dépens, & fut le premier qui passa la ligne en allant à l'Amérique, & qui entra dans la grande riviere de Marañon ou des Amazonnes.

Les Portugais, nonobstant le Bref exclusif du Pape, tournerent leurs pensées vers l'Amérique, & découvrirent le Bresil, qui est la partie la plus précieuse de leurs possessions présentes, depuis qu'ils ont perdu ce que l'on regardoit comme leur droit primitif, droit qui ne leur fut jamais si avantageux.

Ce qui anima ces Aventuriers, & qui jette en même-temps une tache sur leur caractère & leurs projets, fut cette infatiable soif de l'or, qui fut le principal mobile de toutes leurs actions. Cette disposition nuit un millier de fois à leurs affaires, & fut la

principale cause des défords & des révoltes qui arriverent à Hispaniola. Il est cependant certain que sans ce motif, qui inspira l'ardeur des découvertes & des Colonies, d'abord dans l'Espagne & dans le Portugal, & ensuite dans toutes les parties de l'Europe, l'Amérique n'eut jamais été dans l'état où elle est aujourd'hui, & que ces nations n'eussent jamais eu les Colonies qui sont aujourd'hui établies dans différents endroits de cette contrée. Il n'y avoit que l'appas du gain, qui pût porter les hommes à des entreprises aussi hazardeuses. Une perspective éloignée de commerce, & l'augmentation des Manufactures, en multipliant les Colonies, n'eût jamais produit cet effet. On ne connoit ces avantages que par le raisonnement, d'où vient qu'ils font peu d'impression sur l'esprit. Mais partir avec quelques bagatelles, & retourner avec une cargaison d'or, est un objet que tout le monde comprend aisément; aussi tout le monde l'embrassa-t-il avec ardeur. La théorie du commerce n'entroit pour rien dans ce temps-là, dans l'éducation des personnes au-dessus du commun, & qui se destinent aux lettres. On la

met aujourd'hui au nombre des arts libéraux, & elle fait une des branches les plus considérables de la politique. Le commerce étoit alors dans les mains d'un petit nombre des gens, grand dans ses profits, mais borné par sa nature. On ignoroit ce que c'étoit que balance du commerce; toutes les loix qui y avoient rapport, étoient tout autant de nuages qui l'offusquoient. Les impôts & les droits que l'on mettoit sur les marchandises, se levoient sans distinction & sans discernement. En Angleterre même, où le peuple raisonne beaucoup mieux & entend mieux le commerce qu'aucune autre nation que ce soit, les idées de ces matieres commencerent fort tard, & firent des progrès fort lents. Nos Colonies furent fondées sans égard aux avantages que nous en avons retiré depuis. La Virginie fut fondée des débris d'un armement, destiné pour la conquête d'une toison d'or, qui nous attira pour la premiere fois dans l'Amérique. Ceux qui fonderent la nouvelle Angleterre, & Maryland, n'eurent d'autre vûe que de procurer un azyle à ceux qui étoient persécutés pour cause de religion. Sans les trésors que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 59  
promettoit l'Amérique, elle n'eût four-  
ni qu'un commerce languissant, qui  
auroit insensiblement habitué les na-  
tionaux aux mœurs des Européens, &  
leur eût fourni des armes égales; & dans  
ce cas, il auroit été presque impossi-  
ble d'y fonder des Colonies aussi éten-  
dues; tant il est vrai que l'on recueille  
souvent plus qu'on n'a semé, & qu'il  
faut quelque principe actif pour ani-  
mer toutes les entreprises, autrement  
elles languissent, pour fages qu'elles  
soient.



---



---

 CHAPITRE VII.

*Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre Ferme & l'isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les apaise. Il quitte l'Ile & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il est reçu. Sa mort.*

**C**OLOMB ne fut pas plutôt arrivé en Espagne dans cet état mortifiant, que la Cour désaprouva & blâma hautement la conduite du Gouverneur qu'elle avoit nommé. Leurs Majestés, suivant la coutume ordinaire des hommes, qui agissent sans plan ni principe, le déchargèrent des accusations qu'on lui avoit intentées, s'informant aussi peu de leur validité, que des raisons qui les avoient portées à le condamner. Elles lui promirent de lui faire resti-

DES COLONIES EUROPEENNES. 61  
tuer ses biens & de le récompenser, &  
elles n'eurent pas beaucoup de peine  
à l'engager dans de nouvelles décou-  
vertes. Son ambition étoit d'arriver aux  
Indes orientales, & de faire le tour  
du Globe. C'étoit là le motif qui l'a-  
nimoit, & il crut que rien n'étoit plus  
propre à faire impression sur l'esprit du  
Roi & de la Reine. On eut bien-tôt  
équipé une nouvelle Flotte, & il  
promit de réduire les deux Indes sous  
l'obéissance de leurs Majestés Catho-  
liques.

Il s'embarqua pour la quatrième fois  
dans les mois de Mai de l'année 1502.  
Il avoit résolu de se rendre en droiture  
sur la côte de l'Amérique Méridio-  
nale, & de tirer ensuite vers le Nord,  
jusqu'à l'endroit où il avoit oui dire  
confusément, qu'il y avoit un détroit  
(il ignoroit encore si c'étoit un détroit  
où un isthme), dans l'espoir de se  
rendre par-là dans la grande mer du  
Sud. Après un aussi long voyage que  
celui qu'il venoit de faire à l'Améri-  
que, & la découverte d'un Continent,  
qui n'étoit ni celui de l'Inde, ni celui  
de la Chine, il comprit clairement  
qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur  
les cartes, & qu'il devoit s'en rappor-

ter à ses propres idées. Il revit de nouveau les gifemens de tous les pays que son expérience, ou ses dernières découvertes lui avoient fait connoître; il réfléchit sur l'équilibre & la distribution de la terre & de l'eau, & comparant ces choses ensemble, il en conclut qu'au de-là du Continent qu'il avoit découvert, il devoit y avoir un autre Océan, probablement aussi grand ou même plus grand que celui qu'il avoit traversé; & que si cela étoit, ces Océans devoient avoir quelque communication. Il jugea qu'il devoit être près de ces endroits qu'on a depuis appelé Veragua & Nombre de Dios; mais considérant que ses vaisseaux n'étoient point propres pour ce voyage, il résolut de se rendre à Hispaniola pour en prendre d'autres, & faire quelques nouvelles dispositions. Avant d'entrer dans le Port, il crut devoir donner avis au nouveau Gouverneur Obando, de son arrivée, & des raisons qui l'obligeoient d'y relâcher. Colomb, pendant les voyages & le séjour qu'il fit dans les Indes occidentales, s'attacha à observer la nature de l'air, les saisons, les météores, les pluies & les vents, de même



que l'influence qu'ils avoient les uns sur les autres. Il n'avoit pas moins de sagacité, pour tirer des prognostics de ces différents météores ; & jugeant par ses observations qu'il étoit menacé d'un ouragan, ce fut un motif de plus pour relâcher dans ce Port. Ayant appris qu'une Flotte considérable étoit sur le point de faire voile pour l'Europe, il pria le Commandant de différer son départ de quelques jours. Mais sa destinée étoit que l'ingratitude le poursuivit par-tout, & le persécuta sous différentes faces. En effet, le Gouverneur, sans aucune cause, non-seulement refusa son avis sur le départ de la Flotte, mais lui refusa encore la permission d'entrer dans le Port, & de mettre sa vie en sûreté dans une Ile qu'il avoit découverte & conquise. Il n'eut donc d'autre parti à prendre, que de ranger la côte le plus près qu'il lui fut possible. La tempête s'éleva la nuit suivante, mais la Providence favorisant son innocence & secondant sa capacité, le sauva, quoique cet orage fût le plus terrible qu'on eût jamais vu dans ces mers. La Flotte de vingt voiles, qui étoit partie malgré son avis, souffrit le châtement qui étoit dû à sa

témérité. Il n'y eut que quatre vaisseaux qui échapperent, les seize autres périrent. De ce nombre fut celui qui transportoit en Espagne le Gouverneur qui y avoit envoyé Colomb d'une manière si scandaleuse. Parmi les quatre qui se sauverent, il y en avoit un qui avoit à bord une somme d'or, & tout ce qu'on avoit pû sauver de la fortune de l'Amiral; de manière que dans le temps qu'il s'affligeoit de ce honteux exemple de l'ingratitude humaine, le ciel paroissoit se déclarer en sa faveur, la condamner & la punir. Ce qu'il avoit prédit au sujet de la tempête, joint à la conduite qu'il tint pendant le temps qu'elle dura, lui acquit une réputation infinie, & l'on peut dire que sa petite Flotte dut son salut à sa conduite & à celle de son frere. Ce dernier étoit un Navigateur & un Philosophe, qui n'étoit inférieur qu'à l'Amiral, qui lui servit beaucoup dans ses affaires, & le soutint dans ses malheurs par sa capacité & la bonté de son cœur.

La tempête passée, il quitta cette Ile où il avoit éprouvé tant d'ingratitude, & ne tarda pas à lui fournir de quoi s'occuper. Il découvrit dans

DES COLONIES EUROPÉENNES. 65  
ce voyage toute la côte de la Terre  
Ferme jusqu'à l'isthme de Darien, où  
il espéroit de trouver un passage dans  
la mer du Sud. Il fut trompé à cet égard,  
mais il ne le fut point quant à l'autre  
partie de son projet; car à chaque pas  
qu'il fit, il se convainquit de plus en  
plus du mérite des découvertes qu'il  
faisoit dans le Continent. Il trouva un  
peuple plus civilisé & plus riche que  
les Insulaires qu'il venoit de quitter. Il  
entra dans un Port, qu'il nomma à  
cause de son excellence Porto Bello,  
qui est devenu depuis la porte du com-  
merce des Espagnols entre les deux  
mondes. L'Amiral forma le dessein d'y  
fonder une Colonie, sous le comman-  
dement de son frere, se proposant de  
retourner en Europe, pour y deman-  
der les secours nécessaires pour cet éta-  
blissement. Mais l'avarice & l'insolence  
de ses gens occasionnerent une révolte  
dans le pays, & l'obligerent de renon-  
cer à son dessein, sans avoir l'occasion  
de faire autre chose que de montrer  
son discernement dans le choix de la  
situation, & sa bravoure & celle de  
son frere, en tirant ses troupes des mal-  
heurs dans lesquels leur imprudence  
les avoit plongées.

Chassé du pays , & trouvant ses vaisseaux hors d'état de tenter de nouvelles découvertes , il quitta le Continent , après avoir découvert le rivage Oriental de l'isthme de Darien , & toute la côte jusqu'à Gracias de Dios, dans le golfe de Honduras. Il prit ensuite la route d'Hispaniola. Il eut mille difficultés à effuyer dans son voyage. Ses vaisseaux avoient tant de voies d'eau , que les équipages ne pouvoient quitter la pompe d'un seul moment , & manquoient de la subsistance nécessaire pour se refaire de leurs travaux. Pour comble de malheur , il s'éleva une tempête violente , dans laquelle ses vaisseaux se choquerent les uns les autres , & furent fort mal-traités. Il eut le bonheur d'en échapper & de gagner la Jamaïque , où il trouva les secours & les rafraîchissements dont il avoit besoin après un si grand nombre de dangers & de détresses.

Mais il eut à en effuyer une autre qui exerça beaucoup son esprit. Les vaisseaux étoient en si mauvais état , qu'il étoit impossible de les radouber. Il ne pouvoit en avoir d'autres , les habitans se méfioient de lui , & ses gens augmentoient tous les jours leurs soup-

cons par leur mauvaise conduite. Dans cette extrémité, il engagea quelques Matelots, dans qui il avoit le plus de confiance, de passer avec un canot à Hispaniola, pour exposer au Gouverneur la situation déplorable à laquelle il étoit réduit, & le prier de lui envoyer des vaisseaux.

L'Amiral resta huit mois dans cette Ile, sans avoir la moindre nouvelle de ses messagers, ni recevoir aucun secours du Gouverneur. Les habitans s'impacientoient du délai des Espagnols, & des efforts qu'ils étoient obligés de faire pour fournir à leur subsistance, efforts d'autant plus onéreux qu'ils étoient dans une pauvreté extrême. Les provisions commencerent à devenir plus rares, & tout sembloit leur annoncer un malheur prochain; car les Matelots, naturellement revêches, & qui croyent que toute discipline cesse dès qu'ils ont mis pied à terre, se mutinerent. L'Amiral perdit par-là une grande partie de sa force & de son autorité, & les naturels du pays s'en ressentirent, par les désordres que commettoient les mutins; mais il trouva le moyen de la recouvrer, du moins parmi les Indiens. Sçachant qu'il de-

voit y avoir dans peu une éclipse de Lune visible ; il en avertit les principaux habitants de l'Ile, & leur fit dire par un homme qui entendoit leur langue, que le Dieu qu'il servoit, & qui avoit créé tout ce qui est dans le ciel & sur la terre, irrité du refus qu'ils faisoient de nourrir ses serviteurs, alloit dans peu en tirer vengeance, & qu'ils en verroient dans peu des marques manifestes au ciel ; que la Lune, dans la nuit qu'il fixa, paroîtroit de couleur de sang, ce qui présageoit leur entière destruction. Ces barbares mépriserent d'abord sa prédiction, mais elle ne fut pas plutôt accomplie, qu'ils en furent effrayés. Ils lui apportèrent toutes sortes de provisions, ils se prosternerent à ses genoux, & le supplièrent de la manière la plus pathétique, de vouloir détourner les malheurs dont ils étoient menacés. Il prit leurs provisions, les consola, & leur dit de réparer par leur générosité la faute qu'ils avoient commise.

Il obtint par ce stratagême un secours passager, mais il ne vit aucune espérance de sortir de l'Ile, & d'exécuter les projets dont il étoit entièrement occupé. Tous ses équipages

étoient sur le point de se révolter, lorsqu'on vit entrer dans le Port un vaisseau que lui envoyoit Obando, Gouverneur d'Hispaniola. Mais, comme si tout eût été concerté non-seulement pour abandonner, mais encore pour insulter ce grand homme dans ses malheurs, il se trouva que le Capitaine du vaisseau étoit l'ennemi mortel de l'Amiral, & un de ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes, qui l'avoient si fort inquieté. Il n'étoit venu, que pour être témoin de la mauvaise situation de ses affaires; car il n'eut pas plutôt débarqué, qu'il défendit aux gens de son équipage d'avoir le moindre commerce avec l'Amiral, ni avec les personnes de sa suite; & après lui avoir remis une lettre de compliment, il se rembarqua, sans même le flatter de l'espoir du moindre secours.

Dans cet abandon général, Colomb ne perdit ni sa fermeté, ni sa présence d'esprit. L'arrivée du vaisseau fit rentrer pour un moment ses troupes dans l'obéissance; mais elles ne le virent pas plutôt partir, qu'elles furent sur le point de secouer le joug, & de se porter aux plus grandes extrémités. L'Amiral, sans témoigner le moindre mé-

contentement, ni le moindre chagrin, leur dit d'un air content, qu'il attendoit dans peu du secours; & que la raison qui l'empêchoit de profiter de ce vaisseau, étoit qu'il n'étoit pas assez grand pour contenir tous les Espagnols qui étoient avec lui, & qu'il étoit résolu de ne partir qu'avec eux. Ce discours fit impression sur eux, ils furent touchés du soin qu'il prenoit de leur conservation, & attendirent leur sort avec patience. Mais l'Amiral prévoyant qu'il seroit obligé de séjourner longtemps dans l'Ile, & que ses affaires iroient de mal en pis, tant qu'il y auroit un réservoir où les mauvaises humeurs de ses gens iroient se ramasser, il profita de l'attachement que quelques-uns lui témoignoit, pour faire rentrer les autres dans leur devoir, par un acte de résolution & de vigueur. Il envoya son frere, homme brave & intelligent, avec un nombre suffisant de soldats pour traiter avec eux, avec ordre, en cas qu'ils persistassent dans leur opiniâtreté, de les faire rentrer par force dans l'obéissance. Les deux parties eurent une entrevue, mais le Chef de ces mutins, devenu insolent par la licence dans laquelle il avoit



vécu, non-seulement rejeta ses offres, mais voulut même lui faire violence. Là-dessus, il fit un signe à ses gens, & ils tomberent sur les rebelles avec tant de résolution & de courage, qu'il y en eut dix qui furent tués sur la place avec leur Chef. Les autres surpris d'une attaque aussi imprévue, s'enfuirent en désordre, & vinrent se soumettre peu de temps après.

Ce fut ainsi que l'Amiral pacifia toutes choses avec autant d'esprit que d'adresse, cédant quelquefois à l'orage, & temporisant lorsqu'il doutoit de ses forces; mais lorsqu'il en étoit assuré, il les employoit toujours avec vigueur, profitant de tous les incidents, même de ceux qui étoient les moins favorables, épiant tous les changemens qui arrivent dans la nature, & tous les mouvemens du cœur humain, pour en tirer parti dans les occasions. Une des principales qualités qui forment les grands hommes, est d'être fertile en expédients; l'usage que Colomb fit de l'éclipse est très ingénieux. Quelques-uns diront qu'un pareil expédient n'auroit point réussi chez des peuples civilisés; mais il ne suffit pas pour imiter les grands hommes de suivre leurs tra-

ces, il faut encore imiter leur façon de marcher. Il n'y a point de peuple qui n'ait quelques degrés d'ignorance, de foiblesse & de préjugés, qu'un homme pénétrant ne puisse découvrir, & dont il ne puisse profiter pour réussir dans l'exécution de ses desseins. Une pareille connoissance est la seule qui donne à un homme de la supériorité sur les autres; & quiconque connoit les passions des hommes, & sçait maîtriser les siennes, a tout ce qu'il faut pour les subjuguier & pour s'en rendre maître.

L'Amiral eût passé sa vie dans ce malheureux exil, si un particulier, touché d'estime pour son mérite, & de compassion pour ses malheurs, n'eût envoyé un vaisseau pour l'en tirer. Ce fut avec lui qu'il se rendit à Hispaniola. Le Gouverneur, qui avoit refusé de lui envoyer du secours, le voyant arriver, le reçut avec ces démonstrations d'amitié & de politesse, que les ames basses ont coutume d'employer avec aussi peu de honte que de remors envers ceux qu'ils ont le plus offensés. L'Amiral supporta cete injure, comme il avoit fait toutes les autres; & persuadé qu'il ne lui convenoit point de disputer avec un Gouverneur dans sa propre

propre juridiction , & qu'une pareille conduite ne lui feroit point honneur , il fit ses préparatifs pour retourner en Espagne , où il arriva après avoir effuyé les tempêtes les plus affreuses , & perdu son grand mâ.

Il étoit très âgé , & de plus tourmenté de la goutte. La Reine sa protectrice étoit morte ; & le Roi , qui étoit un Prince extrêmement dissimulé , & d'un esprit très borné , étoit la seule personne qui pût adoucir ses malheurs , & récompenser ses services. Mais il n'en reçut ni consolation ni récompense ; il refusa d'effectuer le contrat qu'il avoit fait avec lui sous des prétextes frivoles , & il passa sa vieillesse , comme il avoit fait sa jeunesse , à solliciter à la Cour ; occupation onéreuse pour tout homme qui pense , & sur-tout pour un vieillard qui est à la fin de sa carrière. Accablé à la fin par le poids des années , par les fatigues & les contre-temps qu'il avoit effuyés , il mourut avec les mêmes sentimens de piété qui l'avoient soutenu dans ses malheurs , sentimens dignes de la grandeur d'ame & des autres vertus qu'il avoit fait paroître durant le cours de sa vie.

## C H A P I T R E V I I I .

*Caractere de Colomb. Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.*

DANS ce que je vais dire des progrès des découvertes & des armes des Espagnols, au lieu de desseins fondés sur la science, & exécutés par des moyens doux & humains; on ne verra qu'une avarice insatiable qui porte les hommes à des actes de cruauté qui font horreur. Le caractere de Colomb differoit entièrement de celui des personnes avec lesquelles il eut à faire, & de celui de la plûpart de ceux qui marcherent sur ses traces & continuerent les conquêtes qu'il avoit faites; les uns avec une vigueur & une conduite égales, mais tous avec des vertus fort inférieures aux siennes. Il possédoit à fond toutes les qualités qui forment un grand homme. Aux idées d'un Philosophe pénétrant, & à un systême fondé sur elles, & digne d'un grand Roi, il joignoit une fermeté & une patience, qui seules pouvoient en faciliter l'exécution avec une fortune

aussi bornée que la sienne. Des tempêtes continuelles sur mer, des troubles & des révoltes sur terre, mille vexations & mille contre-temps, & des cabales à la Cour, furent son lot pendant qu'il vécut; ce furent là les seules récompenses des services qu'il avoit rendus, services qu'on ne pouvoit jamais reconnoître suffisamment. Son courage fut à l'épreuve de tous ces contre-temps, & il surmonta par son génie tous les obstacles qu'on lui opposa, à l'exception de sa paye, qui est un article que les hommes de sa trempe entendent fort mal, ce qui fait qu'ils échouent pour l'ordinaire. Cet art surprenant, que peu de personnes possèdent, de faire servir les accidents qui arrivent à leurs desseins; celui de régler sa conduite sur les circonstances, de temporiser, ou d'agir avec vigueur selon l'occasion, & de ne jamais la laisser échapper lorsqu'elle se présente; le talent heureux de cacher & de modérer ses passions, & de savoir ménager celles des autres; tout cela, dis-je, concourt à nous donner la plus haute idée de sa capacité. Et quant à ses vertus, son désintéressement, sa fidélité constante pour la Couronne

ingrate qu'il servoit, son procédé avec les Indiens, l'attention qu'il eut de ne point les offenser, son humanité envers ceux qu'il avoit conquis, & qui lui mérita le glorieux titre de leur pere, son zele à les instruire des vérités de la Religion, l'élevent au rang de ce petit nombre d'hommes, que l'on propose pour exemples, & qui font l'ornement de l'humanité.

Je prie le lecteur de permettre que je fasse ici une remarque sur la conduite que tint la Cour d'Espagne envers ce grand homme. On a vu jusqu'ici, que cette conduite fut aussi injuste, que contraire aux loix de la saine politique, & je suis fâché qu'on ne puisse tirer aucune instruction d'un événement qui fut, à tous égards aussi heureux que les mesures qu'on prit furent injustes & imprudentes. Mais tout concourut dans ce temps-là, à justifier cette mauvaise politique. Il est certain qu'il y a des hommes si entêtés de leurs projets, qu'ils ne s'en départent jamais dès qu'ils y sont une fois engagés; mais les traverses & les contre-temps qu'ils éprouvent pour l'ordinaire, servent de leçon aux autres, & les empêchent d'en former de pareils. Dans ce

cas, l'industrie s'endort ; les choses languissent & se corrompent ; car c'est une loi aussi invariable dans la politique que dans la nature, que le défaut de mouvement ne produit point le repos & la stabilité, mais un mouvement d'une autre espèce, mouvement invisible & intestin, qui détruit au lieu de conserver. Les États sont soumis à la même loi, & le seul moyen d'empêcher que les choses ne tombent en décadence, est d'aspirer toujours au parfait, & de faire attention à tout projet qui y tend. Je sçai que la plupart de ces projets sont souvent chimériques, & proposés par des gens qui n'ont rien qui prévienne en leur faveur ; mais je sçai aussi, que ces fortes de personnes, vû la nature des choses, ont quelque chose de bizarre & de singulier dans leur caractère, qui fait qu'elles s'exposent & négligent leurs intérêts, pour procurer des avantages aussi douteux pour le public, que pour eux-mêmes.

Il n'est pas moins vrai, que l'encouragement que l'on donne à ces fortes de gens, ouvre la porte à quantité de projets chimériques. Mais le caractère de l'orgueil & de la paresse est de

rejeter toutes les offres, parcequ'il y en a quelques unes de vaines, de même que celui de la foiblesse & de la crédulité, est de les écouter toutes indistinctement. Mais certes, si le jugement doit avoir quelque part dans notre conduite, à plus forte raison doit-on s'en servir pour distinguer le vrai du chimérique, le possible de l'impossible, & pour choisir parmi quantité de choses que propose un visionnaire, celles que l'on juge devoir nous être avantageuses, quoique celui qui les propose n'ait point assez de capacité pour les faire lui-même. Cromwell, partie par les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, mais encore plus par son génie & sa disposition, recevoit tous les jours quantité de propositions de cette espece, la plûpart chimériques en apparence, & souvent contraires au bon sens; & cependant personne n'ignore le parti qu'il a sçu en tirer.

Colbert passoit une bonne partie de son temps à écouter les projets qu'on lui donnoit pour l'avancement du commerce, la perfection des manufactures, & le progrès des arts. Il n'épargnoit ni peines ni dépenses pour les faire exécuter, & ne manquoit jamais de



récompenser généreusement ceux qui en étoient les auteurs. Par ces moyens , la France fit plus de progrès sous le regne de Louis XIV , & sous la direction de ses Ministres , qu'elle n'en avoit fait sous plusieurs regnes précédents. Les semences d'industrie qu'on avoit eu soin de répandre dans le royaume fructifierent au point, qu'au premier répit que lui donnerent les calamités publiques dont il étoit affligé, il devint le plus florissant & le plus puissant de l'Europe. Au contraire, le caractère de la Cour d'Espagne a toujours été d'agir avec beaucoup de lenteur dans toutes ses entreprises, & de recevoir avec froideur & dédain tous les projets qui ne tendoient qu'à son bien. Aussi en vit-on les effets par rapport à l'Amérique ; la découverte & la conquête de ce Continent furent dûes uniquement à des particuliers ; la Cour n'y mit rien du sien que des prétentions & des patentes.



---

## CHAPITRE IX.

*Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition de Mexique. Etat de l'Empire de Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.*

UN ancien Peintre, voulant donner une idée du bonheur de Cimon, Général des Athéniens, le peignit endormi, avec la Fortune à côté de lui, qui prenoit des villes avec un filet. Il n'y a jamais eu de Princes auxquels cet emblème ait mieux convenu, qu'à Ferdinand & à Charles V son successeur. Sans former aucun plan dans le cabinet, sans tirer un fol du trésor royal, sans mettre sur pied un seul régiment de leurs troupes; quelques-uns de leurs sujets les mirent en possession du pays le plus vaste & le plus riche, qu'aucun Conquérant ait jamais acquis par sa valeur & sa prudence. Cette conquête ne fut pas moins extraordinaire par les moyens, que par le peu de temps que l'on mit à la faire; car depuis le départ de Colomb, qui

fut l'an 1492, jusqu'à la réduction entière du Chili, qui arriva en 1541, sept grands royaumes habités par plusieurs nations belliqueuses & opulentes, subirent le joug de la domination Espagnole. Car depuis que les découvertes de Colomb eurent excité l'industrie & l'activité des Européens, non-seulement ceux que leur indigence chassoit de leur pays, mais quantité de personnes du premier rang, furent s'établir dans l'Amérique. L'or fut l'aiguillon qui excita tous ces aventuriers, & cela joint à l'esprit romanesque de Chevalerie qui régnoit alors, leur fit braver les plus grands dangers. En effet, il n'y avoit que des Espagnols qui fussent en état de se transporter dans un pays barbare, situé dans la zone torride, & mal sain dans la plupart des endroits. Tout autre peuple moins frugal, moins endurci à la fatigue, & moins patient dans le travail, eût succombé dans cette entreprise.

Vasco Nunez de Balboa étoit un homme d'un extérieur agréable, d'un tempérament robuste, & qui avoit reçu une très bonne éducation. Il possédoit cette espece de bravoure populaire, nécessaire à un homme qui tente

des entreprises hazardeufes, & où à défaut d'autorité, il faut payer de sa personne. Cet homme attaqua le premier l'Île de Cuba, la conquit & l'abandonna. N'y ayant point trouvé les trésors qu'il attendoit, il laissa la glane de ce champ à ceux qui avoient moins d'ambition & plus d'œconomie. Il poussa plus loin ses découvertes, suivit les traces de Colomb jusqu'à l'isthme de Darien, gagna l'amitié de quelques Caciques, & en assujettit d'autres. Il découvrit le premier la mer du Sud, & comme il avoit autant de talent pour connoître les avantages d'un pays, que pour en faire la découverte, il établit une Colonie sur cette côte, & bâtit la ville de Panama. Mais suivant la destinée de tous ceux qui furent les premiers dans ce nouveau monde, & qui est commune à tous ceux qui s'engagent dans de nouvelles entreprises, il ne vécut pas assez pour jouir du fruit de ses travaux. Il fut supplanté par un homme qui ne connoissoit son mérite que pour l'envier, & qui ne profita des découvertes de ce grand homme, que pour augmenter sa fortune. C'étoit un politique rusé & un fin Courtisan, qui après avoir of-

fé Balboa dans plusieurs occasions, fut assez prudent pour n'en point demeurer là. Il lui fit trancher la tête sous une prétendue formalité de justice, & confisqua tous ses biens.

Quelques temps après l'établissement de Cuba, Don James Velasquez, obtint le gouvernement de cette Ile. C'étoit un homme fort entendu dans les affaires ordinaires, mais qui s'imaginait mal à-propos pouvoir agir par ses députés, dans des circonstances où un homme peu intelligent ne pouvoit lui rendre aucun service, & où celui qui avoit de la capacité, ne pouvoit en faire usage que pour favoriser ses propres intérêts. Le Continent de l'Amérique étoit dans ce temps-là parfaitement connu, & on ne parloit partout que de l'étendue & de l'opulence de l'Empire du Mexique. Velasquez forma le projet de réduire une partie de cette contrée opulente sous son obéissance. Il choisit Ferdinand Cortez pour Chef de cette expédition, & l'on peut dire qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix. Il n'y avoit personne parmi les Espagnols, qui indépendamment du courage, qui lui étoit commun avec tous les autres, possédât ce

sang froid & cette fermeté nécessaires pour se faire aimer & respecter. Constant dans les desseins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit pas aisément, & favoit tourner les moindres incidents à son avantage. Hardi dans ses entreprises, il favoit se tirer des embarras dans lesquels il s'étoit jetté, non point par de bas subterfuges, mais par des actions encore plus hardies. Tel étoit le caractère de celui que Velasquez choisit pour faire des conquêtes sous son nom, sur le bruit de la réputation qu'il avoit déjà acquise.

L'embarquement se fit à Saint-Jacques de Cuba, & Cortez eut ordre de prendre quelque renfort à la Havanne. A peine fut-il parti, que Velasquez conçut de la jalousie contre lui; & sans considérer que Cortez étoit d'un caractère peu porté à une obéissance aveugle, il fut assez imprudent pour vouloir lui ôter le commandement d'une armée, qui lui appartenoit en quelque sorte, vû qu'il avoit beaucoup d'ascendant sur les soldats, & qu'une grande partie de l'armement s'étoit faite à ses dépens. Cortez ayant reçu l'ordre qui lui ôtoit le commandement de l'armée, il ne fut pas long-temps à prendre sa

DES COLONIES EUROPÉENNES. 85  
résolution. Il le communiqua à ses soldats ; leur représenta le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur Velasquez, vû son inconstance & sa légereté. Il avoit préparé l'événement de loin. Les soldats déclarerent au député, qu'ils n'étoient sujets que du Roi d'Espagne, & ne reconnoissoient d'autre Général que Cortez. L'armée & le Général, ainsi liés par leur défobéissance mutuelle, firent voile pour le Mexique.

L'Empire du Mexique étoit dans ce temps-là gouverné par un Prince, appelé Montezuma, qui étoit le onzième, à compter du premier Monarque qui conquist le pays. L'Empire étoit électif, & Montezuma dut son élection à son mérite. C'étoit un Prince intelligent & courageux, mais dissimulé, hypocrite & cruel. Cet Empire, qui étoit fondé sur les conquêtes, s'accrut par ses victoires. Il subjugua lui-même, ou par ses Généraux, plusieurs royaumes & provinces, dont il rendit quelques-unes tributaires, & les autres qu'il n'avoit pû entièrement soumettre, rentrèrent enfin sous son obéissance, par la crainte qu'elles eurent de son pouvoir. Ses armées étoient les plus nombreuses & le mieux disciplinées.

qu'il y eût dans cette partie du monde. Telle étoit la situation de l'Empire des Mexicains, lorsque Cortez vint mesurer ses forces avec les leurs, avec une armée composée de cinq cens fantassins & d'environ soixante cavaliers. Il connoissoit le pays & les forces qu'il avoit à combattre. Il n'avoit rien négligé pour s'instruire de sa force & de sa foiblesse dans les divers entretiens qu'il eut à ce sujet avec les Espagnols & les Indiens. Il connoissoit ses alliés, ses ennemis, de même que les intérêts qui les déterminoient à être l'un ou l'autre. Après avoir mûrement pesé toutes ces circonstances, s'appercevant que les espérances dont il se flattoit, étoient mêlées de beaucoup de danger, il rendit sa retraite encore plus dangereuse par sa défobéissance au Gouverneur de Cuba, & même impossible, après avoir débarqué dans le Continent, en faisant brûler ses vaisseaux. Cependant, un motif plus puissant que l'impossibilité de se retirer, l'encouragea à suivre sa pointe. Il espéra que plusieurs de ces Etats, qui s'étoient soumis par force & par la crainte de Montezuma, seroient ravis de tourner le coup qui les menaçoit contre lui, & de profiter de la



venue de ces étrangers formidables, pour prendre les armes, & se soustraire à la tyrannie sous laquelle ils gémissaient depuis long-temps, & qui paroît toujours la plus dure & la plus insupportable, sans prévoir les suites de leur démarche, en quoi des nations plus civilisées ont été aussi aveugles qu'eux. La chose arriva comme il l'avoit attendu.

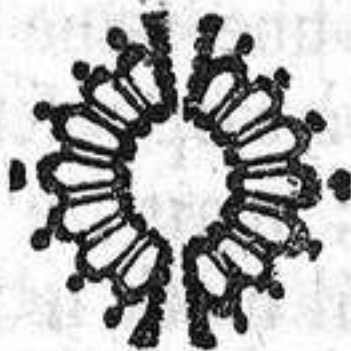
Les Zempoales, peuples tributaires de Montezuma, n'eurent pas plutôt avis des victoires que les Espagnols avoient remportées sur plusieurs de leurs voisins, qui avoient voulu s'opposer à leurs progrès, qu'ils secouèrent le joug des Mexicains, se mirent sous la protection de Cortez, & la méritèrent par le renfort considérable qu'ils lui amenèrent. Montezuma ne tarda point à être instruit de cette démarche; car, selon la coutume de cet Etat policé, il avoit des courriers placés de manière, qu'ils l'avertissoient en très peu de temps de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées de son Empire. Les dépêches qu'on lui envoyoit, consistoient en des pièces de toiles peintes, sur lesquelles étoient représentées les différentes circon-

ces des affaires dont il avoit besoin d'être instruit. Les figures étoient entremêlées de caracteres, qui suppléoiert à ce qui le Peintre n'avoit pû exprimer. Tels étoient les progrès que ce peuple avoit fait dans l'art d'écrire. L'Empereur, quoique parfaitement informé des particularités de cette invasion, & de la défection de ses tributaires, ne se conduisit point comme ses premiers exploits sembloient le promettre. Il prit le plus mauvais parti qu'un grand Prince puisse prendre dans cette occasion, qui fut de temporiser. Il donna à connaître aux Espagnols, par quelques manœuvres puériles dont il se servoit pour les amuser, qu'il ne les regardoit point comme ses amis, & il négligea en même-temps d'agir contre eux, comme il convenoit de le faire contre un ennemi aussi formidable; au moyen de quoi ils firent tous les jours de nouveaux progrès dans son pays. Une pareille conduite encouragea ses ennemis, rendit ses tributaires insolents, & découragea totalement ses sujets & ses alliés; au lieu que les Espagnols, par les victoires qu'ils remporterent sur plusieurs Princes du pays, augmentèrent leur réputation, & don-

nerent lieu de croire qu'ils étoient invincibles. Cortez, en Général expérimenté, profita de l'irrésolution de Montezuma, & mit tout en usage pour l'entretenir. Il eut soin de renvoyer les sujets de Montezuma que ses nouveaux alliés avoient fait prisonniers, avec des présents, les chargeant d'assurer leur maître de son respect & de son estime, & du désir sincere qu'il avoit de vivre en bonne intelligence avec lui. Il le fit même prier de vouloir bien lui accorder une entrevue, pour qu'il pût conférer avec lui sur quelques affaires dont il disoit être chargé de la part de l'Empereur des Romains.

Il y avoit dans ce temps-là sur la côte & près du golfe du Mexique une République célèbre, nommée Tlascala. Elle étoit si puissante, qu'on assure qu'elle pouvoit mettre quatre cens mille hommes sur pied. Ce peuple quoique libre & puissant, redoutoit beaucoup les Mexicains. Cette crainte, ou peut-être une saine politique, le déterminèrent à s'opposer aux progrès des Espagnols ; mais, à l'exemple de Montezuma, il n'osa le faire ouvertement, aussi ne réussit-il point. Quelques nations qu'il avoit déterminées

à attaquer les Espagnols, furent battues dans différentes rencontres, avec les troupes que les Tlascaltèques avoient envoyées clandestinement à leur secours. S'étant dans la fuite déclarés plus ouvertement, & le danger les pressant, ils mirent une grande armée sur pied, qui fut battue par Cortez, dont les troupes étoient moins nombreuses, mais mieux armées & accoutumées à vaincre. Les suites de cette bataille furent que les Tlascaltèques firent alliance avec leur conquérant, & ils s'y déterminèrent d'autant plus aisément, que c'étoit contre les Mexicains, & qu'ils espéroient qu'elle auroit un heureux succès. Cortez, qui ne comptoit pas trop sur eux, & qui cependant ne vouloit point se priver entièrement de leur secours, se contenta d'accepter trois mille hommes de leurs troupes, & prit avec eux la route de Mexique.



---



---

 CHAPITRE X.

*Cortez bâtit la Vera-Cruz, & se rend à Mexique. Maniere dont il est reçu par Montezuma. Il fait mettre l'Empereur en prison. Stratagème dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.*

CORTEZ avant de marcher à Mexique, eut soin de fortifier le principal Port qui étoit sur la côte, pour pouvoir en tirer des secours en cas de malheur, & lui donna le nom de la Vera-Cruz. Cette place est devenue depuis très célèbre par le trafic immense qui s'y fait entre l'Amérique & l'Espagne. Durant la guerre de Tlascala, dans laquelle les Espagnols, reçurent quelques échecs, & eurent tout à appréhender, Montezuma ne fit aucune démarche, & attendit l'événement, dans l'espoir que les Tlascaltèques déferoient les troupes de Cortez à leurs propres dépens; ou, si les Espagnols avoient le dessus, il auroit le mérite de n'avoir exercé aucune hostilité contre eux. Cette conduite artificieuse lui

aliéna l'esprit des deux partis, & il méritoit que cela fût ainsi; car une pareille neutralité, montre la foiblesse de celui qui l'observe, de même que la fausseté de sa politique. Cependant, comme il n'avoit point encore rompu avec les Espagnols, il mit tout en usage pour détourner Cortez du voyage qu'il se propoisoit de faire au Mexique, & pour mieux y réussir, il fit une démarche qui lui fit infiniment plus de tort, qu'aucune de celles qu'il eût faites jusqu'alors. Il envoya aux Espagnols un magnifique présent de tout ce que ses Etats fournissoient de plus précieux, mais sur-tout une prodigieuse quantité d'or & de pierres précieuses, offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient s'en retourner dans leur pays. A la vûe de tant de richesses, ceux qui montroient auparavant le plus de répugnance pour l'expédition de Mexique, brûlerent d'envie de s'y rendre, pour se mettre en possession des trésors immenses qu'il renfermoit, & dont ce présent, tout riche qu'il étoit, n'étoit qu'un foible échantillon.

Montezuma ayant échoué dans toutes les mesures qu'il avoit prises, pour

éloigner les Espagnols , trouva Cortez aux portes de Mexique , avant que de s'être décidé sur la maniere dont il devoit le recevoir. Il n'étoit plus temps de lui faire tête. Il prit donc le parti de dissimuler sa surprise & son chagrin du mieux qu'il put , & le reçut avec tous les honneurs qu'un Monarque peut accorder , lorsqu'il veut faire parade de sa magnificence , & montrer le cas qu'il fait du mérite d'un homme extraordinaire. Cortez fut logé dans un palais magnifique & spacieux , bâti à la maniere du pays. Tous les Espagnols furent logés avec lui , mais il eut la précaution de placer un train d'artillerie à la porte , pour se mettre à couvert de toute surprise.

Ainsi posté dans le cœur de cette grande ville , qui étoit la capitale du nouveau monde , il fut quelque temps à se déterminer sur les mesures qu'il prendroit , pour s'assurer une conquête de cette importance. Ayant reçu plus qu'il ne devoit raisonnablement attendre , il n'avoit aucun sujet de se plaindre , ni par conséquent d'agir hostilement avec quelque apparence de justice. Il fut donc obligé d'attendre quelques-uns de ces incidents critiques , dont

dépendent les grands événements, & sans lesquels les plus grands génies se trouvent en défaut, & ils ne tarderent point à se présenter.

Deux habitans de Tlascala étant arrivés déguifés au Mexique, lui donnerent avis, qu'un Général de Montezuma avoit attaqué quelques Indiens de ses alliés; que la garnison de la Vera-Cruz étoit fortie pour les secourir; & que quoique les Mexicains eussent été repouffés avec perte, les Espagnols se trouvoient dans un très grand danger; qu'il y en avoit eu plusieurs blessés, & un de tué, dont Montezuma avoit donné ordre de porter la tête dans toutes les villes & dans tous les villages de leur pays, pour diminuer le respect qu'ils avoient pour les Espagnols, & les défabuser de l'opinion qu'ils avoient, qu'ils étoient immortels.

Cette nouvelle alarma Cortez. Il sçavoit que l'opinion étoit un des plus forts soutiens de sa petite force; que les choses de cette espece n'en restent jamais à leurs commencemens; que Montezuma, malgré les careffes qu'il lui faisoit dans sa capitale, divisoit ses alliés, & harceloit sa garnison; qu'il



n'avoit point de temps à perdre, & qu'il ne devoit point laisser éteindre le souvenir de ses premiers exploits. Il prit donc une résolution digne d'un grand homme, dans une circonstance qui demandoit toute sa capacité. Il s'arma du mieux qu'il put, & se rendit avec cinq officiers au palais de Montezuma. Trente Espagnols le suivoient à une certaine distance. Il plaça des gardes sur les principales avenues du palais.

Les gardes de Montezuma avoient coutume de se retirer par respect, toutes les fois que ce Prince avoit quelque conférence avec Cortez. Dans cette occasion, il n'eut pas plutôt été admis à l'audience, qu'il reprocha à l'Empereur les outrages que l'on avoit commis par ses ordres, dans des termes qui marquoient le plus vif ressentiment. L'Empereur défavoua le fait; mais Cortez, après lui avoir dit, qu'il ne le croyoit point capable d'une pareille dissimulation, l'assûra qu'il étoit entièrement persuadé de son innocence, mais qu'il n'en étoit pas de même de ses gens, & que pour rassurer les Espagnols, il convenoit qu'il leur donnât quelque preuve convainquante

de la confiance qu'il avoit en eux, & qu'il ne pouvoit le faire plus efficacement, qu'en se transportant dans leurs quartiers. Montezuma fut d'autant plus surpris de cette proposition, qu'on ne lui avoit jamais parlé jusqu'alors qu'avec les marques de la plus grande soumission. Sentant cependant que Cortez ne lui auroit point fait une proposition aussi extraordinaire, s'il n'avoit été sur de son fait, & en état de le forcer à obéir, il céda à la nécessité, & le suivit.

Ce fut ainsi que la capitale d'un vaste & puissant Empire, habitée par un peuple innombrable & belliqueux, se rendit sans la moindre résistance à une poignée d'hommes, qui n'étoient venus que pour détruire sa liberté. Ce fut ainsi qu'un des plus grands Princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé dans son palais, au milieu de sa ville, en plein midi, & conduit prisonnier sans éclat & sans violence, par six personnes, pour dépendre entièrement de leur volonté.

Le peuple confus & enragé de voir traiter d'une manière aussi indigne, un Prince qu'il avoit toujours respecté  
comme

comme un Dieu, courut en foule au quartier des Espagnols, dans la résolution de punir ce sacrilège, & de tirer son Prince de leurs mains. Cortez, qui sentoît parfaitement les conséquences de la démarche qu'il venoit de faire, ne fut point alarmé. Il avoit en main un engin dont il pouvoit faire tel usage que bon lui sembloit. Montezuma sortit pour appaiser son peuple; il l'assura que c'étoit volontairement qu'il s'étoit rendu au quartier des Espagnols, & (ce qui étoit vrai) qu'ils le traitoient avec toute sorte de déférence & de respect.

Ce discours appaisa le peuple, & il se retira. Mais Montezuma, qui dans les malheureuses circonstances où il étoit, se voyoit obligé de devenir lui-même l'instrument de sa propre captivité, ne pouvoit goûter aucun repos, quoiqu'il fût au milieu de ses principaux Officiers, & que les Espagnols lui accordassent tout ce qu'il demandoit, à l'exception de la liberté. Après avoir long-temps réfléchi sur sa situation, il forma un projet, qui, sans qu'il semblât y concourir, lui parut capable d'alarmer ses sujets sur le danger qui les menaçoit, ou d'obliger les Espa-

gnols à se retirer sur les propositions qu'il leur faisoit, tant elles étoient raisonnables. On lui avoit toujours laissé la liberté de sortir, sous l'escorte d'une garde Espagnole, sous prétexte de lui faire honneur. Il demanda qu'on lui permît d'assembler les Etats de son Empire, afin que de concert avec eux, il pût satisfaire Cortez & ses alliés de la maniere la plus ample & la plus étendue. Le Conseil assemblé, Montezuma fit un discours dans lequel il déduisit l'origine de sa nation, les prophéties qui leur annonçoient, qu'il viendrait un peuple de même origine que les Mexicains, à qui son Empire seroit soumis. Il leur dit que ce peuple dont parloient leurs prophéties étoit enfin arrivé, que les Dieux lui avoient destiné l'Empire universel, & qu'il étoit digne de cette haute destinée par ses grandes qualités & par son courage extraordinaire; qu'en conséquence, il se reconnoissoit tributaire de l'Empereur des Romains. Il les exhorta à lui obéir, & finit par leur dire, que lui ayant destiné un présent digne de la grandeur de ce Monarque, il espéroit que chacun d'eux, selon son pouvoir, s'empresseroit de témoigner sa fidélité

à ce nouveau maître, son estime pour le mérite de son Général, & des braves gens qui l'accompagnoient, pour les mettre en état de retourner au plutôt dans leur pays, avec cette opinion de leurs freres les Mexicains, que méritoient leur affection pour eux, & leur obéissance pour leur maître commun.

D'abord l'Assemblée garda un morne silence; ensuite l'étonnement, l'indignation & la surprise s'emparèrent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. A ce silence succéda un cri confus, mais d'autant plus naturel qu'il n'y avoit personne qui ne partageât cette calamité publique. La gloire de leur Empire ternie, leur religion profanée, leur liberté perdue, leur Empereur dégradé, & qui pis est, dégradé volontairement; pouvoient-ils croire ce qu'ils venoient d'entendre? Est-ce Montezuma qui a tenu ce discours? Cortez avoit ignoré jusqu'alors le dessein de l'Empereur; il fut surpris & fâché d'un artifice, dont il comprit alors clairement le but: mais sa surprise ne l'empêcha point de jouer le rôle qui lui convenoit. Il répondit à Montezuma par un discours, dans le-

quel il établit le droit que les Espagnols avoient sur son Empire, & fit sentir aux Mexicains la nécessité où ils étoient, d'obéir à leur Prince & d'imiter sa conduite. Malgré le désordre qui régnoit dans l'assemblée, les Mexicains retenus par le respect qu'ils avoient pour leur Empereur, & flattés de l'espoir de voir partir les Espagnols, suivirent l'exemple de Montezuma, & rendirent hommage à Cortez, avec cet air morne & sombre naturel à des gens de cœur, qui se voyent obligés de céder à la nécessité. Cortez le recut, & les en remercia, de la même manière qu'un homme remercie son débiteur du paiement qu'il lui fait.

Cortez comprit parfaitement que cet hommage ne l'affuroit de rien; mais il sentit aussi que l'or qui devoit l'accompagner lui seroit extrêmement utile pour effacer les mauvaises impressions que sa défobéissance avoit faites en Espagne. Il étoit en sûreté au Mexique; il étoit maître de la personne de l'Empereur & de sa Capitale, & il venoit d'intimider ses sujets, en faisant arrêter le Général, qui avoit commis des hostilités contre les Espagnols. Il obligea l'Empereur à défavouer sa

DES COLONIES EUROPÉENNES. 101  
conduite, & à le condamner comme un  
traître; & ce malheureux, qui n'avoit  
commis d'autre crime que celui d'obéir  
à son Souverain légitime, & de défen-  
dre ses Etats, fut brûlé vif au milieu  
de la place publique de Mexique. Mais  
ni cet exemple effrayant, ni l'empri-  
sonnement de leur Empereur, ni l'obéif-  
sance qu'il avoit vouée à l'Empereur  
Charles, n'empêcherent point les Me-  
xicains de sentir leurs malheurs, & le  
danger dont ils étoient menacés. Ils  
consultèrent ensemble sur les moyens  
de recouvrer leur liberté. Quelques-  
uns proposèrent de couper la commu-  
nication avec le Continent, & d'enfer-  
mer les Espagnols dans leurs quartiers;  
car la ville de Mexique est bâtie au mi-  
lieu d'un grand lac, & ne communique  
avec le Continent que par quatre gran-  
des chaussées extrêmement curieuses, &  
très solidement bâties. Pendant qu'ils  
méditoient sur ce projet, Cortez eut  
avis, qu'un Mexicain avoit lâché quel-  
ques mots sur la possibilité qu'il y  
avoit de détruire une de ces chaussées.  
Là-dessus, ce Général vigilant & ex-  
périmenté, comprit aussi-tôt le dessein  
que l'on avoit formé contre lui. Sans  
en faire part à ses troupes, il donna

E iij

ordre de construire deux brigantins, pour assurer sa retraite, au cas qu'il fût obligé de la faire. Il fit observer une discipline exacte dans son armée, & pour se faire respecter des Indiens, il leur défendit d'approcher de ses quartiers pendant que les gens dormiroient, & châtia sévèrement ceux de ses soldats, qui s'endormoient hors du temps & des lieux destinés pour prendre du repos. Cependant, les Espagnols ne faisoient aucun préparatif pour leur départ.

---

## CHAPITRE XI.

*Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assiegés dans Mexique. Cortez fait lever le siège. Montezuma est tué.*

**M**ONTEZUMA, ennuyé de sa prison, & s'appercevant que sa pusillanimité le faisoit mépriser de ses sujets, & affoiblissoit de plus en plus son au-



torité, ne comprit pas plutôt qu'un action d'éclat réveilleroit le courage des Mexicains, qu'il reprit sa première fermeté; malgré l'état où il étoit, il fit appeller Cortez, & lui parla en ces termes: » Cortez, la volonté de mes  
 » sujets, ma propre dignité, & l'ordre  
 » de mes Dieux exigent que vous for-  
 » tiez de mon Empire. Vous savez le  
 » cas que j'ai fait de votre amitié par  
 » la conduite que j'ai tenue avec vous.  
 » Mais après tant de protestations d'ami-  
 » tié de votre part, & tant de preuves  
 » que je vous ai données de la mienne,  
 » puisque vos affaires sont terminées,  
 » pourquoi différez-vous de partir?  
 » J'ai rendu hommage à votre maître.  
 » Je suis disposé à lui obéir, je lui ai  
 » envoyé des présens, ou plutôt un  
 » tribut, digne de moi & de lui. Votre  
 » armée est chargée d'or, de cet or que  
 » vous chérissiez si fort. En veut-elle  
 » davantage? Je lui en donnerai. Mais  
 » après avoir satisfait ses desirs, j'exige  
 » qu'elle parte aussi-tôt, sinon elle  
 » éprouvera, malgré l'état où je me  
 » trouve, & dont je ne veux point  
 » parler, pour votre honneur & pour  
 » le mien, que Montezuma a encore  
 » assez de courage pour défendre son

» honneur , & des amis dans le Mexi-  
» que , pour venger les torts que vous  
» pourrez lui faire «.

Pendant que Montezuma parloit ain-  
si , Cortez apperçut dans sa physiono-  
mie un air de fermeté & de résolution  
qui ne lui étoit pas ordinaire. C'est  
pourquoi, fans attendre que l'interprète  
lui expliquât ce que l'Empereur ve-  
noit de dire , il donna ordre aux Es-  
pagnols de prendre les armes , & de se  
tenir prêts à marcher. Sa réponse fut  
ferme & résolue , mais cependant de  
nature à ne point jeter l'Empereur  
dans le désespoir. Il se plaignit des  
soupçons que leurs ennemis communs  
avoient jetté dans son esprit ; il lui  
dit qu'il comptoit assez sur son courage  
& sur la bravoure de ses troupes, pour  
ne rien craindre ; mais que puisqu'il  
étoit assez malheureux pour ne pou-  
voir jouir plus long-temps de l'hon-  
neur d'une conversation, dont il fai-  
soit tout le cas possible, d'une maniere  
compatible avec le repos de l'Empe-  
reur, il se retireroit dès qu'il seroit en  
état de pouvoir construire les vaisseaux  
dont il avoit besoin, ayant été obligé  
de brûler ceux qu'il avoit, en débar-  
quant sur ses terres. Cette réponse tran-

quillifa Montezuma ; il reprit sa bonne humeur, lui promit de charger son armée d'or à son départ, & donna ordre de construire les vaisseaux le plus promptement qu'il seroit possible. Mais Cortez de son côté ordonna à celui qui étoit chargé de leur construction, de la différer & de ne point se hâter. Il attendoit tous les jours le retour des messagers qu'il avoit envoyés en Espagne, pour solliciter son pardon & des nouveaux secours, avec la continuation du commandement.

Pendant qu'il s'occupoit de ces espérances, & des moyens pour différer son départ, Sandoval, à qui il avoit donné le gouvernement de la Vera-Cruz, lui envoya un exprès, pour lui donner avis, qu'il étoit arrivé dix-huit vaisseaux, sur lesquels il y avoit une armée de huit cens fantafins, & de deux cens cavaliers, commandée par un nommé Narvaez, que Velasquez, Gouverneur de Cuba, & son ancien ennemi, envoyoit pour lui ôter le commandement de l'armée, pour le traiter comme un rebelle, & l'envoyer chargé de chaînes à Cuba. Le Gouverneur fit arrêter les députés que Narvaez avoit envoyés pour le sommer de

E v.

se rendre, & les envoya prisonniers à Cortez, avec le détail dont on vient de parler. Jamais le courage & la capacité de ce Général ne furent mis à une plus forte épreuve. D'un côté, il voyoit une armée qui égaloit la sienne par son courage & la maniere dont elle étoit armée, mais qui étoit infiniment plus nombreuse, & de plus fortifiée du nom de l'autorité royale. D'un autre côté, abandonnera-t-il les conquêtes qu'il a faites avec tant de dangers & de fatigues, entre les mains de son mortel ennemi, pour subir en récompense le nom & le châtiment d'un traître ? Il voyoit peu de jour à un accommodement. La seule pensée de se rendre le faisoit frémir. Il ne lui restoit d'autre ressource, que d'attaquer Narvaez & de le battre. Son courage & sa conduite, des soldats accoutumés à vaincre, & qui lui étoient attachés par les dangers qu'ils avoient courus, & les victoires qu'ils avoient remportées avec lui; sa réputation & le soin que la Providence prenoit de lui, tout lui promettoit la victoire. De plus, le temps pressoit, & il ne convenoit point de le perdre dans des conseils inutiles. Il envoya dire à Sandoval, son Gou-

verneur à la Vera - Cruz , d'évacuer cette place , & de le venir joindre avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres. Il assembla les siennes , les trouva attachées à ses intérêts , & prêtes à tout hazarder pour sa défense. Il laissa quatre-vingt hommes choisis à Mexique , qu'il recommanda à Montezuma , les chargeant de ne point le perdre de vue. Ce fut à cette petite garnison qu'il osa confier Mexique , & toutes les espérances qu'il y avoit ; mais l'Empereur lui tenoit lieu de garnison , à cause du respect que ses sujets avoient pour lui. Avant que de partir , il relâcha les prisonniers que Sandoval lui avoit envoyés , profitant de la sévérité de cet Officier , pour mieux faire éclater sa clémence. Il leur fit mille caresses , les chargea de présens , tant pour eux , que pour les principaux Officiers de l'armée de Narvaez , & ne négligea rien pour s'y faire un parti par sa générosité. Il envoya proposer un accommodement au Général , mais il eut soin d'accompagner ses Ambassadeurs avec le plus de troupes qu'il put. Ces troupes , y compris le renfort que Sandoval lui avoit envoyé , ne montoient pas à trois cens hommes ,

E vj

& cependant ce fut avec elles, & quelques Indiens confédérés, qu'il osa marcher vers les quartiers de Narvaez.

Celui-ci, enflé de la supériorité de son armée, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, quoique ses principaux Officiers le pressassent de le faire, persuadés que cette querelle ne finiroit que par la ruine de leur parti, ou celle des Espagnols dans le Mexique. Cependant Cortez, qui avoit peu de bagage & beaucoup d'activité, avança par des marches forcées. Lorsqu'il fut à quelque distance du quartier de l'ennemi, il survint une de ces pluies abondantes, qui sont fort ordinaires dans ce pays. Cortez sachant que les surprises ne réussissent jamais mieux que dans le mauvais temps, & que celui-ci nuit infiniment moins à ceux qui agissent qu'à ceux qui sont en repos, & de plus étant parfaitement instruit de la disposition de l'armée de Narvaez, disposa ses troupes de maniere que sans se nuire, elles pussent agir de concert, & leur ordonna, lors qu'elles entreroient dans la ville où l'ennemi étoit posté, de marcher ferrées le long des maisons, pour se garantir du feu de l'artillerie

qui enfiloit les rues. Après avoir fait cette disposition, il se mit en marche pour aller attaquer le camp des ennemis, profitant de l'orage & de l'obscurité de la nuit. Quoique la chose eût été conduite de la manière la plus secrète, Narvaez eut avis de sa marche, & s'en moqua. Il ignoroit que la prudence n'est point incompatible avec la témérité, & ne pouvant se persuader que Cortez osât l'attaquer par un aussi mauvais temps, il fut se coucher, sans prendre les précautions nécessaires, pour n'être point interrompu dans son sommeil. La sécurité dans le Général, produit ordinairement celle des troupes qui sont sous ses ordres. Cortez attaqua la ville par trois différents endroits, & ceux qui la défendoient furent bien-tôt mis en déroute. Les quartiers de Narvaez furent attaqués par la division de Cortez, & ses troupes culbutées comme par-tout ailleurs. Narvaez lui-même fut honteusement pris dans son lit, & fait prisonnier. Felicitez-vous, lui dit-il, Seigneur Cortez, de l'avanture qui me rend votre prisonnier; à quoi celui-ci répondit avec un souris d'indignation: Mon ami, je puis vous jurer sans va-

nité, que je compte cette victoire & votre prise entre les moindres exploits que j'aye fait dans ce nouveau monde.

Au point du jour, les troupes de Narvaez qui avoient été dispersées, commencerent à se rallier, & à appercevoir la foiblesse de ceux qui les avoient battus la nuit précédente. Transportées de honte & de colere, leur premier mouvement fut de tomber sur les vainqueurs, & de recouvrer l'honneur qu'elles avoient perdu: mais lors qu'elles sçurent que leur Général étoit prisonnier, leur artillerie prise, & les meilleurs postes occupés par l'ennemi, & que plusieurs de leurs camarades étoient affectionnés à Cortez, elles prêterent l'oreille à ses propositions, d'autant plus qu'il les accompagna de ces manieres douces & insinuanes, qu'il possédoit à un degré si éminent, & y joignit des preuves d'une générosité sans bornes. Tous s'enrôlerent sous ses drapeaux, & lui promirent de partager sa fortune. Ce fut ainsi que cet accident, qui paroissoit menacer les affaires de Cortez d'une destruction inévitable, les rétablit entièrement. Il en fut redevable à la sagesse de ses mesures, aussi bien qu'à la vigueur &



DES COLONIES EUROPÉENNES. III  
à l'activité avec lesquelles il se comporta. L'armée de Cortez se trouva composée de plus de mille hommes, indépendamment de la garnison qu'il renvoya à la Vera-Cruz, où il laissa Narvaez prisonnier.

Cette victoire, & le renfort qu'elle procura à ce Général, arriverent dans un temps extrêmement critique; car à peine eut-il fait ses préparatifs pour retourner à Mexique, qu'il reçut un exprès avec la nouvelle que ses affaires étoient dans la situation la plus dangereuse. Alvaredo, à qui il avoit laissé le commandement en partant, quoique brave & intelligent, avoit trop de mépris pour les Indiens & trop peu de discernement, pour agir dans les circonstances critiques où il se trouvoit avec ce juste mélange de fermeté & de retenue, par lequel Cortez avoit si fort balancé jusqu'alors les espérances & les craintes des Mexicains, qu'il ne leur fournit jamais l'occasion de connoître leurs forces. Cet homme ayant découvert, ou prétendant avoir découvert, que quelques-uns des principaux de la ville s'étoient assemblés dans le grand temple, pour consulter entr'eux sur les moyens de

chasser les Espagnols, les investit dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & fit main basse sur tout ce qui s'y trouva. Cette action cruelle & imprudente, souleva tout le peuple. Outre des maux qu'ils avoient soufferts, & plus encore de ceux qu'ils prévoyoyent devoir souffrir de la tyrannie de ces usurpateurs, ils entrèrent dans une telle fureur, que la crainte des Espagnols, ni le respect qu'ils avoient pour Montezuma, ne furent point capables de la modérer. Demeureront-ils oisifs, jusqu'à ce qu'on les ait tous égorgés sous différents prétextes? Montezuma, oubliant son emploi & sa dignité, ou hors d'état d'en faire usage, ne peut les protéger. Les Dieux & les hommes leur permettent de se défendre, & ils ont le pouvoir de le faire. Le feu qui s'étoit allumé dans la Capitale, se répandit avec une promptitude extraordinaire dans tout le pays, & tous jurèrent la destruction des Espagnols. Dans cette extrémité, Alvarado montra autant de bravoure, qu'il avoit montré d'imprudence dans la conduite qu'il avoit tenue. Il redoubla sa vigilance sur l'Empereur; il l'obligea d'employer en sa faveur le peu d'autorité

qui lui restoit, & se fortifiant aussi-bien que le temps put le lui permettre, il soutint l'assaut des Mexicains, & les repoussa dans plusieurs attaques: mais leur fureur, loin de se ralentir par les pertes qu'ils avoient faites, ne fit que s'enflammer davantage. Ils harcelèrent les assiégés jour & nuit pour leur couper toute retraite, & brûlerent les brigantins que Cortez avoit fait construire.

Cortez, qui avoit été obligé de partir si rapidement de Mexique, pour se défendre contre Narvaez, fut contraint par la même nécessité de se rendre de Zempoala à cette Capitale, pour secourir ses troupes, & y soutenir ses intérêts. Les Mexicains, semblables à tous les peuples qui ignorent les regles de l'art militaire, se privèrent de l'avantage que cette attaque pouvoit leur procurer, par leur trop grande opiniâtreté à la poursuivre. Car pendant qu'ils pouissoient l'attaque du quartier des Espagnols, avec toute la vigueur & la diligence possibles, ils négligerent de garder les avenues de la ville, & d'empêcher les secours que les assiégés pouvoient en recevoir. Cortez entra dans la ville sans la moind-

dre résistance. Il défit à l'instant ceux qui assiegeoient le quartier des Espagnols, & y jetta un secours dont ils avoient un besoin extrême. L'arrivée d'un corps de troupes aussi formidable, tint quelque temps les Mexicains en suspens ; mais en dépit de la faute qu'ils avoient faite, de recevoir les Espagnols dans leur ville, faute qu'ils eurent l'imprudence de commettre une seconde fois, & en dépit du succès des armes Espagnoles, ils résolurent de continuer les hostilités. Mais Cortez ne fut pas plutôt arrivé, que les choses changerent de face. Las de défendre plus long - temps son quartier, il fit plusieurs sorties, & fit un carnage horrible des Mexicains. Cependant, considérant qu'il perdoit infiniment plus qu'eux dans ces sortes d'attaques, eu égard à la modicité de ses forces, il se tint quelque temps enfermé dans son camp, dans l'espoir de les appaiser par l'entremise de Montezuma. Ce malheureux Prince, réduit à la triste nécessité de devenir l'instrument de sa disgrâce, & de l'esclavage de son peuple, se rendit sur le rempart, & mit tout en usage pour engager ses sujets à se retirer. Mais cet expédient n'eut

DES COLONIES EUROPÉENNES. 115  
aucun succès. Les Mexicains, accou-  
tumés depuis long-temps à vivre dans  
l'indépendance, n'avoient plus pour  
leur Prince ce respect, qui alloit jus-  
qu'à l'adoration. Ils l'accablèrent de  
mille reproches, & lui jetterent plu-  
sieurs pierres, dont une l'atteignit à  
la tempe, & le fit tomber sans aucun  
sentiment. Les Espagnols le transpor-  
terent dans son appartement. Il ne vou-  
lut jamais souffrir que l'on pensât sa  
plaie, mais s'enveloppant la tête dans  
son manteau, il se livra en proie à la  
honte & au chagrin, & mourut quel-  
quel jours après, bien moins de sa  
bleffure, qui étoit légère, que du cha-  
grin & du désespoir qu'il eut d'avoir  
perdu l'estime & l'amour de ses sujets.  
Quelques auteurs rapportent diverse-  
ment la mort de Montezuma, mais le  
récit que je viens d'en faire, paroît le  
plus vraisemblable.

Ainsi mourut ce grand Prince, plus  
remarquable par les vertus qui l'éleve-  
rent au trône, & les qualités qui le  
lui firent conserver pendant plusieurs  
années, que par sa fermeté & sa sagesse  
à le défendre, lorsqu'il fut attaqué par  
un ennemi formidable. Tel a été le  
sort de plusieurs grands hommes. Lors-

que Luculle & Pompée attaqueren Tigranes, Roi d'Arménie, il ne fit rien qui fût digne d'un Prince qui avoit vaincu tant de Rois. Pompée lui-même, dégénéra, après avoir joui pendant long-temps, avec beaucoup de gloire, de la puissance qu'il avoit acquise par ses grands exploits. *Se esse magnum oblitus est.* Il est naturel, pendant que nous nous élevons, & que nous luttons contre les difficultés qui s'opposent à notre élévation, que notre esprit se bande, pour ainsi dire, & déploie ses facultés avec plus de force & d'énergie. La nécessité de nos affaires nous oblige à faire usage de nos talents & de notre activité. Mais après que nos désirs sont satisfaits, notre esprit se relâche aisément. Nous avons de la peine à combattre de nouveau pour des choses, dont la possession nous paroît assurée. Nos craintes finissent du moment que nos espérances cessent. La prospérité nous énerve, la crainte nous trouble, & nous devenons indécis & irrésolus; nous aimons mieux temporer, que de hazarder le pouvoir & la réputation que nous avons acquis. Si Montezuma eût su faire usage de ses forces, il lui en restoit assez malgré

les pertes qu'il avoit faites, pour éloigner Cortez de sa capitale; mais ayant pris le parti de temporiser, cet ennemi brave & actif porta un coup mortel à ses affaires, en s'emparant de sa Capitale, & quelque-temps après de sa personne. Tout le reste ne fut qu'une fuite d'un plan de conduite aussi imprudent, que mal ménagé.

---

## CHAPITRE XII.

*Guatimozin, élu Empereur par les Mexicains. Il assiége les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascala.*

LES Mexicains n'eurent pas plutôt appris la mort de l'Empereur, qu'ils résolurent unanimement de lui donner un successeur. Ils jetterent les yeux sur Guatimozin, neveu & gendre de Montezuma, & ils ne pouvoient choisir un homme plus digne de les commander, dans les circonstances présentes. Il étoit très bien fait de sa personne, d'un tempérament fort & robuste, & d'un

courage à l'épreuve des revers les plus rudes. Quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, la réputation de ses premiers exploits lui acquit l'autorité, qui pour l'ordinaire est le partage de la vieillesse, & un génie pénétrant, lui tint lieu d'expérience. Il ne fut pas plutôt monté sur ce trône chancelant, qu'il prit les mesures nécessaires pour détourner les Mexicains de ces attaques tumultueuses & casuelles, & pour les faire agir avec ordre & uniformité. Ils rechercha les causes de leurs premières défaites, & pesant mûrement toutes choses, il comprit que les Indiens, dans l'état où ils se trouvoient, ne pouvoient se promettre aucun succès dans une bataille rangée. Il résolut donc de ménager ses soldats le plus qu'il lui seroit possible, en attendant que le temps & l'expérience leur eussent appris une meilleure méthode de combattre. En conséquence, il fit cesser les attaques, il fit couper les chaussées qui joignoient la ville au Continent, & barricader les rues, résolu de faire périr par la faim un ennemi qu'il ne pouvoit vaincre d'une autre manière. Ces mesures, toutes simples qu'elles nous paroissent, font d'autant



DES COLONIES EUROPÉENNES. 119  
plus honneur à la sagacité de Guatimozin, que les Mexicains les avoient jusqu'alors ignorées; & quelles étoient le fruit de son génie.

Dès ce moment, la méthode de faire la guerre changea entièrement de face. Les provisions devenoient de jour en jour plus rares pour les Espagnols, & quoiqu'ils tuaient un grand nombre d'assiégeans dans leurs forties, la quantité de canaux dont la ville étoit remplie, les barricades redoublées qu'on avoit pratiquées dans les rues, les obligeoient, après avoit fait quelques progrès, de retourner dans leur quartier par pure lassitude. Les Espagnols, qui avoient jusqu'alors résisté aux armes des Indiens, ne furent point à l'épreuve de la famine. Cortez comprit qu'il n'y avoit d'autre ressource pour lui, que de faire une prompte retraite, il ne pouvoit la faire sans perdre la plus grande partie des trésors qu'il avoit amassés; mais ce fut là ce qui l'affligeoit le moins. Il encouragea ses troupes, en abandonnant la part qu'il y avoit. Il leur fit comprendre qu'il ne leur convenoit point de se charger d'un trésor, qu'ils devoient regarder comme placé à un

fort intérêt, jusqu'à ce qu'elles fussent en état de le venir réclamer avec des forces suffisantes. Tout étoit disposé pour la retraite, lorsqu'il s'éleva une contestation sur le temps auquel on devoit la faire. Les avis furent partagés ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons, lorsqu'un espèce d'Astrologue, qui passoit pour prophète, & qui, comme tel, étoit fort respecté dans l'armée, leur promit un heureux succès, s'ils marcheroient cette nuit même. Il est certain que la superstition a un pouvoir surprenant pour déterminer les hommes dans les affaires douteuses ; car comme la raison n'est pas toujours en état de choisir le bon parti, on embrasse avidement celui que la superstition dicte, & on le suit sans jamais s'en départir.

Le Général prit le prophète pour guide, & disposa toutes choses pour la retraite avec beaucoup de jugement. Il fit allumer à l'ordinaire des feux dans les différents endroits de ses quartiers. Il mit à l'avant-garde les soldats les plus braves & les plus aguerris ; les prisonniers, l'artillerie, & le gros bagage

bagage au centre, & lui même se mit à l'arrière-garde avec cent soldats choisis. Les Espagnols marcherent avec beaucoup d'ordre & de silence jusqu'au premier endroit où l'on avoit rompu la digue. On jetta dessus un pont volant que Cortez avoit fait construire; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé. Mais un danger beaucoup plus pressant appella leur attention ailleurs. Comme rien n'échappoit à la vigilance du nouvel Empereur, il pénétra à l'instant le dessein qu'ils avoient de se retirer, & disposa des deux côtés de la chaussée une multitude infinie de canots, avec ordre d'observer le plus grand silence, & de ne point attaquer, qu'il ne leur en donnât le signal. L'obscurité de la nuit favorisoit leur projet, & s'appercevant de l'embaras où étoient les Espagnols, ils profiterent de cet avantage, & leur tirerent quantité de flèches, poussant en même-temps un grand cri, qui augmenta par le tintamarre effroyable de leurs instruments militaires. Les Espagnols

se comporterent dans cette occasion avec une bravoure extraordinaire. Il est inutile, & même impossible de décrire le carnage qui se fit dans cette horrible nuit. Les Indiens attaquèrent d'abord en bon ordre, mais les premiers rangs ayant été repoussés, & les canots avançant toujours, le désordre se mit parmi eux, & il y en eut quantité de tués & de noyés. Mais leur fureur ne se ralentit point. Plusieurs milliers d'Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils grimperent sur la chaussée dans l'endroit où elle étoit coupée, & se jetterent sur les Espagnols avec un acharnement qu'il est impossible d'exprimer. Ceux-ci firent un furieux carnage parmi ces misérables nuds & en désordre, ils culbutoient par centaines dans le lac, ils étoient à l'instant remplacés par d'autres, & les Espagnols épuisés de fatigue & de lassitude, étoient sur le point de périr sans ressource, lorsque l'avant-garde faisant un effort vigoureux, rompit les Mexicains, & se servant d'une poutre qui se rencontra là par hazard, ils dé-

filèrent dessus les uns après les autres, & gagnèrent le Continent. Quelques-uns disent, qu'après avoir taillé leurs ennemis en pièces, ils se servirent de leurs corps pour combler le canal. Cortez passa avec la première troupe, & la mit en bataille à mesure que les soldats arrivoient, pour faciliter la retraite des autres. Etant ensuite retourné sur la chaussée, il les encouragea par sa présence & par son exemple à recommencer le combat, & plaçant une partie de ses gens des deux côtés de la chaussée, il donna ordre au centre de défiler. Le jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva hors de la ville & en terre ferme. Cortez fit halte à une petite distance, pour donner le temps à ceux qui étoient dispersés, de venir joindre le reste de l'armée.

Les Espagnols furent heureux de ce que les Mexicains ne suivirent pas leur avantage, & qu'ils leur donnerent le temps de respirer. Leur retardement vint d'un accident inopiné. Le jour ne leur permit pas plutôt de découvrir le champ de bataille, dont ils étoient restés les maîtres au prix de leur sang, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, qui étoient avec

les prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, lesquels avoient été tués par les Mexicains mêmes dans la mêlée de la nuit précédente. A cette vûe, ils demeurèrent quelque temps immobiles & saisis d'horreur. Leurs sentimens de fidelité se réveillèrent; ils frémirent au seul souvenir de la violence, qu'ils avoient commise contre leur Monarque, & d'avoir trempé leurs mains dans le sang de ses fils. Cette vûe les jetta dans une consternation horrible. Ils ne voulurent point ajouter à leur impiété celle de leur refuser les derniers devoirs. Cependant les Espagnols continuerent leur retraite sans rencontrer le moindre obstacle, mais ce répit fut de courte durée. Tous les alliés des Mexicains ayant pris les armes, & s'étant partagés en plusieurs corps; tomberent sur l'armée de Cortez, & la harcelèrent sans relâche. Ils l'attaquerent de tout côtés, lui dressèrent des embuscades, & tenterent plusieurs fois de la surprendre. Les provisions commencerent à leur manquer; & ce fut dans cette occasion que Cortez montra une fermeté, une vigilance & un courage, dont on ne trouve aucun exemple dans l'Histoire.

Pendant que Cortez étoit ainsi occupé à se défendre contre les troupes légères, qui le harceloient, le principal corps d'armée des Mexicains prit une autre route, & se rendit sur trois colonnes dans une vaste plaine, appelée la vallée d'Otumba, qui étoit sur le chemin de Tlascala, dont le terrain fort vaste, leur donnoit la facilité d'étendre leurs bataillons sans embarras. Ils cachèrent leur dessein avec tout le soin imaginable. Pour endormir les Espagnols, ils ordonnerent à plusieurs villages de les bien accueillir. Mais Cortez ne relâcha rien de sa vigilance ordinaire; il ne se laissa point imposer par les apparences d'amitié que lui donnoient des gens dont l'intérêt ne permettoit point qu'ils fussent ses amis; convaincu qu'une surprise, de quelque espèce qu'elle puisse être, est toujours nuisible aux affaires d'un Général, & le ruine de réputation. Il jugea des sentiments qu'ils avoient pour lui, par les manières, les gestes & la contenance de ceux qu'il rencontra sur sa route; & s'appercevant que plusieurs témoignoiient une joie & un contentement extraordinaires, il comprit avec raison que ces démonstrations ne lui

étoient point favorables. A peine avoit-il achevé les dispositions nécessaires pour éviter toute surprise, qu'on découvrit du haut d'une montagne une armée formidable rangée en bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée d'Otumba, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vûe. Les Espagnols animés, par la supériorité de leurs armes, & par le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées; & les Tlascaltèques par la présence de leurs alliés, & par leur haine pour le nom Mexicain, se comporterent avec autant de bravoure que de succès. Les Mexicains ne leur cédoient ni en animosité ni en courage. Mais ce fut Cortez lui-même, qui décida de la fortune de cette journée. Comme il avoit la mémoire extrêmement heureuse, il se ressouvint d'avoir oui dire aux Mexicains, que le sort de leurs batailles dépendoit de celui de l'étendard royal. Il consistoit en un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & orné de quantité de plumes de diverses couleurs. On ne le mettoit en campagne que dans les occasions de la dernière importance, & on ne le confioit qu'au Général, lequel étoit



porté sur un siège superbement orné, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques dans le centre de l'armée, pour être témoin de la conduite de ses troupes, donner ses ordres, & les faire exécuter. Cortez, résolu de faire son principal effort dans l'endroit le plus éloigné de l'étendard, employa tous ses fantassins à ce service. Il se mit à la tête de la cavalerie avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, auxquels il fit part de son dessein, & qu'il encouragea de l'espoir d'une prompte décision, & donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Après avoir porté par terre des bataillons entiers, il arriva au lieu où étoient l'étendard & l'Empereur, escorté de tous les nobles de sa garde. Ce fut dans cet endroit qu'il trouva le plus de résistance, mais il l'eut bientôt surmontée, & poussant son cheval droit au Général des Mexicains, il le renversa d'un coup de lance, & s'empara de l'étendard. Au moment que les Indiens virent l'étendard entre les mains des Espagnols, ils abbatirent toutes les autres enseignes, & s'enfuirent à vauderoute. Ils perdirent vingt mille hommes, & les Espagnols

firent un butin considérable. Après cette victoire, Cortez continua sa marche vers Tlascala, où il fut parfaitement bien reçu de ses alliés.

---

---

### CHAPITRE XIII.

*Les Espagnols que l'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre une conspiration que l'on avoit formée contre lui.*

**R**ETOURNONS maintenant à Mexique. Les Espagnols ne furent pas plutôt partis, que Guatimozin fit fortifier la ville, de maniere à les empêcher d'y rentrer une troisieme fois. Il trouva qu'il y avoit eu mille Tlascalteques de tués dans cette retraite, plus de deux cens Espagnols, ( c'étoit la plus grande perte qu'ils eussent encore faite dans l'Amérique ) & un grand nombre de chevaux. Il fit couper les têtes des Espagnols & celles de leurs chevaux, qui n'étoient pas moins redoutables, & les envoya à toutes les nations voisines, comme un signe infaillible de sa victoire, & une marque

fûre qu'il ne vouloit garder aucun ménagement avec l'ennemi, & le détruire fans reffource. Cette démarche lui réuffit fi bien, que plusieurs nations qui penchoient pour les Espagnols, changerent de fentiment, & que d'autres, qui chanceloient encore, perfisterent dans leur alliance avec les Mexicains. Cela fut caufe que plusieurs aventuriers, que la réputation de Cortez avoit attirés, furent taillés en pièces, avant d'avoir eu le temps de joindre l'armée. Mais la négociation que Guatimozin avoit le plus à cœur, étoit celle qu'il avoit entamée avec Tlafcala, parce que cette République faisoit la principale force de Cortez. Il chargea fes Ambaffadeurs de riches préfents pour les Chefs de la République, & leur donna d'excellentes inftructions pour les détacher des Espagnols, & ils y réuffirent fi bien, qu'ils gagnèrent la plûpart des Sénateurs. Cortez de fon côté fe ménagea fi bien dans cette rencontre, que cette négociation qui eût dû leur nuire, tourna à leur avantage, & que les Tlafcaltèques perfisterent dans leur alliance avec les Espagnols.

Tant qu'un Général a fous fes or-

F. V.

dres une armée obéissante & bien unie; il peut former tels projets qu'il lui plaît, & les exécuter à sa volonté; mais il faut une capacité au-dessus du commun pour pouvoir se défendre contre un ennemi étranger, & lutter en même-temps contre une sédition domestique. Les soldats de Narvaez, que Cortez avoit emmenés de Mexique, se souvenant du butin qu'ils y avoient laissé, & ne voyant plus jour d'y retourner, commencèrent à se mutiner, & voulurent retourner à Cuba. La mutinerie gagna le reste des troupes. Cortez mit tout en usage pour les appaiser; mais tous ses soins ne servirent qu'à pallier une maladie, dont la cause subsistoit toujours.

Pendant qu'il luttoit ainsi contre ces difficultés, Jacques Velasquez, son ancien ennemi, regardant l'expédition de Narvaez, comme sûre, envoya un vaisseau pour en apprendre des nouvelles, avec environ trente hommes pour le renforcer. Le Commandant du Port n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se rendit à bord. Le Capitaine lui ayant demandé des nouvelles de Narvaez, il lui répondit qu'il étoit en parfaite santé, & que ses affaires

DES COLONIES EUROPÉENNES. 131  
étoient dans le meilleur état du monde. Il sçut si bien circonstancier les choses, que les Espagnols, ravis d'admiration pour le Conquérant, & pour la conduite qu'il avoit tenue, mirent pied à terre avec la plus grande confiance, dans le dessein d'aller le joindre.

A-peu-près vers le même-temps, le Gouverneur de la Jamaïque, qui n'étoit pas plus affectonné à Cortez, envoya trois vaisseaux avec un petit corps de troupes, dans l'espoir de lui arracher une partie de ses conquêtes. Ces vaisseaux furent dispersés par la tempête, & souffrirent beaucoup; mais ce qu'il y eut de singulier fut, que quoiqu'ils fussent séparés, ils prirent unanimement la résolution de se soustraire aux ordres de leur Commandant, & d'aller joindre Cortez, dès qu'ils auroient mis pied à terre. De sorte, que ses ennemis le secoururent trois fois, par les mêmes moyens dont ils s'étoient servis pour ruiner ses affaires. Ces accidens, quoique très favorables à Cortez, ne furent certainement point l'effet de son invention. Il y a une espèce de bonne fortune nécessaire pour former un héros, pour faire éclater sa prudence & son courage, & lui don-

F vj

ner cette confiance & cette supériorité que rien autre ne peut donner, mais qui fait toujours une partie principale d'un caractère héroïque. Sans cela, il est impossible à un homme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs, de réussir dans ses entreprises. Le bonheur de Cortez ne parut jamais mieux que dans cette occasion; car outre les secours dont je viens de parler, & auxquels ils ne s'attendoit sûrement point, il arriva peu de temps après des vaisseaux d'Espagne, avec un secours d'hommes & de provisions. Il reçut par la même voie une lettre, par laquelle l'Empereur approuvoit sa conduite, & lui confirmoit le commandement de l'armée.

Fortifié de ces secours, Cortez céda aux importunités de ceux de ses soldats, qui avoient le plus d'envie de se retirer; & quoiqu'il diminuât considérablement son armée par cette démarche, il préféra la discipline au nombre, sachant qu'il y a très peu à compter sur des soldats mécontents, & qui ne combattent que par force, & que leur lâcheté & leur mutinerie suffisent pour corrompre une armée entière. Après le départ des mutins, il trouva

qu'il avoit encore plus de neuf cens fantassins, quatre-vingt-fix cavaliers, & dix-huit pièces de canon. Avec ce corps de troupes, & le secours d'un corps de Tlascaltèques, & des alliés de diverses nations, que l'admiration & la crainte de Cortez, ou leur haine pour les Mexicains, avoient engagés sous ses drapeaux, il se prépara à attaquer une seconde fois Mexique, qui étoit le principal objet de ses entreprises. La ville étoit si avantageusement située, & si bien fortifiée, qu'il comprit qu'il ne pourroit s'en rendre maître, qu'autant qu'il pourroit agir en forces sur le lac. Pour lui ôter tout espoir de secours, il résolut de faire construire douze brigantins, & de faire porter les pièces de ces vaisseaux, de maniere qu'on pût les assembler lorsqu'il seroit arrivé sur les bords du lac. Ses Indiens se chargerent de les porter sur leurs épaules. Sa marche à Mexique fut bien moins une marche ordinaire, qu'une suite continuelle d'embuscades & de combats contre des armées nombreuses, & avec des circonstances qu'il seroit trop long de rapporter. Il en sortit avec honneur, quoique l'on puisse dire sans exagération

que ses ennemis lui disputèrent chaque pied de terrain, depuis Tlascala jusqu'à Mexico.

On découvrit enfin cette ville, laquelle étoit bâtie au milieu d'un grand lac, & environnée d'une multitude d'autres, extrêmement peuplées, sur lesquelles elle sembloit dominer, & qui toutes étoient soumises à sa puissance. Les Espagnols, qui la regardoient comme la fin de leur carrière, ranimerent leur courage, & oublièrent les peines & les travaux qu'ils avoient effuyés dans leur marche; les Tlascalteques ne témoignoiént pas moins d'ardeur; mais elle se tourna bien-tôt en une espèce de fureur, de sorte que le Général, par ses menaces & par ses cris, eut toutes les peines du monde à la modérer, & à les empêcher de courir en désordre au combat. Avant que d'attaquer Mexico, il employa quelque-temps à réduire toutes les villes voisines, dont cette capitale pouvoit tirer du secours. Il fit couper les aqueducs qui furnissoient de l'eau à la ville, celle du lac étant saumâtre, & fit lancer ses brigantins à l'eau, pour empêcher les secours qu'elle eût pû recevoir du lac.



Dans le temps qu'il étoit occupé de ces foins, un vieux soldat Espagnol lui découvrit une conspiration d'une nature très dangereuse. Un simple soldat, nommé Antoine de Vilefana, homme hardi & déterminé, forma avec quelques-uns de ses camarades le dessein de tuer Cortez & tous ses Conseillers, de passer ensuite à la Vera-Cruz & de-là à Cuba, dans l'espoir d'obtenir son pardon, par la maniere dont il feroit valoir ce service à Jacques Velasquez. Ils furent portés à cette résolution par le souvenir des fatigues & des dangers qu'ils avoient effuyés, & par la crainte de ceux dont ils étoient menacés, sans considérer qu'ils ne feroient que les augmenter par cette action criminelle. Plusieurs personnes de marque étoient entrées dans cette conspiration, & elle étoit si fort avancée, qu'on étoit convenu du temps & de la maniere de le tuer, de même que de la personne à qui on devoit déférer le commandement de l'armée. Cortez ne fut pas plutôt informé de ce dessein, que sans en faire part à personne, & sans perdre un moment de temps, il partit accompagné de quatre ou cinq de ses premiers Capitaines, & se ren-

dit au logis de Vilefana , qui , surpris de le voir , donna à connoître son crime par le trouble qui parut sur son visage. Le Général , après l'avoir fait mettre aux fers , fit signe que tout le monde se retirât , l'examina sur toutes les particularités de l'affaire , sur les noms & le nombre de ses complices. Vilefana avoua tout , & pour justifier sa démarche , produisit l'acte du traité , signé de tous les conjurés. Cortez le lut , & ne fut pas peu surpris d'y trouver les noms de quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance. Il dissimula cependant son chagrin , & fit pendre Vilefana à la porte de sa tente en présence de toute l'armée. Il ne communiqua à aucun de ses amis le papier qu'il avoit en main , il fit assembler ses Capitaines & tous ses soldats , leur exposa l'horrible projet qu'on avoit formé contre sa vie , ajoutant qu'il s'estimoit heureux d'ignorer si ce crime enveloppoit quelques complices , quoique l'empressement de Vilefana à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein , ne lui permit pas d'en douter. Qu'il venoit de faire punir le coupable , & que quoiqu'il fût résolu de châtier avec la dernière sévérité les atten-

tats que l'on formeroit contre sa vie & son autorité, il agiroit cependant de maniere que personne n'eût sujet de se plaindre, & qu'au cas qu'il eût fait tort à quelqu'un, il étoit prêt à lui donner une satisfaction entiere. En agissant de la sorte, Cortez eut l'avantage de connoître ceux qui étoient bien intentionnés pour lui, & de leur laisser ignorer la découverte qu'il avoit faite, & de plus il leur donna les moyens de la prévenir, par leur empressement à remplir leur devoir. Il choisit alors douze soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toujours auprès de sa personne.

A peine Cortez eut-il étouffé cette conspiration, dont il se servit pour augmenter une autorité qu'on avoit voulu affoiblir, qu'il survint un autre incident à-peu-près semblable, dont il se tira avec la même prudence & avec le même courage. Le Général des Tlascaltèques envieux de sa gloire, & qui peut-être craignoit les suites de la destruction des Mexicains, quoiqu'ennemi de sa République, engagea un nombre considerable de ses soldats à déserter le camp des Espagnols. Cortez donna ordre sur le champ de les pour-

suivre. Ce Général avoit été autrefois ennemi de Cortez, & l'avoit toujours défervi dans les conseils de sa nation; mais lorsqu'il vit qu'elle prenoit ses intérêts, il changea de conduite, & s'attacha entièrement à lui. Il venoit de le trahir une seconde fois, & par conséquent il ne méritoit plus aucune confiance. Cortez donna ordre à ceux qu'il avoit envoyés de le faire mourir. Les Tlascaltèques qui l'avoient suivi, revinrent avec les Espagnols. Cortez sçut si bien ménager cette affaire, que les Tlascaltèques, ni leur République, ni le pere même de ce Général ne se plainquirent point de sa mort.



---

 CHAPITRE XIV.

*Siège de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols sont repoussés par un stratagème de Guatimozin. Il en employe un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son Gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols.*

CES troubles domestiques appaisés, le Général Espagnol employa tout ce qu'il avoit de prudence & de courage contre ses ennemis déclarés. On arrivoit à la ville par trois grandes chaussées, qui étoient défendues du côté du Continent par trois autres villes qui lui servoient de fauxbourgs. Ces chaussées étoient défendues dans toute leur longueur par un nombre infini de fossés & de barricades. Cortez fit attaquer par trois différents endroits, ces villes & les chaussées qu'elles défendoient. Les brigantins ne demeurèrent point oisifs. Pendant tout le cours de ce siège, les Mexicains ne se distinguèrent pas

moins par leur bravoure , que par l'adresse avec laquelle ils repousserent les attaques des Espagnols , & les affaillirent à leur tour. Il n'y eut point de ruse ni de stratagême qu'on ne mît en usage ; mais les Espagnols , conduits par l'invincible Cortez , pousserent leurs avantages si loin , qu'après avoir fait un carnage affreux de leurs ennemis , il se rendirent maîtres des postes qui assuroient les chaussées du côté du Continent , & balayerent si bien le lac qu'aucun canot n'osa s'y montrer.

Cortez remporta ces avantages , mais il s'apperçut qu'ils lui coûtoient cher. Il réfléchit que rien ne terniroit plus sa gloire que de détruire une ville si belle & si opulente , & de l'inonder du sang de ses malheureux habitants ; & se ressouvenant de quoi étoit capable un peuple qui combattoit pour sa vie , ses biens & sa religion , il résolut de profiter des avantages qu'il venoit de remporter , pour proposer un accommodement aux assiégés. Il ne leur demanda autre chose , sinon de reconnoître la souveraineté de l'Empereur des Romains , dont le droit lui avoit été cédé par Montezuma , & étoit appuyé par les prophéties les plus au-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 141  
authentiques de la nation, avec des otages  
qui pussent répondre de l'accomplisse-  
ment de sa parole.

Guatimozin, qui avoit fait pour sau-  
ver son pays tout ce que lui dictoient  
son courage & son sçavoir militaire,  
voyant l'inutilité des moyens qu'il  
avoit employés, quoique rempli de ce  
noble orgueil, qui sied si bien à un  
Monarque, résolut de le sauver par  
une voie plus douce & plus sûre, en  
acquiesçant à l'accommodement qu'on  
lui proposoit. Mais les Prêtres, qui  
avoient beaucoup de crédit dans le  
conseil, craignant de perdre leur pou-  
voir, ou guidés par un zèle aveugle,  
menacerent de la vengeance de leurs  
Dieux tous ceux qui proposeroient de  
se soumettre, & promirent une victoire  
assurée à ceux qui combattroient pour  
la défense de leur religion. Leur dis-  
cours eut tant de force, que tous les  
membres du Conseil revinrent à leur  
avis, malgré l'Empereur, & résolurent  
de ne prêter l'oreille à aucun accom-  
modement. Guatimozin, qui cédoit au  
sentiment général avec regret, & qui  
provoyoit les suites funestes de cette  
résolution, résolut de mourir avec le  
même courage qu'il avoit toujours

vécu. » Eh bien , leur dit-il , puisque  
» vous êtes résolu à tout hazarder ,  
» préparez-vous à agir d'une manière  
» digne de la résolution que vous ve-  
» nez de prendre. Je ne manquerai  
» jamais ni à ce que je vous dois , ni  
» à ce que je me dois à moi - même.  
» C'est-là tout ce que j'ai à vous dire.  
» Je répondrai dorénavant aux deman-  
» des que la nécessité vous contrain-  
» dra de me faire , avec orgueil &  
» cruauté , & je punirai de mort qui-  
» conque fera assez hardi pour parler  
» de la paix , quelque misère que l'on  
» souffre dans la ville , sans en excep-  
» ter les Prêtres mêmes , qui doivent  
» soutenir plus constamment que les  
» autres les oracles de leurs Dieux &c.

Après avoir ainsi parlé , il sortit du conseil , & ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Cortez de son côté , n'eut pas plutôt appris que ses propositions avoient été rejettées , qu'il ne songea plus qu'à les faire valoir par la force , & ordonna d'attaquer Mexique par les trois chaussées à la fois , à dessein de porter le fer & le feu dans le cœur de cette ville. Il commanda lui-même la principale attaque. Les Mexicains avoient taillé une partie de la chaussée



DES COLONIES EUROPÉENNES. 143  
de soixante pieds de longueur, & avoient fortifié son bord du côté de la ville avec des madriers, & des grosses planches bien jointes & bien chevillées. Il donna ordre aux brigantins, qui étoient à côté de la chaussée, de soutenir l'attaque, & pointant son canon contre le retranchement, il fit un feu si prodigieux, qu'il l'eut bien-tôt démoli, & que ceux qui le défendoient furent obligés de l'abandonner. Cortez, protégé du feu de son artillerie, & de ses brigantins, passa le fossé, & se hâta de gagner l'autre bord, après avoir laissé un de ses Capitaines avec un détachement pour le combler, pour s'affurer une retraite en cas de besoin. Il attaqua ensuite les barricades des Mexicains, lesquels se défendirent avec beaucoup de courage. Le combat fut des plus opiniâtres & des plus sanglants, on gagna leurs tranchées, mais le danger devint encore plus grand lorsqu'ils furent arrivés aux maisons, & qu'ils eurent à se défendre des dards, des flèches, des pierres & de l'eau bouillante, qu'on faisoit pleuvoir des terrasses & des fenêtres. Ils trouverent un corps de troupes, composé de l'élite des Mexicains, qui soutint vaillam-

ment les premières attaques. Pendant cette escarmouche, le Capitaine que Cortez avoit chargé de combler le fossé, appréhendant que cet emploi ne fût trop bas, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, s'avança indiscretement avec son détachement, & abandonna l'ouvrage dont on l'avoit chargé.

Guatimozin, à qui rien n'échappoit, n'apperçut pas plutôt ce mouvement, qu'il résolut d'en profiter. Il donna ordre à ceux qui faisoient face aux Espagnols de plier ; car comme la nuit approchoit, il jugea qu'il convenoit de leur laisser gagner du terrain, afin de les charger lorsqu'ils se retireroient. Le Général Espagnol s'apperçut de ce mouvement, & en découvrit aussi-tôt la cause. Il vit que la brèche de la chaussée étoit abandonnée, que la nuit approchoit, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il pût établir un logement dans la ville. Il commença donc sa retraite dans le meilleur ordre qu'il put, faisant abbatre & brûler les maisons, pour qu'on ne s'en servit point dans l'attaque suivante, pour incommoder les assaillans. La retraite étoit à peine commencée, que les oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument

DES COLONIES EUROPÉENNES. 145  
instrument qu'ils appelloient la trom-  
pette sacrée, parcequ'il n'étoit permis  
de la sonner qu'aux seuls sacrificateurs,  
lorsqu'ils annonçoient la guerre, &  
animoient le cœur des soldats de la  
part de leurs Dieux. Le son de cet inf-  
trument étoit lugubre, fort & continu,  
& propre à inspirer la fureur & le mé-  
pris de la mort. Dès ce moment il  
s'éleva un cri horrible, dont tous les  
environs retentirent, & il fut suivi  
d'une attaque, dans laquelle l'arriere-  
garde des Espagnols fut entièrement  
défaite, après avoir soutenu un com-  
bat long & sanglant. On n'entendit  
plus les ordres. Les cris du Général  
étoient étouffés par le bruit & le tu-  
multe du combat. Les Tlascaltèques,  
qui étoient à la premiere ligne, se  
jetterent précipitamment dans le fossé;  
quelques-uns firent une résistance inu-  
tile; d'autres voulurent gagner les bri-  
gantins; mais les Mexicains qui étoient  
sur le rivage, dans les canots, où qui  
s'étoient jettés à la nage, les atta-  
quoient de tous côtés, les massacroient,  
ou les étouffoient dans le lac, avec des  
cris horribles, & un acharnement pres-  
que inconcevable. Cortez se retira sur  
ses brigantins avec quelques-uns de ses

*Tome I. Partie I.*

G

foldats , blessé & presqu'en déroute. Mille Tlascaltèques & quantité d'Espagnols furent tués sur la chaussée , & à peine en revint-il un qui ne fût blessé ou maltraité. Pour comble de malheur , les Mexicains enleverent quarante Espagnols vivans , pour les sacrifier à leurs idoles. Les autres attaques ne furent pas plus heureuses , mais la perte fut moins considérable. L'officier dont l'imprudencé avoit occasionné ce malheur , se présenta à Cortez , avec toutes les marques d'une profonde douleur , reconnut son crime , & offrit de le laver de son sang ; mais le Général , quoiqu'extrêmement rigide à l'égard de la discipline , ne jugea pas à-propos de décourager l'armée par des exemples de sévérité.

La nuit vint dans ces entrefaites ; mais sans procurer aucun repos aux Espagnols ; son obscurité ne pouvant leur cacher ni le triomphe des Mexicains , ni le sort de leurs amis. Ils voyoient toute la ville remplie de torches , ils entendoient le son de leurs instrumens militaires en différents chœurs , dont le désaccord avoit quelque chose d'affreux. La ville étoit si éclairée , qu'ils distinguoient l'affluen-

ce du peuple, & les préparatifs que l'on faisoit pour sacrifier les prisonniers à leurs faux Dieux. Dans ces circonstances affligeantes, & qui pénétoient le cœur de Cortez, il fit paroître à l'extérieur une grande tranquillité; il encouragea ses soldats, leur fit espérer une prompte revanche, & se donna tous les soins possibles, pour qu'ils ne fussent point pris au dépourvu. Cette attention étoit nécessaire; car un peu avant le jour, les Mexicains enflés de la victoire qu'ils avoient remportée, & de la protection de ces Dieux qu'ils croyoient s'être rendus propices par le sang humain dont ils avoient arrosé leurs autels, & animés par le son de la trompette sacrée, firent une sortie, & attaquèrent les quartiers des Espagnols, qui les repoussèrent & en firent un carnage horrible.

Guatimozin ne perdit point courage. Il disposa tout pour un nouvel assaut, & fit réparer ses ouvrages, pour repousser ceux qu'on pourroit lui donner. Il joignit l'artifice à la force, & fit courir le bruit que Cortez avoit été tué. Il envoya dans toutes les villes voisines, les têtes des Espagnols que l'on avoit sacrifiés, publiant que le

Dieu de la guerre, adouci par le sang de ses ennemis, s'étoit ouvertement déclaré en faveur des Mexicains, avoit menacé de sa vengeance ceux qui leur résistoient, & avoit annoncé que les Espagnols seroient détruits dans huit jours. Le crédit de cet Oracle chez les Indiens, les huit jours marqués si précifément pour le terme de son accomplissement, lui donnerent un air de vérité; car la fauffeté se plaît dans les équivoques, & la vérité dans la précision avec laquelle on annonce une chose. Quoiqu'il en soit, ce stratagème produisit un tel effet, que plusieurs tribus d'Indiens, qui étoient sur le point de se joindre à Cortez, embrasferent le parti des Mexicains, & que les plus prudents demeurèrent dans l'inaction. Guatimozin avoit dans le camp des Espagnols des émissaires, qui épouvanterent les Indiens leurs alliés par cette prophétie. Les alliés de Tlascala étoient même sur le point de les abandonner; mais Cortez imagina un expédient fort sage pour le rendre inutile. Il suspendit pendant huit jours ses opérations contre la ville, pour montrer la fauffeté de cet Oracle, & empêcher qu'à l'avenir on ne

l'employât plus comme un instrument, pour en imposer à la crédulité de ses alliés. Il engagea les Tlascaltèques à différer leur départ, & fit fortifier son camp avec tout le soin possible.

Guatimozin, comprenant que l'effet de son stratagème diminueoit de jour en jour, attaqua plusieurs fois les quartiers des Espagnols, mais il fut toujours repoussé avec perte. Cortez étoit toujours sur ses gardes, & ses troupes étoient postées de manière, à ne point craindre les attaques des Indiens. Les huit jours expirèrent enfin, & avec eux la frayeur des Indiens confédérés; & le stratagème tourna si bien à la honte de leur auteur, qu'au bout de quelque temps, Cortez se trouva à la tête de deux cens mille hommes. C'étoit la dernière espérance des Mexicains, & dès ce moment, l'Etat alla de plus en plus en décadence. La ville fut de nouveau attaquée avec beaucoup de vigueur, & succomba bientôt à la mortalité, à la fatigue & à la faim. Les Mexicains reconnurent l'ascendant de l'étoile de Cortez. Les Espagnols étant entrés dans la ville, les assiégés se défendirent de rue en rue, & retarderent beaucoup leurs progrès,

par la quantité de dards & de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur eux du haut des maisons. Guatimozin fit tout ce qui dépendoit de lui pour justifier le choix que les Mexicains avoient fait de sa personne, pour l'élever sur le trône; il se conduisit comme un homme qui est résolu de mourir en Roi. Mais lorsqu'il vit les Espagnols établis, ses troupes à demi mortes de faim, épuisées par la fatigue, & la ville hors d'état de défense, il résolut de l'abandonner, d'accepter les propositions des Espagnols, & de se conserver pour une meilleure occasion. En conséquence, il renouvela le traité avec les Espagnols, & profita de la suspension d'armes pour s'embarquer avec sa famille & ceux de ses gentilhommes qui lui étoient le plus affidés sur quelques pirogues, dans le dessein de gagner le Continent, mais Cortez en ayant eu avis, disposa sa Flotte de maniere qu'il fut pris, & mis hors d'état de se défendre. Il monta sur le vaisseau du Commandant avec beaucoup de sang froid & de dignité, sans témoigner ni crainte ni surprise, & ne demanda d'autre grace, sinon que l'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice & des fem-



mes de sa suite. S'appercevant que le Capitaine Espagnol étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit : » Ne vous inquietez point de » ces gens de ma suite, ils viendront » tous mourir aux pieds de leur Prin- » ce «. Le Capitaine, admirant sa confiance & la fidélité de ses sujets, le conduisit chez Cortez. Les ruines de la ville de Mexique furent livrées aux Espagnols, & avec elle périrent cet Empire & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui composoient ce vaste pays qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Espagne.

Le lecteur fera sans doute bien aise de savoir quelles furent les destinées du Général Indien & du Général Espagnol dans cette guerre, & je vais le satisfaire. Pendant quelque temps le traitement que l'on fit à Guatimozin, fut tel que le méritoit un Prince brave & infortuné, qui tombe entre les mains de gens qui ne jugent point de sa vertu par sa fortune; & cela dura tant que Cortez eut assez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice insatiable de ses troupes, qui avilissoit leur courage en même temps qu'elle l'animoit, peu satisfaite du pillage de cette ville opu-

lente, s'imagina qu'elle renfermoit des trésors cachés, dont l'Empereur seul avoit connoissance, & qui excédoient ceux dont ils étoient déjà en possession. Ils employèrent plusieurs fois les prières & les menaces, pour obliger l'Empereur à les leur découvrir; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, quelques scélérats, à la tête desquels étoient Jean de Alderete, dont il convient de faire passer le nom à la postérité, pour rendre son infamie éternelle, le saisirent, & le firent rôtir à petit feu, pour l'obliger à découvrir ses trésors. Mais leur scélératesse ne produisit aucun effet, & il leur fut impossible de lui arracher le moindre aveu. Il supporta ces cruels tourmens avec une fermeté d'ame inébranlable, & ne laissa échapper aucune parole qui marquât la moindre foiblesse. Quelques-uns de ses principaux Conseillers supporterent les mêmes tourmens avec une constance égale. Un de ces malheureux, vaincu par la violence de la douleur, poussa un cris plaintif & douloureux, en jettant un regard languissant sur son Prince. » Croyez - vous, » lui dit Guatimozin, que je sois couché sur un lit de rose «? Cette ré-

ponse lui ferma la bouche, il étouffa les murmures qui auroient pû ébranler ses Compagnons, ou troubler la tranquillité d'ame de Guatimozin, & expira dans cet acte d'obéissance pour son Souverain. Cette scélératesse fut commise à l'insçu de Cortez. Il n'en eut pas plutôt avis, qu'il fondit sur ces infames bourreaux, & leur arracha leur proie, à demi mutilée, pour les empêcher de pouffer leur rage plus loin. Mais ce répit fut de courte durée. Ce Prince intérieurement persuadé de sa propre dignité, & indigné des mauvais traitemens qu'on lui faisoit, s'efforça de soulever ses sujets, ou fut soupçonné de vouloir le faire, & Cortez obligé de faire céder ses sentimens d'humanité aux loix cruelles de la politique, le fit exécuter à mort.

Quant à Cortez, ni les succès qu'il avoit eus, ni les richesses immenses qu'il envoya en Espagne, ne purent le garantir de la rage de ses ennemis, & ils firent si bien, qu'il se vit à la fin dépouillé du gouvernement d'un pays qu'il avoit conquis avec tant de dangers & de fatigues. Il mourut en Espagne, après avoir obtenu un titre & quelques autres récompenses de l'Em-

pereur Charles V, à qui il avoit procuré un Empire, & il fut transporté à Mexique, où on l'enterra, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament. La politique de la Cour d'Espagne dans ce temps-là, étoit, de donner de grands encouragements & des concessions immenses à tous les aventuriers qui se présentoient; mais après qu'ils avoient fait quelque découverte, ou quelque conquête importante, elle les rappelloit, & envoyoit une autre personne pour recueillir le fruit de leurs travaux. Cette politique étoit certainement bonne, par rapport à un objet, je veux dire, la sûreté du pays conquis; mais, comme toutes les politiques injustes, elle péchoit à un autre égard. Les nouveaux Gouverneurs qu'elle envoyoit, avides & affamés d'argent, qui regardoient à peine les Indiens comme des hommes, en massacrerent un grand nombre, & les épuisant par des travaux insupportables, pour s'enrichir plutôt, ils dépeuplerent le pays de manière, qu'ils priverent l'Espagne des avantages quelle eût pu retirer d'une conquête aussi étendue. Cortez lui-même, ne fut pas exempt du reproche de cruauté; & l'évêque de Chiapa, que l'on en-

voya pour examiner sa conduite, & écouter les plaintes des habitans, ne lui a pas été favorable. Il l'accuse d'avoir fait périr quatre millions d'ames dans la Nouvelle Espagne. Il est certain, soit par sa connivence ou non, que partie par la nécessité de la guerre, & partie par l'avarice & l'insolence des conquérans, il périt un grand nombre d'Indiens; mais il paroît d'un autre côté, que l'évêque de Chiapa, quoique fort honnête homme d'ailleurs, étoit ennemi de Cortez, & l'accusé mal à-propos, d'autant plus que les autres Historiens ne font point d'accord avec lui sur cet article. Je suis d'ailleurs persuadé, qu'il faut beaucoup rabbatre de ce qu'on dit du nombre des habitans de ces contrées. Je crois bien qu'elles étoient infiniment plus peuplées que les contrées incultes & sauvages de l'Amérique Septentrionale ou Méridionale; mais j'ai peine à croire qu'elles fussent aussi peuplées qu'on le prétend, si l'on peut compter sur les regles, d'après lesquelles on établit son jugement dans ces sortes de matieres, ni par conséquent, qu'elles eussent pû souffrir d'aussi grandes pertes en si peu de temps, sans avoir été

entièrement dépeuplées, ce qui certainement n'a point été.

Puisque j'en suis sur le chapitre de ces cruautés, & qu'on en parle si souvent, je ne puis m'empêcher d'observer, que ce qu'on en dit, n'est nullement fondé sur aucun calcul, mais débité au hazard & par forme de déclamation, à dessein de noircir davantage la réputation de ces premiers aventuriers Espagnols. Mais ils étoient assez méchans, pour n'avoir pas besoin d'exagérer leurs portraits. La vérité est, qu'il périt un grand nombre d'Indiens, & peut-être autant qu'on le prétend, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain nombre d'années, & qu'après qu'on les eut réduits à travailler aux mines, & à d'autres ouvrages laborieux, que les Américains font hors d'état de supporter par la nature de leur tempérament, & qu'on les eut abbatus par un esclavage dur & contraire à la saine politique, & qui est le plus grand ennemi de la population.

C'est encore un bruit commun que ces cruautés, du moins pour la plus grande partie, furent commises par un motif de religion, & à l'instigation des prêtres; mais cela n'est pas. Ce

DES COLONIES EUROPÉENNES. 157  
malheureux peuple n'eut d'autre refuge  
que l'humanité qui restoit encore dans  
le Clergé, & l'ascendant qu'il conser-  
voit sur les Espagnols, quoique le Cler-  
gé qui suivit ces aventuriers, ne fût  
pas plus zélé pour sa religion que le  
reste du Clergé d'Espagne, & qu'il fût  
assez ignorant, & assez peu instruit des  
principes de la religion qu'il professoit,  
& qu'il connût assez peu le cœur hu-  
main, pour se vanter qu'un seul prê-  
tre avoit baptisé plusieurs milliers d'In-  
diens en un jour, sans qu'aucun miracle  
eût contribué à leur conversion, &  
qu'ils menaient la meilleure du monde,  
quoiqu'elle fût des plus communes. Mais  
il est faux qu'ils aient commis aucun  
meurtre, ni qu'ils aient engagé les  
Espagnols à massacrer aucun Indien,  
& ce qu'on débite là-dessus, n'est fondé  
sur aucune preuve.



## CHAPITRE XV.

*Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caractères. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier.*

**A**PRES le Mexique dont je viens de parler, il n'y avoit qu'un seul pays dans l'Amérique, qui méritât en quelque sorte le nom de royaume civilisé, & c'étoit le Pérou. Dans les dernières années de la guerre du Mexique, les Espagnols ouirent parler de la réputation & des richesses de cette contrée. Après que Pedraria eut été nommé Gouverneur des conquêtes de Balboa, ses Lieutenants s'emparèrent de cette vaste contrée que l'on appelle aujourd'hui la Terre Ferme, & y commirent des cruautés dignes du Chef qui les avoit envoyés. Parmi tous les aventuriers qui agirent par ses ordres, il n'y en a point eu de plus fameux que ceux dont je vais parler.

Il semble que la destinée, avoit résolu que tout se passât dans ce nouveau monde d'une manière extraordi-



DES COLONIES EUROPÉENNES. 159  
naire. Trois bourgeois de Panama ,  
quoique d'un âge extrêmement avancé,  
entreprirent de conquérir le Pérou,  
pays qu'ils ne connoissoient que par oui  
dire, mais dont on leur avoit vanté  
la richesse, l'étendue & la puissance.  
Ces trois aventuriers étoient François  
Pizarro, Almagro, & Ferdinand Luc-  
ques, prêtre extrêmement renommé  
par son opulence. Lucques célébra la  
Messe, ils se prêterent mutuellement  
ferment de fidélité, l'hostie fut parta-  
gée en trois parties, Lucques en prit  
une, & donna les deux autres à ses  
confédérés. L'expédition qui suivit  
cette confédération, fut accompagnée  
de difficultés inconcevables, & n'eut  
presque aucun succès. Pizarro, qui la  
commandoit mit deux ans à se rendre  
de Panama, à l'extrémité Septentrio-  
nale du Pérou, voyage que l'on fait  
aujourd'hui dans deux semaines, parce  
que l'on connoît les vents & les cou-  
rants. Il débarqua, & trouva que le  
pays étoit aussi riche qu'on le lui avoit  
dit, mais qu'il auroit beaucoup de pei-  
ne à s'en emparer. Il ne l'éprouva que  
trop tôt, par l'imprudence qu'il eut  
d'attaquer les habitans, aussi-tôt après  
avoir mis pied à terre, & de leur faire

connoître par-là ses mauvaises intentions. Les difficultés qu'il rencontra, & la résistance à laquelle il donna lieu par sa mauvaise conduite, l'obligerent de s'en retourner, sans avoir rien fait qui mérite la peine d'être rapporté. Mais ni la longueur du temps, ni la grandeur de la dépense, ne purent le détourner, ni lui, ni ses associés d'une entreprise qu'ils avoient si fort à cœur. Ils résolurent d'un commun accord, que Pizarro iroit en Espagne, pour obtenir de la Cour une exemption du Gouvernement de Pedraria, & la concession de tous les pays qu'ils conqueroient. Pizarro, qui, quoique le moins riche, étoit l'ame de l'entreprise, devoit être Gouverneur en chef, & posséder en propre deux cens lieues de pays le long de la côte; Almagro, *Adelantado*, ou Lieutenant de Roi; & Lucques, qui étoit prêtre, le premier Evêque, & le protecteur des Indiens. Les autres profits de l'entreprise, devoient être également partagés. Mais comme cette entreprise étoit dictée par l'avarice, on eut peu d'égard pour la bonne foi. Pizarro n'agit que pour lui seul en Espagne, & obtint pour lui seul la propriété du pays, le gou-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 161  
vernement, la lieutenance, en un mot,  
tout ce qu'un laïque pouvoit obtenir.  
Almagro fut oublié, & Lucques fut  
réduit à son évêché occidental.

Il ne fut pas plutôt de retour, que  
ce trait de mauvaife foi de fa part,  
penfa ruiner toutes leurs affaires; mais  
Pizarro, qui ſçavoit auffi-bien reculer  
qu'avancer, céda à Almagro tout ce  
qu'il pouvoit raifonnablement défirer,  
de maniere que l'embarquement fe fit,  
mais il ne montoit qu'à cent quatre-  
vingt hommes.

Avant de paſſer outre, il convient  
de dire un mot des perſonnes qui eu-  
rent la conduite de cette grande entre-  
priſe. François Pizarro étoit fils natu-  
rel d'un Gentilhomme de très bonne  
famille. Il reçut une éducation propor-  
tionnée à ſa naiſſance, car il ne ſçavoit  
pas lire; mais il poſſédoit au ſouverain  
degré cette connoiſſance des affaires,  
que l'on acquiert dans le commerce du  
monde, lors ſur-tout qu'on eſt obligé  
de ſubſiſter par ſa propre industrie.  
Endurci à la fatigue, adroit dans les  
affaires, ne fixant jamais ſon cœur à  
une partie de ſes deſſeins, lorsque le  
tout étoit en danger, d'une ſagacité  
pénétrante, fourbe, hardi, diſſimulé

& cruel. Almagro possédoit assez de cette bravoure désespérée, & de cette force de corps & d'esprit, si nécessaire dans les desseins de cette espèce. Ils différoient peu par leur naissance. Pizarro étoit un bâtard, & Almagro un enfant trouvé. Pizarro ne devoit rien à l'éducation; Almagro devoit tout à ses talents naturels. Mais Almagro, élevé dès son enfance dans le camp, avoit toutes les qualités d'un bon soldat; il étoit patient, sobre & laborieux, exempt de l'avarice & de la dissimulation de Pizarro, franc, généreux, & sa cruauté, la maladie ordinaire des aventuriers qui furent chercher fortune dans cette partie du monde, s'adoucit beaucoup par le commerce qu'il eut avec une femme Indienne; laquelle modéra insensiblement la sévérité d'un veteran accoutumé au sang, & lui inspira quelque compassion pour ses malheureux compatriotes.

L'Empire du Pérou étoit gouverné par une race de Rois, appellés *Yncas*, dont celui qui régnoit alors étoit le douzième. Le premier de cette race, qui se nommoit Mango Capac, étoit un Prince d'un grand génie, & doué de cet enthousiasme, qui met un

homme en état d'opérer de grands changemens, & de s'ériger en Législateur d'une nation qui commence à se former. S'étant apperçu que les habitans du Pérou étoient naturellement superstitieux, & avoient une vénération toute particuliere pour le soleil, il prétendit qu'il descendoit de ce luminaire, & qu'il étoit revêtu de son autorité, pour venir affermir son culte sur la terre. Ce peuple crédule ayant ajouté foi à son discours, il s'empara d'un vaste territoire, & en conquit un autre par les armes; mais il n'employa l'artifice & la force que pour de bonnes fins. Il réunit & civilisa un peuple barbare, qui vivoit dans les champs à la façon des brutes; il lui donna des loix & des arts, adoucit leurs mœurs par l'établissement d'une religion bienfaisante & remplie d'humanité, de maniere qu'il n'y avoit aucun endroit dans l'Amérique où l'Agriculture & les arts fussent si bien cultivés, & où le peuple fût plus humain & plus industrieux. Les Yncas, comme descendus d'une origine aussi sacrée, étoient respectés comme des Dieux. Il n'y avoit aucun pays, même sans en excepter l'Asie, où l'on

fût plus soumis à l'autorité royale ; mais cette obéissance ne tenoit en rien de l'esclavage. Quant au caractère des Péruviens, il paroît qu'ils ressembloient beaucoup aux anciens Egyptiens. Etablis comme eux dans un climat pur & ferein, ils se distinguoient sur tous les autres Indiens par leur industrie & leur sagacité, cultivant les arts, sans les porter jamais à leur perfection ; superstitieux, & d'un caractère peu propre à la guerre.

L'Ynca Guaiana Capac, ayant conquis la province de Quito, qui fait aujourd'hui partie du Pérou Espagnol, pour s'en assurer la possession, épou'a la fille du Roi du pays. Il en eut un fils appelé Athualpa, ou Atabalipa. Il avoit eu de son premier mariage un fils nommé Huefcar, qui hérita de ses autres domaines. A sa mort, Huefcar, son aîné, prétendit hériter de tous ses domaines, tant de ceux qu'il avoit acquis, que de ceux dont il avoit hérité de ses ancêtres. Atabalipa, son cadet, sans y rien prétendre, voulut garder Quito, comme lui appartenant par le double titre de fils du conquérant, & de celle à qui ce royaume appartenoit, outre qu'il lui avoit été

DES COLONIES EUROPÉENNES. 165  
legué par le défunt Ynca. La dispute  
s'échauffa, & dégénéra en une guerre  
civile, dans laquelle, après différents  
revers de fortune, la victoire se déclara  
pour Atabalipa, lequel non-seulement  
battit son frere, & s'empara de ses do-  
maines, mais le prit prisonnier, & le  
fit enfermer dans le château de Cusco.  
Tel étoit l'état des affaires, lorsque  
les Espagnols arriverent dans le Pé-  
rou. Ils s'y signalerent par quantité  
d'exploits, dont la renommée se répan-  
dit bien-tôt dans le pays, & y causa  
une alarme générale. Comme c'est l'or-  
dinaire dans les rumeurs effrayantes,  
il s'éleva de nouvelles superstitions,  
& les anciennes se réveillèrent pour  
augmenter le trouble & la confusion.  
Il y avoit chez les Péruviens une tra-  
dition, qu'un de leurs anciens Princes  
avoit eu un songe, dont il avoit or-  
donné que l'on conservât le souvenir.  
Il crut voir un homme habillé depuis  
la tête jusqu'aux pieds, lequel avoit  
une grande barbe, & conduisoit un  
animal, tel qu'on n'en avoit jamais vu;  
& que les Dieux lui avoient en même-  
temps déclaré, que cet homme gou-  
verneroit le pays. Pizarro avoit envoyé  
à Atabalipa un Cavalier Espagnol pour

traiter avec lui. Ayant été obligé de mettre pied à terre, on ne l'eut pas plutôt vû conduire son cheval par la bride, que le songe se trouva vérifié, le bruit s'en répandit dans les provinces les plus éloignées avec une rapidité extraordinaire, & plongea toute la nation dans une frayeur extrême.

Atabalipa, nouvellement établi sur un trône précaire, fut extrêmement alarmé de cet événement; car un nouveau Monarque a tout à craindre de ce qui peut remuer l'esprit d'un peuple, qui n'est point encore affermi dans l'obéissance qu'il doit à son Souverain. Il résolut, s'il étoit possible, d'empêcher que ses ennemis ne tirassent avantage de l'arrivée de ces étrangers, en les attachant à ses intérêts par tous les moyens imaginables. Il reçut les Ambassadeurs que Pizarro lui avoit envoyés avec les plus grandes marques d'honneur, quoiqu'il goutât aussi peu leur discours, qu'ils goûtoient le sien. Il fut lui-même recevoir Pizarro, accompagné d'une nombreuse suite de domestiques, auxquels il défendit de faire la moindre insulte à ces étrangers, vû que c'étoient ceux dont son prédécesseur avoit annoncé la venue.



& qu'ils étoient comme lui fils du soleil. Pizarro, qui étoit venu le rejoindre avec d'autres vûes, le convainquit bien-tôt, qu'il lui convenoit d'ufer d'une autre précaution. Leur entrevûe se fit près d'un Temple célèbre, où les Espagnols étoient rangés en ordre de bataille, & avoient mis un parti en embuscade. Cette circonstance ne permettoit point de douter du dessein de Pizarro. Le premier qui s'adressa à l'Ynca, fut un religieux, nommé le Pere Vincent, lequel n'eut pas de honte de dégrader son caractère, en devenant l'instrument d'un crime. Il s'avança, avec un crucifix dans les mains, & commença assez mal à-propos à s'étendre sur la naissance & les miracles de Jesus-Christ, l'exhortant à embrasser le christianisme, sous peine de damnation éternelle. Il lui parla ensuite avec la même éloquence de l'Empereur des Romains, le pressant de reconnoître son autorité, & le menaçant, en cas qu'il refusât de le faire, que Dieu endureiroit son cœur, comme il avoit endurci celui de Pharaon, & le châtieroit des mêmes plaies, dont il avoit châtié l'Egypte. L'Ynca, quoiqu'extrêmement surpris de son discours,

se comporta avec autant de décence que de gravité, & lui dit, qu'il croyoit que lui & ses compagnons étoient véritablement les fils du soleil, se recommanda lui & ses sujets à leur protection, ajoutant qu'il ne doutoit point qu'ils ne se conduisissent comme il convenoit de le faire à des descendants d'une Divinité aussi bienfaisante.

Pendant ces discours, les soldats Espagnols, qui étoient venus au Pérou pour tout autre motif que celui d'entendre des sermons, ayant apperçu une quantité considérable d'or dans le Temple voisin, se laisserent entraîner à leur zele, & y entrèrent pour le piller. Les prêtres voulurent les en empêcher, sur quoi on en vint aux mains, ce qui effraya si fort notre Apôtre, qu'il laissa tomber son crucifix & son bréviaire, & s'enfuit sans oser regarder son profélyte. Les Espagnols, qui étoient occupés du pillage, le voyant fuir, soit qu'ils s'imaginassent que les idolâtres avoient fait quelque violence à leur prêtre, ou qu'ils crussent que c'étoit un signal que Pizarro leur faisoit de donner, mirent l'épée à la main, attaquèrent les gardes & les domestiques de l'Ynca, qui n'osoient se défendre, pour

pour ne point contrevenir à l'ordre de leur Souverain, & en tuerent cinq mille, (c'étoit à-peu-près le nombre auquel les Indiens se montoient), lesquels combattoient, fans aucun soin de leur vie, & s'empressoient de joindre la litiere de l'Empereur, pour mourir à ses pieds, & cela avec tant d'empressement, qu'à mesure que ses gardes étoient tués, d'autres venoient aussi-tôt prendre leur place, pour partager leur destinée. L'Ynca fut enfin pris lui-même & fait prisonnier, par un acte de trahison sans exemple, & exécuté avec une barbarie qu'aucun motif ne peut justifier. Le pillage de son camp, dont la richesse surpassoit tout ce que les Européens avoient vû jusqu'alors, fut leur récompense.

Ce Prince infortuné ne se laissa point abbatre à sa captivité. Voyant que sa liberté avoit été sacrifiée à l'avarice des Espagnols, il se flatta de la recouvrer en les prenant par leur foible. Il commença à traiter avec eux de sa rançon, & leur offrit des sommes, qui les déterminèrent bien-tôt à accepter ses offres. Non-seulement on leur livra les ornemens & les meubles que ses prédécesseurs avoient acquis pendant

plusieurs siècles, mais encore les trésors qui étoient consacrés dans les temples, pour sauver celui qui étoit le soutien du royaume & de la religion. Sur ces entrefaites, trois Espagnols qu'on avoit envoyés à Cusco, pour veiller sur les ouvrages qu'on y faisoit faire, s'abouchèrent avec Huefcar. Celui-ci, connoissant aussi-tôt leur foible, & l'usage que son frere en avoit fait, se plaignit hautement de l'injure qu'on lui avoit faite, pria les Espagnols de le protéger & de prendre sa défense, leur promettant trois fois plus que ce qu'Atabalipa étoit convenu de leur donner pour sa rançon. Il reçut une réponse très favorable. Cependant les Espagnols traiterent l'Ynca avec toute sorte de politesse, & permirent à ses domestiques de le voir, à condition qu'ils ne feroient aucune mention de sa liberté. Il n'eut pas plutôt appris la négociation qu'Huefcar avoit entamée avec les Espagnols, & l'arrivée d'Almagro, lequel leur amenoit un renfort, qu'il tomba dans de grandes appréhensions. Pour les faire cesser, il donna aussi-tôt ordre que l'on fît mourir Huefcar.

D'un autre côté l'arrivée d'Almagro;

DES COLONIES EUROPÉENNES. 171  
n'embarraffa pas peu Pizarro. Ce Général, ayant appris que celui-ci avoit faisi l'Ynca & tous ses trésors, & ayant déjà éprouvé sa mauvaise foi, résolut du consentement de ses principaux Officiers, de lui abandonner la part qu'il y avoit, & d'aller chercher fortune ailleurs. Pendant qu'ils agitoient cette affaire, son Secrétaire, qui ne l'aimoit point, avertit Pizarro de son dessein. Celui-ci, sentant combien cette démarche nuiroit à son entreprise, vû la modicité de ses forces, dans un pays éloigné de tout secours, & où il s'étoit fait abhorrer par l'action détestable qu'il venoit de commettre, comprit que le seul moyen de rétablir ses affaires, étoit de dissiper les soupçons d'Almagro. Pour cet effet, il commença par sacrifier son Secrétaire, en avertissant Almagro de sa trahison. Ensuite, quoique l'or fût le grand objet de ses entreprises, il résolut d'en abandonner une partie, pour sauver l'autre. Il promit de partager également le butin avec Almagro, sans faire aucune distinction des soldats dans la distribution qui en seroit faite. Cette conduite produisit une entière réconciliation entre eux, laquelle fut bien-

H ij

tôt suivie de la rançon de l'Ynca. Mais cet immense trésor , qui étoit l'objet capital de leurs travaux & des crimes qu'ils avoient commis, ne fut pas plutôt entre leurs mains , que peu s'en fallut qu'il ne ruinât entièrement leurs affaires. On prétend, & la chose est assez vraisemblable, qu'il excédoit la somme d'un million, cinq cens mille livres sterlings , somme très considérable dans le siècle où nous sommes, & prodigieuse pour ce temps-là. Lorsqu'on vint à la partager, il se trouva, après qu'on eut prélevé le quint pour l'Empereur, & la part des Commandans & des Officiers, que chaque soldat eut plus de deux mille livres sterlings. Cette fortune passoit leur espérance, mais les soldats étoient épuisés de fatigues, & la plupart démanderent à se retirer, pour pouvoir jouir en repos de leur bien. Une pareille proposition ne s'accordoit point avec les vûes ambitieuses des Généraux. Almagro étoit sur le point d'employer la voie de la rigueur pour les forcer à obéir, mais Pizarro l'en empêcha. » Laissez les aller, lui dit-il, ils ne » sçauroient nous rendre un plus grand » service ; au lieu de poltrons & de

» mutins que nous aurions ici, ils  
 » nous tiendront lieu chez eux d'offi-  
 » ciers de recrue; car lorsqu'on verra  
 » la fortune qu'ils ont faite avec aussi  
 » peu de mérite, il se présentera bien-  
 » tôt des hommes pour prendre leur  
 » place ». Là-dessus on permit aux sol-  
 dats de se retirer, & il y en eut quan-  
 tité qui partirent. La prophétie de  
 Pizarro se trouva vraie en son temps,  
 & leur armée ne manqua jamais de  
 recrues.

---

## CHAPITRE XVI.

*L'Ynca est assassiné. Pizarro & Almagro  
 se brouillent & se réconcilient. Expé-  
 dition d'Almagro dans le Chili. Les  
 Péruviens recommencent la guerre, &  
 assiègent Cusco. Almagro y retourne &  
 les bat. Il se brouille de nouveau avec  
 Pizarro. Il est battu & puni de mort.*

**C**EPENDANT l'infortuné Ataba-  
 lipa, dont la grandeur de la rançon  
 ne servit qu'à convaincre les Espa-  
 gnols, de la nécessité de ne jamais le  
 relâcher, se servit de sa captivité,  
 pour connoître le génie & les mœurs

de ce peuple. Parmi tous les talents qu'il remarqua en eux, rien ne le surprit davantage que leur façon de lire & d'écrire. La chose lui parut incompréhensible, quoiqu'il en vît clairement l'usage. Il ne sçavoit s'il devoit la regarder comme un talent naturel, ou comme une acquisition de l'art. Pour le découvrir, il pria un jour un soldat d'écrire le nom de Dieu sur son ongle: il s'en fut dans toute l'armée, priant les soldats de lui expliquer ce que cela vouloit dire, ce qu'ils firent à son grand étonnement. Il le montra enfin à Pizarro, celui-ci rougit, & ne sçut que lui répondre, ce qui lui fit comprendre, que ce n'étoit point un don naturel, mais un effet de l'éducation, & que Pizarro n'en avoit reçu aucune, de quoi il le railla beaucoup. Ce procédé mortifia beaucoup le Général, & le chagrin qu'il en conçut, joint à sa cruauté naturelle, lui fit hâter le sort qu'il avoit préparé depuis longtemps à son malheureux prisonnier. Pour que rien ne manquât à la hardiesse & à l'atrocité de leur barbarie, ils observerent à son égard toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans une justice réglée.



Voici quels étoient les principaux chefs de l'accufation. 1°. Atabalipa est idolâtre. 2°. Il a quantité de concubines. 3°. Il diffipe les revenus du royaume, & leve des taxes fur les fujets depuis l'arrivée des Espagnols. 4°. Il a fait affaffiner fon frere Huefcar. On nomma un Procureur général, pour pourfuivre l'accufation, & un Avocat, qu'on prit parmi les Espagnols, pour défendre fa caufe. En vain, la partie la plus nombreufe & la mieux intentionnée de l'armée protesta-t-elle contre cette procédure, & interjeta-t-elle appel à la Cour d'Espagne; en vain allégua-t-elle l'incompétence de Pizarro pour condamner un Souverain étranger, de même que l'abfurdité des crimes dont on le chargeoit. Ce fut au tribunal de ces Juges, & avec l'Avocat qu'on lui avoit donné pour le défendre, que l'Ynca fut condamné à être brûlé vif. Pour compléter cette violation & ce mépris de toutes les loix divines & humaines, le même pere Vincent, qui s'étoit fi fort signalé dans la première occasion, eut ordre de fe rendre auprès de lui, pour l'exhorter & l'instruire dans fes derniers moments. Le principal argument dont

il se servit pour le convertir au Christianisme, fut que s'il embrassoit la foi, au lieu de le brûler vif, on se contenteroit de l'étrangler. Ce Prince se soumit à recevoir le baptême, & fut aussitôt étranglé dans sa prison. Pizarro, pour couronner sa cruauté & son infamie, lui fit faire des obsèques magnifiques, & prit le deuil, comme s'il eût été véritablement affligé de sa mort.

On n'eut pas plutôt appris la mort de l'Ynca, que la principale noblesse de Cusco, établit pour Roi le frere d'Huescar; Pizarro nomma le fils d'Atabalipa, pour occuper le trône; & deux Généraux Péruviens usurperent la souveraineté pour eux. Ce fut ainsi que cette malheureuse contrée, fut déchirée tout à la fois par des étrangers, & par une guerre civile. Cependant, dans cette malheureuse situation, les Péruviens remportèrent quelques avantages considérables sur les Espagnols, & leur firent plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoit le Procureur général, qu'ils firent mourir sans aucune formalité, comme il le méritoit. Ayant appris que les autres prisonniers avoient protesté contre la mort de leur Empereur, ils les renvoyèrent généreux

fement. Ces avantages remportés par les Péruviens, obligerent les Espagnols à entrer en négociation ; car Pizarro faisoit la paix ou la guerre, selon que ses affaires l'exigeoient. Il profita de cet intervalle pour établir les Espagnols dans le pays, & pour jeter les fondemens de la fameuse ville de Lima. Mais lorsqu'il se sentit assez fort, il recommença la guerre avec les Indiens, & après bien des difficultés, se rendit maître de Cusco, qui étoit dans ce temps-là la capitale de l'Empire.

Mais pendant qu'il s'établissoit ainsi par-tout, par la violence & par la fraude, toute la fabrique de ses desseins fut ébranlée, à l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre lui & son collègue Almagro. Ces deux Généraux ne s'aimoient ni ne se respectoient ; car ce n'est point la ressemblance, mais la bonté des mœurs qui engendre l'amitié. Il est vrai que le besoin les obligea pendant quelque temps à garder les apparences, mais connoissant tous deux leurs mauvaises intentions, ils n'épioient que l'occasion d'empiéter l'un sur l'autre. On venoit de recevoir des nouveaux renforts, & des nouvelles concessions d'Espagne. Pizarro ob-

tint deux cens lieues de pays le long de la côte , au midi de son premier gouvernement. Almagro en obtint deux cens de plus au midi de Pizarro. Jugant , ou prétendant juger , que la riche & importante ville de Cusco n'étoit point comprise dans la concession de Pizarro , il ne voulut plus le reconnoître pour son supérieur , & prétendit avoir cette ville , comme lui appartenant en propre. Le frere de Pizarro , qui y commandoit en son lieu & place , refusa de la lui remettre. Almagro s'opiniâtra à la vouloir , & ils étoient sur le point de décider cette dispute à la pointe de l'épée , lorsque Pizarro , en ayant eu avis , partit de Lima , où il étoit pour lors , & malgré sa maladie , se rendit à Cusco avec une diligence incroyable. Il dit à son collègue qu'il étoit en état de soutenir son droit par les armes ; mais qu'il aimoit mieux employer la raison pour le convaincre ; que les liaisons qui subsistoient entr'eux , & leurs besoins communs , l'empêcheroient toujours d'en venir à des partis violents ; qui , quoiqu'ils pussent être favorables à l'un ou à l'autre , le feroient encore plus à leur ennemi commun. Il lui prouva que

Cusco étoit compris dans son gouvernement, & l'affura, que quoiqu'il fût résolu à défendre son droit de toute sa force, il étoit également disposé à employer cette force, son bien, son conseil, en un mot, tout ce qui dépendoit de lui, pour mettre Almagro en possession de ce qui lui appartenoit légitimement; que son gouvernement étoit plus au midi que Cusco, & ne le cédoit point au sien, tant par ses richesses, que par la facilité d'en faire la conquête.

L'arrivée de Pizarro, la dextérité avec laquelle il se conduisit, & le mélange judicieux de fermeté & de flexibilité dont il usa, firent une telle impression sur Almagro, qu'il se réconcilia de nouveau avec lui; & joignant à ses troupes autant de celles de Pizarro qu'il jugea nécessaires, il pénétra avec beaucoup de danger & de difficulté dans le Chili, où il perdit un grand nombre de ses soldats, en traversant des montagnes d'une hauteur immense, & couvertes en tout temps de neige. Cependant, il réussit en partie dans son entreprise, ayant conquis la plus grande & la meilleure partie du pays.

Il y avoit certainement dans les quatre cens lieues de pays que Pizarro

avoit obtenues, assez de terrain pour satisfaire son ambition, quelque grande qu'elle fût; il pouvoit même sans se nuire, en abandonner une partie, pour s'affurer la possession du reste; mais sa cupidité l'aveugla au point de lui faire diviser ses forces, & d'envoyer Almagro à une expédition, dans un pays éloigné & sauvage, & cependant il crut avoir fait un trait d'une fine politique. Il ne fut pas long-temps à se convaincre du contraire. L'Ynca n'eut pas plutôt appris que les troupes Espagnoles s'étoient séparées, qu'il demanda permission au frere de Pizarro, pour lors Commandant de Cusco, d'assister à une fête solemnelle, que sa nation célébroit à quelque distance de la ville. Cette fête étoit une espèce d'assemblée des Etats du royaume. L'Ynca ayant obtenu la permission qu'il demandoit, profita de cette occasion pour représenter à ses sujets, de la maniere la plus pathétique, la misere dans laquelle la nation étoit réduite; l'établissement des Espagnols, les villes qu'ils avoient bâties, la garnison qu'ils tenoient à Cusco, & la garde qu'ils avoient mise auprès de sa personne. Qu'il étoit résolu pour l'a-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 181  
mour d'eux de hazarder sa vie, & tout  
ce qu'il avoit de plus cher; qu'ils ne  
pouvoient choisir un temps plus favo-  
rable pour agir, puisque leurs ennemis  
s'étoient séparés, pour aller chercher  
d'autres royaumes, & satisfaire une  
ambition que rien ne pouvoit assouvir.  
L'assemblée étant entrée unanimement  
dans les mêmes sentimens, on fit sou-  
lever tout le pays, & les Espagnols  
qui étoient restés au Pérou, ne purent  
empêcher que l'Ynca ne vint assiéger  
Cusco, avec une armée de deux cens  
mille hommes. La garnison de Ferdi-  
nand Pizarro n'étoit composée que de  
soixante-dix hommes, mais elle se dé-  
fendit avec tant de bravoure, & ména-  
gea si bien son artillerie & ses forties,  
que les Péruviens, qui n'entendoient  
rien aux sièges, ne purent la forcer.

Almagro ayant eu avis du danger  
auquel Cusco étoit exposé, & de la  
révolte générale des Péruviens, aban-  
donna ses nouvelles conquêtes, pour  
sauver celles qu'il avoit déjà faites, &  
n'eut pas moins à souffrir de la chaleur  
& de la sécheresse, qu'il avoit souffert  
du froid. A son approche, les Indiens  
leverent le siège, & il fut reçu avec  
une joie universelle de Ferdinand Pi-

zarro & de la garnison , que la longueur du siège avoit épuisée.

Almagro , fatigué d'une marche aussi longue & aussi laborieuse , & fâché d'être obligé dans le déclin de sa vie de courir après de nouvelles conquêtes , tandis que Pizarro restoit tranquille , & jouissoit seul du fruit de leurs communs travaux , résolut de faire revivre ses prétentions sur Cusco. Il y avoit une espèce de droit , depuis qu'il en avoit fait lever le siège , & des forces suffisantes pour le soutenir. Ferdinand & Gonzales , tous deux freres de Pizarro , ayant voulu lui résister , furent mis en prison , & le reste de l'armée se joignit à lui , ou subit le même sort.

Pizarro , qui ignoroit l'arrivée d'Almagro , & la démarche qu'il avoit faite , leva une armée pour aller au secours de Cusco ; mais il trouva en y arrivant , qu'il avoit affaire à un ennemi d'une autre espèce que les Indiens. Almagro , après avoir essayé en vain de corrompre sa fidélité , l'attaqua & la mit en déroute. Après cet avantage , ses amis lui représenterent qu'il devoit profiter de sa bonne fortune , & travailler à s'établir de maniere qu'il n'eût plus rien à craindre. Ils lui conseillèrent de



faire mourir les prisonniers qu'il avoit faits sur Pizarro, & de marcher en droiture à Lima, pour se saisir de son rival, sur la reconciliation duquel il ne devoit point compter, & qui, tant qu'il seroit le maître de la côte, ne manqueroit jamais de moyens, de lui faire sentir le poids de son inimitié. Almagro eut assez d'humanité pour rejeter la premiere partie de ce conseil, & assez de foiblesse, pour ne point écouter la derniere. Il craignoit, en entrant en armes dans le gouvernement d'un autre, de passer pour rebelle, & pour éviter ce nom, il s'exposoit au châtiment que méritent ceux qui se rendent coupables de ce crime. Il ne faisoit pas attention qu'après avoir trempé dans une guerre civile, il devoit soutenir la démarche qu'il avoit faite, jusqu'à ce qu'il eût obtenu son but; que la conquête seule pouvoit décider de leur droit, & que celui qui est le plus fort, est toujours sûr d'avoir raison, quelque tort qu'il puisse avoir d'ailleurs. Pendant qu'il délibéroit sur la route qu'il devoit tenir, Gonzales Pizarro se sauva avec une centaine de soldats, qui étoient attachés à ses intérêts.

L'intérêt de Pizarro, qui étoit hors d'état de continuer la guerre, & qui pouvoit à tout moment recevoir un renfort, étoit de ne point porter les choses à l'extrémité; & celui d'Almagro, de les terminer promptement. Tout dépend de ſçavoir ménager le temps, & c'eſt ce que peu de perſonnes ſçavent faire. Pizarro eut recours à la négociation; il promit beaucoup, offrit un Port de mer, & convint de ſoumettre la déciſion de leurs différens à l'autorité royale; mais il demanda pour préliminaire, que ſon frere Ferdinand fût élargi. Almagro n'ignoroit point la mauvaiſe foi de ſon compétiteur; & cependant il fut aſſez foible pour abandonner le ſeul gage qu'il eût de la ſûreté de ſa promeſſe. Gonzales ne fut pas plutôôt en liberté, qu'il mena un renfort à ſon frere; & Pizarro, qui ne manquoit point de capacité, ſe prépara à agir avec vigueur. Le traité fut oublié.

Le pays qui tenoit pour Almagro, étoit ſéparé de celui de Pizarro, par de hautes montagnes, qu'on ne pouvoit traverser qu'à l'aide de quelques défilés, roides & dangereux. Les amis d'Almagro lui confeillèrent de s'en em-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 185  
parer le premier ; mais il étoit si infatué de sa fausse sécurité , qu'il refusa d'envoyer des troupes , pour occuper ces postes importants , de maniere que l'ennemi s'en faisoit sans la moindre opposition. Il avoit encore une ressource , & elle étoit fort bonne. La ville de Cusco étoit bien fortifiée , défendue par une bonne garnison , & l'ennemi n'avoit pas assez de provisions pour en faire le siège. Mais comme il avoit auparavant ruiné ses affaires , pour avoir trop temporisé , il les détruisit cette fois entièrement , par trop de précipitation & de témérité. Il ne réfléchit point aux avantages de sa situation , & résolut , malgré le sentiment de tous ses Officiers , de hazarder sa fortune dans une bataille ; se fiant sur sa supériorité , & méprisant un ennemi dont il croyoit les troupes hors d'état de service ; mais il éprouva trop tard , qu'elles étoient composées de vétérans braves , & parfaitement bien disciplinés. Le combat fut des plus vifs & des plus opiniâtres ; & Almagro & ses troupes se comporterent d'une maniere qui ne démentit point leurs premiers exploits ; mais après un combat opiniâtre , elles furent entièrement défai-

tes. Almagro lui-même fut fait prisonnier, & devint, à l'âge de soixante-treize ans, la victime d'un emportement qu'on pardonneroit à peine à un jeune soldat; mais qui est très blamable dans un vieux Général expérimenté, qui ayant établi sa réputation, ne doit agir que conformément à l'expérience qu'il a acquise, & aux circonstances de l'affaire, dans laquelle il se trouve engagé.

Pizarro étant maître d'un rival qui lui avoit causé de si vives alarmes, résolut de ne lui faire aucune grace. En dépit de l'âge d'Almagro, dont il devoit avoir d'autant plus de pitié, qu'il n'en avoit rien à craindre; de la vie militaire qu'ils avoient menée ensemble; de leurs dangers & de leurs triomphes; des sentimens de reconnoissance qu'il devoit avoir pour cet infortuné vieillard, qui avoit contribué à sa grandeur; enfin de l'humanité dont il avoit usé envers son frere, circonstance dont Almagro le fit souvenir, pour l'engager à le laisser mourir paisiblement dans son lit, Pizarro fut sourd à tout; excepté à sa politique barbare, qui lui faisoit sacrifier toutes les vertus à la sûreté de ses plus bas desseins. Al-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 187  
magro fut jugé dans les formes, condamné & étranglé dans sa prison. Il fut ensuite décapité publiquement sur un échaffaut, & son corps resta longtemps sans sépulture. Un esclave négre l'enterra en cachette. Malgré la compassion que causa cette exécution barbare, le peuple ne put s'empêcher de se rappeler la triste destinée d'Atabalipa, & la part qu'Almagro avoit eue à sa mort.

---

## CHAPITRE XVII.

*L'armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné.*

DURANT les troubles de cette guerre civile, l'Ynca prit une résolution extraordinaire. Il congédia ses troupes, & se retira dans les montagnes. Tant que nous ferons en armes, dit-il, la crainte unira les Espagnols, mais nous ne ferons pas plutôt dispersés, qu'ils se détruiront les uns les autres. Cette résolution, à ne l'envisager que d'un côté, a quelque chose de grand & d'héroïque, mais elle ne paroît plus telle,

lorsqu'on la regarde sous un autre point de vûe. Lorsqu'un Prince abandonne ses Etats, le peuple, qui a besoin d'être gouverné, peut confier les ruines du gouvernement à son ennemi. Il est extrêmement difficile de rassembler une armée, lorsqu'elle est une fois dispersée; & d'ailleurs, il est faux qu'une guerre civile détruise toujours ceux qui y sont engagés. Cette démarche étoit digne d'un Barbare qui ignoroit la politique, & l'événement en fit voir la fausseté.

Ce fut un malheur pour les Péruviens d'être divisés entre eux, lorsque les Espagnols entrèrent dans leur pays; mais il fut encore plus grand, lorsque les Espagnols étant venus à se brouiller, ils se mêlerent de leurs querelles. Almagro & Pizarro avoient des armées d'Indiens, ce qui accoutuma ces peuples à leur obéir, & les attacha à leurs intérêts. Cela joint au défaut d'un plan régulier de défense de la part de leur Empereur & de ses Généraux, fut cause que Pizarro s'empara sans peine de cet Empire, eu égard à la grandeur de l'entreprise. Cette conquête donna à Pizarro la connoissance de plusieurs autres contrées fort riches, dont il

DES COLONIES EUROPÉENNES. 189  
pouvoit également s'emparer. Il suivit  
les traces d'Almagro dans le Chili, &  
soumit une grande partie de cette con-  
trée. Orellana, un de ses Commandans,  
passa les Andes, & descendit jusqu'à  
l'embouchure de la riviere des Ama-  
zones, voyage immense, mais auquel  
il dut la connoissance d'un pays riche  
& délicieux; mais comme il est plat,  
& qu'il n'y a point de mines, les Es-  
pagnols le négligerent alors, comme  
ils l'ont négligé depuis.

La mort d'Almagro, & l'influence  
qu'elle eut sur la conduite de Pizarro,  
prouvent combien il est nécessaire pour  
un grand homme, d'avoir quelqu'un  
qui le tienne en bride en s'opposant  
aux démarches qu'il veut faire; une  
pareille opposition tient sa prudence en  
haleine, & l'engage à veiller sur ses  
passions & à les reprimer. Non content  
d'un territoire de plus de huit cens  
lieues de long, & d'une largeur im-  
mense, de richesses, que personne au-  
tre que les Rois de ce pays n'avoit ja-  
mais possédées, d'une juridiction pres-  
que égale à celle d'un Souverain, &  
d'une sécurité absolue, par l'extinction  
de la seule personne qui pouvoit la  
lui disputer, soit par une jalousie, sou-

vent inséparable de la plus haute fortune, ou par l'effet d'un orgueil, qui ne peut souffrir l'apparence d'un rival, il résolut de perdre entièrement tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec Almagro, sans s'informer du temps où il convient d'arrêter la faignée, & sans réfléchir que la sévérité que l'on exerce sur un petit nombre de personnes, produit la crainte & l'obéissance, mais que les menaces d'une destruction générale, ne produisent que le désespoir & des résolutions désespérées. Non content d'avoir fait mourir un grand nombre de personnes, il publia un édit, par lequel il défendoit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de recevoir chez lui aucun partisan d'Almagro, & de l'assister dans ses besoins. Ce parti étoit encore nombreux, quoiqu'errant & fugitif dans le pays. Ses Chefs voyant que Pizarro étoit implacable, formerent le complot de l'assassiner. Ils avoient quantité de partisans dans la ville, & ils se tinrent cachés, jusqu'à ce que leur complot eût acquis sa maturité. Pizarro fut informé de leur dessein, & ne leur laissa point ignorer qu'il le sçavoit. Alarmés de cette nouvelle, & voyant que leur



mort étoit inévitable, douze des principaux conjurés, coururent les rues en plein midi, l'épée nue à la main, criant, vive le Roi, & que le traître meure, & ayant traversé la grande place de Lima, ils se rendirent au palais de Pizarro, où leurs complices vinrent les joindre. Le peuple saisi de cet étonnement, qu'inspirent pour l'ordinaire les entreprises hardies & soudaines, ne fit aucune opposition. Les conjurés s'emparèrent des avenues, & Pizarro, que son courage n'abandonna que lorsqu'il se vit enveloppé de ses ennemis, mourut percé de coups, après avoir vendu cherement sa vie.

Ainsi mourut Pizarro, par un événement qui mérite d'être transmis à la postérité. Ce grand Conquérant fut massacré en plein midi par quelques fugitifs, dans la ville qu'il avoit lui-même bâtie, dans son Palais, & au milieu de ses gardes. Les Péruviens eurent la satisfaction de voir le second de leurs Conquérants, terminer ses jours par le même glaive, dont on s'étoit servi contre eux.



---

---

**C H A P I T R E XVIII.**

*Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroy, Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappelé. Gonzales Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroy. Il bat les troupes de Pizarro & le fait mourir.*

**A**PRES que Pizarro se fut perdu par les fausses & cruelles démarches qu'il avoit faites pour se mettre en sûreté, les partisans d'Almagro, enorgueillis de leurs succès, s'étant renforcés, s'emparèrent de la ville, & proclamèrent pour Gouverneur le fils naturel du vieux Almagro. Ce jeune homme n'avoit pas encore vingt ans, mais son courage & sa capacité méritoient qu'on lui confiât cet emploi, dans une circonstance aussi critique. Mais quoique les partisans de son pere eussent réussi au-delà de leurs espérances, par un effet de la consternation que leur démarche

DES COLONIES EUROPÉENNES. 193  
démarche avoit causée, & de la haine  
que Pizarro s'étoit généralement atti-  
rée par sa cruauté; cependant, la plus  
grande partie des Espagnols ne voulut  
point acquiescer à cette nomination  
irrégulière. Les mieux intentionnés dé-  
clarerent, que sans vouloir se mêler  
des querelles des deux partis, ils étoient  
résolus d'attendre les ordres de l'Empe-  
reur, qu'ils ne pouvoient tarder, &  
qu'ils agiroient en conséquence.

Les choses étoient dans cet état,  
lorsque le nouveau Gouverneur Vaca  
di Castro arriva. Cet homme étoit de  
très bonne famille, & avoit embrassé  
la profession d'Avocat; mais s'étant  
plus attaché aux regles rigides du droit  
& de la justice, que n'ont coutume de  
le faire les gens de pratique, il n'ac-  
quit point toute la réputation que sa  
capacité étoit en état de lui procurer.  
Ce qui l'avoit éloigné du barreau, fut  
cela même qui le fit connoître & esti-  
mer de l'Empereur Charles V, lequel  
avoit trop de discernement, pour n'é-  
tre pas frappé d'un caractère aussi sin-  
gulier que celui d'un homme qui étoit  
Avocat, sans en exercer la profession,  
& qui fréquentoit la Cour, sans faire  
le métier de courtisan. C'est pourquoi

*Tome I. Partie I.*

I

fans aucune sollicitation de sa part ; fans aucune recommandation d'un Ministre, ou d'un favori, cet homme uni & fans ostentation, se vit placé par sa seule vertu dans le poste le plus important auquel un homme pût aspirer. Etant arrivé dans les Indes, il ne démentit point son premier caractère. Il se conduisit comme un homme qui ne cherche ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune, mais à s'acquitter de son devoir, n'ayant égard dans la distribution de ses faveurs, qu'au seul mérite de ceux auxquels il les accordoit. Il ne mettoit aucune différence entre l'Indien & l'Espagnol ; lorsqu'il étoit question de rendre justice. Il ne flattoit, ni ne menaçoit personne, & vivant avec toute la modestie d'un simple particulier, il sçavoit soutenir dans les occasions la dignité d'un Gouverneur.

A peine eut-il débarqué, que le jeune Almagro lui envoya une députation, pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement ; mais Castro lui fit dire, qu'il venoit revêtu de l'autorité de l'Empereur, pour lui rendre justice, de même qu'à tout le monde ; qu'il ne s'en plaindroit point,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 195  
s'il étoit bon sujet, & que s'il ne l'é-  
toit point, il devoit s'attendre à être  
châtié, & qu'il ne connoissoit point  
d'autres termes d'accommodement. Ce  
langage parut nouveau aux Gouver-  
neurs du nouveau Monde, qui avoient  
presque oublié qu'ils eussent un supé-  
rieur. Là-dessus Almagro résolut de  
tenter le fort des armes, plutôt que de  
se soumettre, sans s'affurer au moins  
le gouvernement que son pere lui avoit  
laissé. Castro, de son côté, jugeant  
qu'il ne convenoit point à un Souve-  
rain de capituler avec ses sujets, se mit  
à la tête de ses troupes, lesquelles  
étoient composées de ceux qui avoient  
refusé d'obéir à Almagro, & lui li-  
vra bataille. Elle fut des plus sanglan-  
tes, mais la victoire se déclara pour  
lui.

Plusieurs Officiers d'Almagro, dans  
l'espérance d'obtenir leur pardon, l'aban-  
donnerent dans le fort du combat, &  
passerent de son côté; mais Castro,  
qui ne croyoit point que leur trahi-  
son envers leur Chef, dût être regardée  
comme un service envers la Couronne,  
les fit tous exécuter à différentes repri-  
ses. Parmi ceux qui souffrirent la mort,  
aucun ne fut aussi regretté qu'Alma-

gro. Il montra dans ce combat autant de courage, qu'il avoit montré d'humanité & d'honneur dans les autres occasions. Il fut pris & décapité.

La sévérité de ce procédé fit trembler tout le monde, sans rendre le Gouverneur plus odieux. On sçavoit que la passion, ni l'intérêt n'y avoient aucune part. Ils regarderent ces exécutions comme des jugemens du ciel, qui nous afflige lorsqu'il lui plaît, sans qu'on ait lieu de se plaindre ni de murmurer. Il n'accorda aucune grace aux partisans de Pizarro, lesquels faisoient beaucoup valoir le service qu'ils venoient de lui rendre, & murmuroient qu'il ne le récompensât pas mieux. Il leur dit, qu'il sçavoit fort bien distinguer ce qu'on faisoit par un esprit de parti, de ce qu'on faisoit par un principe de fidélité pour son Souverain; qu'ils devoient s'estimer heureux, qu'il oubliât ce qu'ils avoient fait, en considération de ce qu'ils venoient de faire. En un mot, il se conduisit avec tant de fermeté, qu'il soumit entièrement les Espagnols, & les obligea à traiter les Indiens, comme des sujets & comme des créatures raisonnables. Il contraignit le Clergé à remplir les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 197  
devoirs de sa charge, & à travailler  
plutôt à convertir les Indiens, qu'à  
amasser des richesses. Il regla tout ce  
qui concernoit l'administration de la  
justice, de la maniere la plus exacte.  
Il bâtit plusieurs villes, y fonda des  
écoles & des collèges, & mit les re-  
venus royaux sur un si bon pied, que  
la conquête de Pérou, qui auparavant  
n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice &  
la cupidité d'un petit nombre de par-  
ticuliers, devint un avantage pour le  
public. Mais pendant qu'il restoit dans  
sa premiere pauvreté, nonobstant les  
confiscations qu'il faisoit tous les jours,  
& qu'il faisoit des remises considéra-  
bles au trésor royal, les Ministres ne  
recevoient aucun présent. Cela les dé-  
termina à nommer un nombre de Ju-  
ges, dont l'autorité pût contre-balan-  
cer celle de Castro. Ils vinrent à bout  
de leur dessein. Il s'éleva quantité de  
disputes, la Colonie commença à chan-  
celer, on porta de tous côtés des plain-  
tes à la Cour, on interjeta des appels,  
& les présents y plurent de tous côtés.  
Mais ce qui satisfaisoit les Courtisans  
pour le moment, eut bien-tôt tari les  
sources de ces générosités. Dans la  
confusion qu'occasionnerent ce conflict

de juridictions , & les différents systêmes de ceux qui n'avoient que leurs intérêts en vûe ; il ne fut pas difficile à Gonzales , frere du fameux Pizarro , de profiter du mécontentement général , & de se mettre à la tête d'un parti.

Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les Gouverneurs , sur l'étendue de leur juridiction. Gonzales Pizarro ne rendoit à l'Empereur qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour , & cela au point , de faire décapiter un Viceroy qu'on avoit envoyé pour le brider. Il y avoit dans ce temps - là une Flotte dans la mer du Sud , & ayant eu l'adresse de gagner l'Amiral qui la commandoit , il fut en état de tenir en crainte la côte du Mexique , & d'empêcher les secours qu'on pouvoit envoyer contre lui. Il ne désespera même pas d'engager les Espagnols , qui y étoient d'entrer dans sa révolte. La Cour justement alarmée de ses progrès , ayant éprouvé le danger qu'il y avoit , d'envoyer à l'Amérique des gens qui n'avoient d'autre recommandation que leurs importunités & leurs cabales , & sçachant qu'elle s'étoit bien trouvée de celles qui n'avoient pour elles que leur mérite , jetta



les yeux sur un Licentié en théologie, appelé Pierre de la Gasca, lequel ne différoit de Castro, qu'en ce qu'il étoit d'un caractère plus doux & plus insinuant, mais qui possédoit comme lui, le même amour pour la justice, la même grandeur d'ame, & le même désintéressement. Cette douceur de caractère convenoit aux circonstances présentes, de même que la sévérité de Castro, à celles où il s'étoit trouvé; car comme la révolte étoit devenue générale, il ne pouvoit compter que sur les amis qu'il se feroit. Quoique revêtu de la plus ample autorité, il n'avoit ni troupes, ni argent pour la faire valoir; de sorte que le succès de l'expédition, dépendoit entièrement de sa capacité.

Etant arrivé à Mexique, il déclara qu'il venoit avec des sentimens de paix; que son dessein n'étoit point d'user de sévérité, mais de guérir par des moyens doux, les mauvais effets de celles dont on avoit usé par le passé. Il écrivit même à Pizarro une lettre très obligeante, lui conseillant de se soumettre, & lui offrant le pardon pour lui & pour ses associés. Il prit cependant des mesures plus vi-

gouereufes, & partie par fon adrefle, partie par la réputation de probité qu'il s'étoit acquife, il leva de grandes fomme d'argent, & quelques centaines d'hommes. Pizarro, enflé de fes succès, reçut l'Ambaffadeur avec beaucoup de hauteur, & lui envoya fa réponfe, qui étoit auffi celle de fes affociés, par l'Amiral. Elle contenoit en fubftance, qu'il ne fe démettroit point de fon gouvernement, & qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre Gouverneur que lui. L'Amiral avoit ordre d'employer la voie des préfents, & au cas qu'elle ne réuffit point, de mettre le feu à la ville de Panama, & de lui amener le nouveau Viceroi prifonnier. Pendant ces conférences, l'affaire prit une toute autre tournure, & l'Amiral, au lieu de conduire Gasca prifonnier au Pérou, l'y transporta avec toutes fes forces, rentra dans l'obéiffance qu'il lui devoit, & perfuada à tous fes adhérens, de demeurer fideles à leur Souverain. Le Viceroi ne démentit point la conduite qu'il avoit tenue au Mexique, il fit publier partout la paix & le pardon, & s'étant mis à la tête d'une puiffante armée, il s'empara des villes de Lima & de

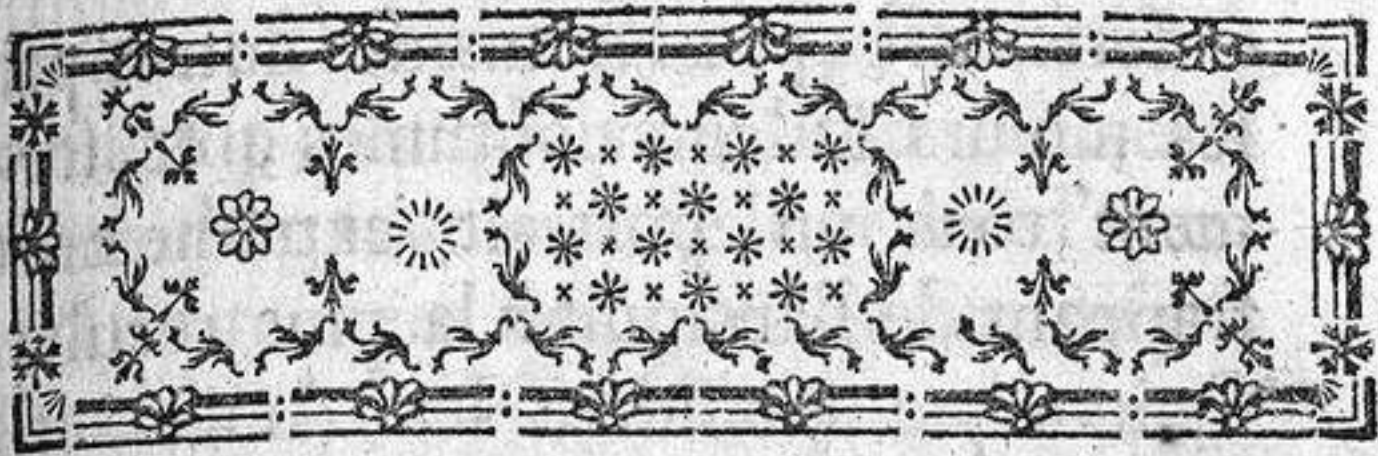
Cusco, & les détacha du parti de Pizarro, lequel se voyant obligé d'évacuer les places fortes dont il étoit en possession, hazarda une bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il fut aussi-tôt condamné & exécuté, avec tous ceux qui avoient eu le plus de part à sa rebellion.

Telle fut la destinée de tous ceux qui avoient contribué à la conquête du Pérou. Almagro fut décapité, & son fils eut le même sort; Pizarro fut massacré dans son propre Palais; son frere Ferdinand, retenu prisonnier pendant vingt-trois ans; & son autre frere Gonzales, ainsi qu'on l'a vû, fut puni comme traître. Le nouveau Gouverneur, après avoir appaisé sa province, par la voie de la rigueur, se servit de celle de la douceur, pour remédier à ses désordres, & pour achever ce que Castro avoit été obligé de laisser imparfait. Il établit le gouvernement civil, & militaire, & les mines sur un pied, que cette province est devenue dans la suite l'objet de la cupidité des Vicerois qui lui ont succédé. Il versa plus de deux millions dans le trésor royal, acquitta toutes ses dettes, & s'en retourna en Espa-

gne aussi pauvre que lorsqu'il en sortit.

La conquête des deux grands Empires du Pérou & du Mexique, est presque la seule chose qui intéresse dans l'Histoire de l'Amérique. Quelques escarmouches avec un peuple sauvage, quelques voyages & quelques découvertes qui se ressemblent en tout, & qui ne diffèrent que par les noms & les situations des lieux, ne valent pas la peine de remplir plusieurs volumes, & sont des objets aussi peu curieux qu'instructifs. Cependant, lorsque je traiterai des établissemens des Européens, je n'oublierai rien dans l'Histoire que j'en donnerai, de tout ce qui peut instruire & amuser le lecteur.

*Fin de la première Partie.*



# HISTOIRE

DES

COLONIES EUROPÉENNES

DANS L'AMÉRIQUE.

SECONDE PARTIE.

DES MŒURS DES AMÉRIQUAINS.

## CHAPITRE I.

*Portrait des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue, leur hospitalité, leur caractère. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.*

**L**ES Aborigènes de l'Amérique, dans toute l'étendue des deux vastes Continents qu'ils habitent, & parmi le nombre infini de nations & de tribus dans lesquelles ils sont divisés ;

Tome I. Partie II,

I vj

différent très peu les uns des autres par les mœurs & leurs coutumes, & forment tous un portrait extrêmement frappant de l'antiquité la plus reculée. Quiconque considère les Américains de notre temps, non-seulement étudie les mœurs d'une nation qui subsiste aujourd'hui, mais encore en quelque sorte les antiquités de toutes les nations; ce qui peut répandre beaucoup de lumière sur plusieurs passages des anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. Le sçavant Lafitau a écrit là-dessus avec beaucoup de succès, & son ouvrage mérite d'être plus lû en Angleterre, qu'il ne l'est communément.

Les Américains ont la taille fort haute & plus dégagée que ne l'ont la plupart des autres nations: ils sont extrêmement forts, mais plus propres à supporter la fatigue, que des travaux serviles, qui les épuisent en peu de temps. Leur force est celle d'un animal de proie, plutôt que d'une bête de charge. Ils ont le corps & la tête platte, ce qui est l'effet de l'art; ils ont les traits réguliers & l'air féroce; les cheveux longs, noirs, droits, & aussi forts que du crin; mais point de barbe. Ils ont la peau d'un rouge foncé,

ce qui est une couleur qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils ont soin d'entretenir, en s'oignant avec de la graisse d'ours.

La première fois que les Européens aborderent dans l'Amérique, ils trouverent le peuple entièrement nud, à la réserve des parties que les nations les plus incultes ont coutume de cacher. Depuis ils se servent pour les couvrir, d'une étoffe grossière qu'ils achètent de nous. Leur vie est entièrement uniforme, laborieuse, pauvre, & languissante; & toute leur éducation, dès leur plus tendre enfance, ne tend qu'à habituer leur corps à ce genre de vie; & leur esprit à infliger, & à supporter les plus grands maux. Ils n'ont d'autre occupation que la chasse & la guerre. Ils laissent l'agriculture aux femmes. Après que la saison de la chasse est passée, ce qui est un exercice qu'ils supportent avec beaucoup de patience, & dans lequel ils sont fort adroits, & qu'ils ont consommé leurs provisions, ils passent le reste de leur temps dans une parfaite indolence. Ils dorment la moitié du jour dans leurs cabanes, ils s'amusent & folâtent avec leurs amis, & n'observent ni modération ni bien-séance dans leur boire & dans leur

manger. Ils ne connoissoient point autrefois les liqueurs spiritueuses ; mais aujourd'hui , il n'y a rien qu'ils ne fassent pour en avoir. C'est-là l'unique but qu'ils se proposent dans tous les Traités qu'ils font avec nous ; & c'est ce qui leur cause des maux indicibles ; car dès qu'ils ont une fois commencé à boire , ils ne gardent plus aucune mesure , mais continuent de s'enyvrer aussi long-temps qu'ils ont de quoi avoir des liqueurs. Dans cet état , ils s'endorment en plein air , ce qui leur cause quantité de maladies qui les consomment. Ils se noyent dans les rivières & dans les marais ; ils tombent dans le feu ; ils se querellent , & se tuent souvent les uns les autres ; en un mot , l'ivresse , qui chez nous est plutôt un vice moral , qu'un vice destructif , est pour ce peuple barbare , qui n'a point le talent de réprimer ses passions , une calamité publique. Ceux d'entr'eux qui sçavent s'en garantir , & le nombre en est petit , jouissent du fruit de leur tempérance , & parviennent à un âge très avancé. Les désordres qu'un luxe compliqué a introduit & entretient en Europe , sont inconnus parmi eux.



Le caractère des Indiens est frappant. Ils sont graves jusqu'à paroître mélancoliques dans leurs occupations sérieuses, fort réservés avec ceux qu'ils fréquentent, très respectueux pour les vieillards, d'un tempérament froid & circonspect, qui fait qu'ils ne se hâtent jamais de parler, avant que d'avoir mûrement réfléchi sur ce qu'ils ont à dire, & qu'ils ne soient assurés que celui qui leur parle n'a plus rien à leur proposer. De-là vient qu'ils ne peuvent souffrir la coutume qu'ont les Européens de parler tous à la fois, & de s'interrompre. Rien n'est plus édifiant que la manière dont ils se comportent dans leurs Conseils & dans leurs Assemblées. Chacun y parle à son tour, selon son âge, sa sagesse, ou les services qu'il a rendus à sa patrie. Pas un mot, pas le moindre chuchotement, pas le moindre bruit, pendant qu'il parle. Nul reproche indécent, nul applaudissement déplacé. Les jeunes gens sont attentifs aux instructions que leur donnent les vieillards. Ils leur enseignent l'histoire de leur nation, ils enflamment leur courage par des chansons, faites à la louange de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalés par

quelque exploit militaire ; ils leur apprennent en quoi consistent les intérêts de leur pays , & les moyens de les soutenir.

Il n'y a point de peuple chez qui les loix de l'hospitalité soient plus respectées , ni observées avec plus de générosité & de bienveillance. Leurs maisons , leurs provisions , même leurs femmes , quelque jeunes qu'elles soient , sont au service de leurs hôtes. Ils n'ont pas moins d'humanité & de bienveillance pour leurs compatriotes. Quelqu'un a-t-il fait une mauvaise chasse ? a-t-il eu une mauvaise récolte ? a-t-il perdu sa maison par un incendie ? Tout l'effet que ce malheur produit est , qu'il le met à même d'éprouver la bienveillance & la générosité de ses compatriotes , qui lui font part de tout ce qu'ils ont , & qui pour cet effet ont tout en commun. Mais les Américains ont une haine implacable pour les ennemis de leur patrie , & pour ceux qui leur ont fait quelque injure personnelle. Ils déguisent leurs sentiments , ils feignent de se réconcilier , jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger par trahison ou par surprise. Ni la longueur du temps , ni l'éloignement

DES COLONIES EUROPÉENNES. 209  
des lieux , ne peuvent appaiser leur  
ressentiment, ni mettre leurs ennemis  
à couvert. Un Américain gravit les  
plus hautes montagnes, pénètre dans les  
forêts les plus impraticables , traverse  
les plus affreux déserts pendant plusieurs  
centaines de miles , supportant l'in-  
tempérie des saisons, la fatigue de l'ex-  
pédition , les extrémités de la faim &  
de la soif , avec une patience , & une  
gaieté inconcevables , dans l'espoir de  
surprendre son ennemi , sur lequel il  
exerce les cruautés les plus horribles,  
jusqu'à se repaître de sa chair. Voilà  
jusqu'où les Indiens poussent leur ami-  
tié ou leur haine ; & tel est en général  
le caractère des ames fortes & coura-  
geuses , mais qui n'ont reçu aucune  
éducation.

Malgré cette férocité, il n'y a point  
de peuple qui soit plus maître de sa  
colere, ni qui sçache mieux la dissimu-  
ler. On accoutume les Indiens dès leur  
enfance à supporter la raillerie , les bro-  
cards , les coups , & les injures avec  
patience , ou du moins sans émotion.  
C'est - là un des principaux objets de  
leur éducation. Rien ne leur paroît plus  
indigne d'un homme de bon sens & de  
courage, que de se fâcher & de se met-

tre en colere. Ils font si convaincus de cette vérité, qu'il est rare qu'ils se querellent, à moins qu'ils ne soient pris de vin ou de liqueur, quand même on leur diroit les choses les plus choquantes. Mais la nature humaine est telle, que comme il n'y a point de vertu qu'on ne puisse enter sur les passions les plus vicieuses, de même il n'y a point de bonne qualité qui ne puisse dégénérer en vice. C'est - là la raison pour laquelle les passions des Américains, lors quelles sont une fois mises en mouvement, sont au - dessus de ce qu'on peut imaginer de plus furieux & de plus à craindre; les crimes les plus noirs & les plus atroces ne leur coûtent plus rien.

Les peuples qui ne subsistent que de la chasse, qui vivent sous des huttes, & qui changent souvent de demeure, sont rarement religieux. Les Américains n'ont presque point de temples. On prétend, à la vérité, qu'il y en avoit, & même de magnifiques chez les Mexicains & chez les Péruviens; mais c'étoient des peuples civilisés, eu égard à ceux dont je parle; il n'y a point de comparaison à faire entre eux & les Indiens de nos jours. Quelques-

uns paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. D'autres pensent un peu mieux ; ils admettent un Etre suprême, éternel & incorruptible, qui gouverne tout l'Univers. Ils s'en tiennent à cette connoissance, qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, mais ils ne lui rendent aucun culte. Il y a cependant quelques peuples dans l'Amérique, qui rendent une espèce d'hommage au Soleil & à la Lune, & qui admettent des Etres invisibles, qui se mêlent continuellement de leurs affaires ; ils parlent beaucoup des Démons, des Nymphes, des Fées, & autres choses équivalentes. Ils ont aussi des cérémonies, qui marquent quelque espèce de culte plus régulier ; car ils offrent les prémices de leurs fruits ; ils observent certaines cérémonies dans le temps de la pleine Lune, & ont dans leurs fêtes quantité de choses qui montrent qu'ils ont eu autrefois une religion, mais qu'ils ne connoissent que par tradition, & dont ils se mettent peu en peine de savoir la raison. Quoique sans religion, ils ne laissent pas que d'être extrêmement superstitieux ; comme c'est l'ordinaire de ceux dont la subsistance dépend entièrement du hazard. Grands

observateurs des présages & des songes, avides de lire dans l'avenir; ils ont une infinité de devins, d'augures & de magiciens, qu'ils ont soin de consulter sur leurs affaires, sur leur santé, leurs guerres, leur chasse. Leur médecine consiste dans une espèce de magie, dont leurs Prêtres seuls sont dépositaires. Les malades sont naturellement enclins à la superstition, & les secours qu'ils peuvent attendre des hommes, sont si foibles, qu'ils n'est pas étonnant que dans tous les pays & dans tous les temps, les peuples, dans cette fâcheuse circonstance, ayent mis leur confiance dans la Providence & se soient flattés d'un secours surnaturel.

Leurs Médecins ne connoissent qu'un seul remède, pour telle espèce de maladie que ce puisse être. Ils enferment le malade dans une petite cabane, au milieu de laquelle est une pierre rougie au feu, sur laquelle ils versent continuellement de l'eau, jusqu'à ce que le malade soit tout en sueur, après quoi ils le plongent dans la riviere la plus prochaine; ce qu'ils répètent aussi souvent qu'ils le jugent nécessaire, & par cette méthode ils opèrent quelquefois des cures extraordinaires. Mais il

arrive souvent aussi, que le malade meurt dans l'opération, sur-tout dans les maladies que les Européens ont apportées dans le pays, entr'autres dans la petite vérole, qui fait chez eux des ravages affreux, ce que j'attribue en partie à cette méthode. Ils connoissent aussi quelques spécifiques d'une efficacité surprenante, mais dont ils attribuent la vertu aux cérémonies magiques avec lesquelles ils les administrent.

---

## CHAPITRE II.

*Gouvernement des Américains. Leurs assemblées. Leurs Orateurs. Leurs fêtes. Maniere dont ils rendent la justice.*

**L**AMOUR de la liberté, est la passion dominante des Américains. Ils lui sacrifient toutes choses. C'est pour elle qu'ils supportent patiemment les besoins & les miseres de la vie, & leur éducation ne tend qu'à fortifier cet amour dans eux. On leur laisse une liberté entière, on ignore ce que c'est que de les battre, & encore moins de les gronder. Ils prétendent que la rai-

son seule suffit pour diriger la conduite de leurs enfans , lorsqu'ils ont atteint l'âge de la connoître , & qu'avant ce temps-là , ils ne sçauroient commettre de grandes fautes. Mais que les châtimens peuvent abbatre cet esprit libre & martial , qui fait la gloire de leur nation , en les obligeant à n'agir que par des motifs bas & ferviles. Après même qu'ils ont atteint l'âge de raison , ils ne connoissent ni commandement , ni dépendance , ni subordination ; on évite même d'employer des raisons trop fortes pour les porter à agir , parceque cela marque une espèce de supériorité & de violence que l'on veut faire à leur volonté.

Par le même principe, ils ne connoissent d'autre châtiment que la mort. Ils ignorent ce que c'est que les amendes pécuniaires , parcequ'ils ne peuvent les exiger d'un homme libre , & la mort qu'ils infligent quelquefois , est plutôt une conséquence d'une espèce de guerre contre un ennemi commun , qu'un acte de puissance judiciaire exercé sur un sujet , ou sur un citoyen. Ce penchant pour la liberté est général , & quoique quelques tribus de l'Amérique ayent un Chef , auquel nous don-



DES COLONIES EUROPÉENNES. 215  
nons le nom de Roi, son pouvoir est  
plutôt persuasif que coercif, & on le  
respecte plutôt comme un pere, qu'on  
ne le craint comme un Monarque. Il  
n'a ni gardes, ni prisons, ni Officiers  
de justice. Les autres formes, que l'on  
peut considérer comme une espèce  
d'aristocratie, n'ont pas plus d'autorité.  
Cette dernière espèce de gouverne-  
ment est la plus ordinaire dans l'Amé-  
rique septentrionale. Chez quelques  
tribus, il y a une espèce de noblesse,  
qui met ceux qui la possèdent, lors-  
qu'ils ont atteint l'âge de raison, en  
droit d'opiner dans les conseils de leurs  
nations; tous les autres en sont exclus.  
Mais parmi les cinq Nations, ou chez  
les Iroquois, qui est la République la  
plus célèbre de l'Amérique septentrio-  
nale, & chez quelques autres nations,  
ils n'exigent d'autres qualités dans  
leurs Chefs, que l'âge, l'expérience,  
& la capacité. Il y a néanmoins dans  
chaque tribu quelques familles parti-  
culieres, pour lesquelles ils ont beau-  
coup de respect, & qu'elles considèrent  
en quelque sorte comme leurs Chefs,  
à moins qu'elles ne se soient rendues  
indignes de ce rang; de même qu'il  
y a dans chaque tribu quelques per-

sonnes, qui ont une prééminence sur les autres, à cause de leur nombre, ou de leur bravoure; mais comme elles ne l'exigent point avec orgueil & avec insolence, & qu'elles ne la maintiennent point par la tyrannie, aussi ne la leur dispute-t-on jamais, lorsqu'elle leur est légitimement dûe.

Leur Grand Conseil est composé de ces Chefs de tribus & de familles, & de ceux que leur capacité a élevés au même degré de considération. Il se tient dans une maison, qu'ils ont dans chaque ville pour cet effet, où ils reçoivent les Ambassadeurs, leur donnent réponse, chantent leurs chansons de guerre, qu'ils ont apprises par tradition, ou font commémoration des morts. Ces Conseils sont publics. Ils y proposent les affaires qui concernent l'Etat, qui ont déjà été digérées dans les Conseils secrets, où il n'est permis qu'aux Chefs d'assister. C'est-là que leurs Orateurs déploient leur éloquence, & la connoissance qu'ils ont des affaires publiques; ce sont là les Ambassadeurs & les Commissaires qu'ils nomment pour faire la paix, ou contracter une alliance avec les autres nations. Le principal talent de ces Orateurs

Orateurs consiste à donner une tournure favorable à leurs affaires, & à exprimer leurs pensées d'une manière figurée, & avec une force dont les Européens sont incapables, avec des gestes forcés, mais naturels & expressifs.

Lorsqu'ils ont à traiter de quelque affaire de conséquence, ils célèbrent une fête, à laquelle toute la nation assiste. Ils ont de moindres fêtes pour les affaires peu importantes, auxquelles on n'invite que ceux qui y sont intéressés. Dans ces fortes de fêtes, la loi est de ne rien laisser; de sorte que lorsqu'ils ne peuvent tout manger, ils jettent ce qui reste dans le feu, qu'ils regardent comme une chose sacrée, ce qui donne lieu de croire, que ces fêtes ne consistoient anciennement que dans des sacrifices. Avant que la fête commence, celui qui tient le premier rang, entonne une chanson, dont le sujet est pris de quelque histoire fabuleuse ou véritable de leur nation, qui renferme les principaux événemens qui sont arrivés, & tout ce qui peut leur faire honneur, ou servir à leur instruction. Ils ont aussi des danses guerrières, dont ils accompagnent ces chansons, & il

ne se passe point d'affaires, qu'elles ne soient accompagnées de ces chansons & de ces danses. Tout se passe chez eux avec beaucoup de cérémonie, & cela est absolument nécessaire chez un peuple barbare pour prévenir la confusion, outre qu'elles servent à fixer ces événemens dans leur mémoire.

Pour l'aider, ils se servent de petits coquillages, ou de grains de chapelet, de différentes couleurs, dont la signification varie, selon leur couleur & la maniere dont ils sont arrangés. A la fin de chaque matiere qu'ils agitent, lorsqu'ils traitent avec une nation étrangere, ils donnent un de ces chapelets, & sans cette cérémonie, l'affaire passe pour indécidée. On conserve avec soin ces espèces de chapelets dans chaque ville, comme des monumens publics, & ils y ont recours, lorsqu'ils ont quelque contestation avec leurs voisins. Comme la matiere dont ils les font, est devenue extrêmement rare depuis quelques années, à cause de la grande consommation qui s'en est faite, ils donnent souvent des fourrures pour ces *Wampums*, c'est ainsi qu'ils appellent ces petits coquillages ou grains, & reçoivent en retour des

présents d'un prix plus considérable ; car ils n'ajoutent aucune foi à ce que leur disent nos Députés, à moins qu'ils n'accompagnent leurs propositions de quelque présent.

Ce même Conseil de leurs anciens, qui regle tout ce qui concerne la police extérieure de l'Etat, est également chargé de tout ce qui tend à maintenir la paix. Leurs procès sont en petit nombre, & promptement décidés, n'ayant ni assez de moyens ni assez de ruse pour les faire traîner en longueur. C'est devant ce même tribunal que l'on porte les affaires criminelles, lorsqu'elles sont de nature à intéresser toute la nation. Dans les cas ordinaires, le crime est ou vengé, ou mis en compromis par les parties intéressées. Lorsqu'il s'agit d'un meurtre, les parents du mort, s'en vangent sur celui qui l'a commis. Ils tuent souvent le meurtrier, & dans le cas où cela arrive, les parens de celui-ci, se regardent comme offensés, & se croient aussi en droit d'en tirer vengeance, que s'ils n'y avoient pas donné lieu les premiers. Mais en général, ces affaires se terminent à l'amiable. L'agresseur s'absente ; ses amis envoient faire

un compliment de condoléance à ceux du défunt ; ils leur offrent un présent qu'ils refusent rarement ; les chefs de la famille viennent ensuite , qui le délivrent avec beaucoup de formalité , l'accompagnant d'un discours fort éloquent. Ce présent consiste dans environ soixante articles , dont chacun est pour effacer une partie de l'offense , & calmer le chagrin de la partie lésée. Ils disent en donnant le premier , » j'arrache par ce premier présent la hache de la plaie , & la fais tomber des mains de celui qui est prêt de venger l'injure « ; avec le second , » j'effuie le sang de cette plaie , & ainsi de suite , détruisant l'un après l'autre les mauvais effets du meurtre « . Cette entrevûe se termine à l'ordinaire par un festin , accompagné de chansons & de danses. Lorsque le meurtre est commis par une personne de la même famille , ou cabane , celle-ci a seule le droit d'en juger sans appel , & de décider s'il faut punir le coupable de mort , ou lui pardonner , ou l'obliger à donner un dédommagement envers la veuve ou les enfans du défunt. Pendant tous ce temps-là , la nation ne s'en mêle point , ne fait aucun usage de sa

DES COLONIES EUROPÉENNES. 221  
force , ni ne déploie sa puissance , si ce n'est dans des occasions signalées. Elle reprend alors toute son autorité. Chacun s'empresse d'exécuter les ordres du Sénat. Ce peuple ignore ce que c'est que déloyauté & trahison. Plutôt gouverné par ses mœurs que par les loix, l'exemple , l'éducation , la pratique constante de leurs cérémonies, le rendent affectionné pour son pays, & lui inspirent le respect le plus religieux pour les constitutions & les coutumes de ses ancêtres. On se passe aisément de loix & d'une puissance coercive, dans une société bornée, où chacun a les yeux sur son voisin, & n'a d'autre objet que de resserrer les liens naturels qui tendent à la cimenter. L'amour entre les parens, si rare parmi nous, est une vertu nationale chez les Américains, laquelle influe sur les particuliers. On voit chez eux des exemples d'amitié, qui l'emportent sur ceux de l'antiquité fabuleuse; & lorsque ces fortes d'amitiés commencent à se former, les familles s'en félicitent, comme d'une acquisition qui les assure d'un secours mutuel, & qui promet à leur nation les plus grands honneurs, & les plus grands avantages.

K iij

---



---

### CHAPITRE III.

*Deuil des Américains. La fête des morts. Portrait des femmes Américaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.*

UN Américain meurt-il, soit de mort naturelle, ou à la guerre? Toute la ville (\*) à laquelle il appartient en porte le deuil. Dans ces sortes d'occasions toutes les affaires cessent, quelques importantes qu'elles soient, les divertissemens ne sont plus permis, jusqu'à ce qu'on ait rendu au défunt les derniers devoirs; ce qui se fait toujours avec beaucoup de solemnité. On lave le corps, on l'oint, on le peint, pour diminuer en quelque sorte l'horreur que sa vûe est capable d'inspirer. Les femmes déplorent sa perte avec des cris & des hurlemens affreux, entremêlés de chants à la louange du

---

(\*) Les villes sont très petites, & il les habitent rarement, après que la saison de la chasse est passée, si ce n'est qu'une guerre, ou des affaires d'État ne les y obligent.



défunt & de ses ancêtres. Les hommes gardent un peu plus de modération. Tout le village accompagne le corps, & on l'enterre avec ses plus beaux habits. On met à côté de lui son arc, ses flèches, & tout ce qu'il a le plus aimé pendant sa vie, avec des provisions pour le voyage qu'il va faire; car ils croient l'immortalité de l'ame, mais ils ont là-dessus des idées extrêmement grossières. On indique dans cette occasion, de même que dans toutes les autres solemnités, un jour de jeûne. Les funérailles achevées, les plus proches parents du défunt s'enferment dans leurs huttes pendant un temps considérable, pour se livrer à leur chagrin. On n'omet dans cette occasion ni les complimens de condoléance, ni les présens. Au bout de quelque temps, ils retournent au tombeau, pour y renouveler leurs pleurs; ils couvrent de nouveaux habits ce qui reste du corps, & recommencent les cérémonies des premières funérailles.

Entre tous les exemples que je pourrois citer de leur respect pour leurs amis qui sont décédés, il n'y en a point de plus frappant, que ce qu'ils appellent la fête des morts ou des ames. Le

jour pour cette cérémonie est fixé dans le Conseil des anciens, lesquels ordonnent les préparatifs nécessaires, pour que tout se passe avec beaucoup d'ordre & de magnificence. C'est dans cette occasion qu'ils étalent toutes les richesses du pays, & qu'ils font le plus d'usage de leur industrie. On invite le peuple voisin à venir prendre part à la fête, & à être témoin de la solemnité. On va déterrer ceux qui ont été ensevelis hors des villages, & on porte leurs ossemens dans un charnier commun. Il est aisé de se figurer l'horreur que doit causer un pareil spectacle; & je ne puis le peindre d'une manière plus vive que l'a fait Lafitau.

» Il est constant, dit-il, que l'ouverture de ces tombeaux, étale les  
 » scènes les plus frappantes que l'on  
 » puisse s'imaginer; c'est-là que l'on  
 » voit ce portrait humiliant de la misère  
 » humaine dans différentes images  
 » de la mort, où elle semble avoir  
 » pris plaisir à se peindre sous des milliers  
 » de formes plus horribles les unes  
 » que les autres dans les différents  
 » cadavres, selon le degré de corruption  
 » dans lequel ils sont, ou la  
 » manière dont elle les a affectés. Les

» uns paroiffoient flétris & defféchés ;  
 » d'autres ont les os couverts d'une ef-  
 » péce de parchemin ; d'autres paroif-  
 » foient defféchés ou fumés , fans au-  
 » cune apparence de pourriture ; quel-  
 » ques - uns ne font que commencer à  
 » fe corrompre , tandis que d'autres  
 » fourmillent de vers , & font plongés  
 » dans la corruption. Je ne fçai ce  
 » qui frappe le plus , ou l'horreur de  
 » ce fpectacle , ou les fentimens de  
 » pitié & de tendrefle que ces pauvres  
 » gens témoignent pour leurs amis. Rien  
 » n'est plus admirable que la maniere  
 » dont ils s'acquittent de ce trifte de-  
 » voir. Ils ramaffent jufqu'aux plus  
 » petits os ; ils manient ces cadavres  
 » dégoûtants , en enlevent les vers , &  
 » les portent fur leur dos pendant plu-  
 » fieurs heures de marche , fans être dé-  
 » goûtés par la puanteur infupportable  
 » qu'ils exhalent , & fans éprouver d'au-  
 » tre émotion , que celle que leur caufe  
 » le regret d'avoir perdu des perfonnes  
 » qui leur étoient fi cheres pendant  
 » leur vie , & dont ils ne ceffent de  
 » déplorer la mort «.

Cette étrange fête eft la plus folem-  
 nelle qu'ils ayent , non - feulement à  
 caufe de la quantité de naturels & d'é-

trangers qui s'y rendent, & des obseques pompeuses qu'ils font à leurs morts, qu'ils revêtent des plus beaux habits qu'ils puissent trouver, & qu'ils exposent pendant quelque temps en public ; mais encore, à cause des différents jeux qu'ils célèbrent dans cette occasion, à l'imitation de ceux que les Grecs & les Romains célébroient dans ces sortes de rencontres.

Voilà comment les Américains s'efforcent d'adoucir les misères de la vie, par les honneurs qu'ils rendent aux morts ; & ils les rendent d'autant plus ponctuellement, que chacun s'attend d'en recevoir de pareils à son tour. Quoique parmi ces nations sauvages, cette coutume porte avec elle les marques de la férocité de leur caractère, il est cependant certain que ces honneurs qu'ils rendent aux morts, le chagrin qu'ils ont de leur absence, & le soin qu'ils prennent d'en renouveler le souvenir, sont d'excellents moyens pour inspirer des sentiments d'humanité. Si ces sortes de cérémonies n'ont pas lieu chez les nations civilisées ; c'est qu'on y supplée par d'autres moyens ; mais toujours est-il certain que ces honneurs qu'on rend

aux morts, font aussi anciens qu'universels.

Quoique les femmes de l'Amérique, soient chargées de la partie la plus laborieuse de l'œconomie, il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi esclaves qu'on se le figure, & elles ne sont point sujettes à cette subordination, qui a lieu dans les pays où elles sont le plus respectées. Au contraire, tous les honneurs dont la nation jouit, sont pour elles. Elles ont aussi leurs Conseils, & elles ont part dans toutes les délibérations qui concernent l'Etat, & elles ne se distinguent pas moins à cet égard que les hommes. La polygamie est en usage chez quelques nations, mais elle n'est pas générale. La plupart se contentent d'une seule femme, mais ils peuvent la quitter pour les mêmes causes qui avoient lieu chez les Juifs, les Grecs, & les Romains. Le mariage a lieu chez toutes les nations de l'Amérique, & on y observe quantité de cérémonies, dont la principale est que l'épouse présente à son futur un plat rempli du froment qu'elle a recueilli.

Elles sont aussi chastes après le mariage, qu'elles étoient incontinentes avant que d'être engagées dans ses

liens. Le châtement de l'adultere, de même que celui de la personne avec qui elle l'a commis, est entièrement réservé au mari, & souvent très sévère, vû qu'il est juge & partie intéressée. Leurs mariages sont peu féconds, les femmes ayant rarement plus de deux ou trois enfans; mais elles accouchent plus aisément que les Européennes, ce qui fait que leur fruit est plus fort & plus vigoureux. Il y a tout lieu de croire, que la vie laborieuse que mènent les deux sexes, n'est point favorable à la procréation; à quoi l'on peut ajouter que l'usage où sont les filles de se faire avorter, en quoi elles sont fort expertes, les rend dans la suite moins fécondes. C'est une des causes de la dépopulation de l'Amérique, & s'il leur arrive de souffrir quelques pertes, soit par les maladies épidémiques, ou par la guerre, il faut un temps infini pour les réparer.



---



---

## CHAPITRE IV.

*Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi, & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers.*

LES Américains ne connoissent presque d'autre occupation que la guerre, ou les exercices qui y ont rapport. C'est dans cela qu'ils font consister toute leur gloire, & un homme n'est considéré, qu'autant qu'il augmente la force de son pays par le nombre de prisonniers qu'il fait, & qu'il orne sa cabane des cranes de ceux qu'il a tués. Lorsque les Anciens ont résolu de faire la guerre, ils ne déclarent pas toujours la nation qu'ils ont dessein d'attaquer, pour que leur ennemi se tienne moins sur ses gardes, & qu'ils puissent le prendre au dépourvu. Il font plus, il laissent souvent passer plusieurs années, sans commettre aucun acte d'hostilité, pour que sa vigilance s'endorme, & qu'il se méfie moins du danger qui le

menace. Le principal Capitaine somme la jeunesse de comparoître au jour marqué, on met la chaudiere de la guerre sur le feu, les chansons & les danses commencent, on envoie le Calumet à tous les villages de la même nation, & à tous ses alliés; le feu s'allume, on n'entend de tous côtés que des chansons guerrieres, & des hurlemens affreux dans tout le pays. Les femmes se mettent de la partie, elles déplorent la perte de ceux qui ont péri dans les combats, ou qui sont morts de maladie, elles demandent à grands cris qu'on les remplace par des prisonniers, elles piquent les jeunes gens d'honneur & enflamment leur courage, ce qu'elles sçavent faire avec un talent merveilleux.

Après avoir ainsi animé la fureur de la nation, le Capitaine prépare un festin, dont le seul mets consiste dans de la chair de chien. Tous ceux qui doivent y assister, reçoivent des billets, qui sont tous autant de promesses qu'ils font, d'être fideles les uns aux autres, & d'obéir à leur Chef. On ne force personne à prendre les armes, mais après qu'ils ont accepté ce billet, ils sont censés engagés, & leur désertion est



punie de mort. Tous les guerriers qui composent cette assemblée, se noircissent le visage avec du charbon, dont la couleur entremêlée de taches & de traits de vermillon, leur donne un air affreux. Ils ont soin de tresser leurs cheveux d'une manière bizarre, & de les entremêler de plumes de différentes couleurs. Dans cette assemblée, qui sert de préparatif pour l'expédition militaire qu'ils vont entreprendre, le Général entonne la chanson de la guerre, après quoi élevant sa voix le plus qu'il peut, il adresse une espèce de prière au Dieu de la guerre, que les Américains appellent *Areskouï*. » Je te prie, » lui dit-il, de favoriser mon entreprise & de protéger ma famille : je demande la même grace aux esprits & aux bons & mauvais génies. Vous tous, qui êtes dans le Ciel, sur la terre, ou sous la terre, détruisez nos ennemis, & faites que moi & mes compagnons, retournions sains & saufs dans notre patrie «. Tous les guerriers répondent à cette prière par des cris & des acclamations. Le Général recommence sa chanson, frappe de sa massue les pieds droits qui soutiennent sa cabane, & commence la danse

de la guerre, que ses soldats accompagnent de leurs cris, pendant tout le temps qu'elle dure.

Le jour du départ étant arrivé, ils prennent congé de leurs amis; ils échangent avec eux les hardes & les meubles qu'ils ont; leurs femmes & leurs parentes prennent le devant, & les accompagnent à quelque distance de la ville. Tous ces guerriers, revêtus de leurs plus beaux habits, se mettent en marche à la file les uns des autres, car ils ne savent ce que c'est que de marcher par rang. Ils sont précédés de leur Chef, qui chante la chanson de mort, & tous gardent un profond silence. Ayant joint leurs femmes, ils quittent leurs habits, en prennent de mauvais, & accompagnent leur Chef, là où il lui plaît de les mener.

Les motifs qui les portent à faire la guerre, sont rarement les mêmes que les nôtres. Ils ne se proposent d'autre but que la gloire qui suit la victoire, ou l'avantage qu'elle leur procure d'augmenter le nombre de leurs prisonniers, ou de les immoler à leur fureur brutale. Il est rare qu'ils prennent la peine de colorer leurs guerres de quelque apparence de justice. Il est assez ordi-

naire aux jeunes gens, dans le sein de la plus profonde paix, de faire des festins & des danses guerrières. Ils tombent tantôt sur une nation, tantôt sur une autre, surprennent leurs chasseurs, leur enlèvent le crane, ou les emmènent prisonniers chez eux. Leurs Sénateurs feignent d'ignorer leur conduite, & même l'encouragent, parce qu'elle sert à entretenir leur humeur martiale, les endurecit aux veilles & à la fatigue, & leur donne de bonne heure du goût pour la guerre.

Les qualités militaires nécessaires aux Indiens sont, la vigilance & l'attention à éviter les surprises & à prendre l'ennemi au dépourvu, la patience & la force, pour supporter les travaux & les fatigues inséparables de la guerre. Les nations de l'Amérique sont extrêmement éloignées les unes des autres, & séparées par des déserts affreux, couverts de forêts épaisses, qu'ils sont obligés de traverser, avant de rencontrer un ennemi, dont il semble que l'éloignement devoit les mettre à couvert. Mais malgré le secret que garde le parti qui se met le premier en mouvement, l'ennemi en a souvent connoissance, se prépare à l'attaque, &

profite autant qu'il peut de l'inattention & du défaut de vigilance de son adversaire. Voici en quoi consiste chez eux tout l'art de la guerre. Ils combattent rarement en rase campagne, si ce n'est dans des occasions extraordinaires. Ce n'est pas qu'ils ne soient très braves, mais c'est qu'ils méprisent cette méthode, comme indigne d'un homme de cœur, & comme une affaire, où la fortune a infiniment plus de part que la prudence. Les principales choses qui servent à leur faire découvrir leurs ennemis, sont la fumée de leurs feux, qu'ils sentent à une distance presque incroyable, & leurs traces, qu'ils distinguent & qu'ils reconnoissent avec une sagacité qui tient du prodige. En les voyant, ils vous disent fort bien le nombre d'hommes qui ont passé, & depuis quel temps ils sont passés. Cela va si loin, qu'ils distinguent les différentes nations, par les différentes empreintes de leurs pieds, & qu'ils les apperçoivent, là où nous autres Européens n'en verrions aucune. Un homme, qui s'attache à une seule chose, & qui s'y est long-temps exercé, fait des progrès presque incroyables.

Mais comme leurs adversaires ont

la même connoissance, & sçavent aussi bien qu'eux en tirer avantage, il faut nécessairement que le plus rusé l'emporte. Ils n'allument point de feu pour se chauffer ni pour aprêter leurs victuailles, & n'ont pour toute nourriture que de la farine paîtrie avec de l'eau. Ils restent couchés tout le jour, & ne marchent que la nuit. Comme ils marchent par files, celui qui ferme la marche, a soin d'effacer les traces de tous ceux qui le précèdent. Rencontrent-ils une riviere, ils la passent à gué pour suivre leur ennemi. Campent-ils, ils envoient des batteurs d'estrade pour reconnoître le pays, de même que les endroits où ils soupçonnent qu'il peut être caché. Il arrive souvent, pendant que toute la nation est employée à la chasse, qu'ils entrent dans un village, massacrent les vieillards, les femmes & les enfans, ou les emmenent prisonniers, selon qu'ils sont en force, & qu'ils jugent qu'ils peuvent être utiles à leur nation.

Ils taillent souvent en pièces les petits partis qu'ils trouvent à la chasse; mais lorsqu'ils rencontrent un grand corps d'ennemis, ils se couchent à plat par terre, parmi les feuilles des arbres,

dont on a peine à les distinguer, à cause de la couleur dont ils ont soin de peindre leurs corps. Ils laissent ordinairement passer le premier détachement, après quoi se levant en poussant un grand cri, qu'ils appellent le cri de guerre, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups de mousquets, car il y a long-temps qu'ils ne se servent plus de flèches. Le parti attaqué répond par un autre cri, & à l'instant, chaque Indien se met à couvert d'un arbre, & fait feu sur son ennemi, dès l'instant qu'il s'appèrçoit qu'il se leve pour faire une seconde décharge.

Après avoir combattu pendant quelque temps de la maniere que je viens de dire, le parti qui croit avoir de l'avantage, s'avance avec une petite hache à la main, que les Indiens manient avec beaucoup de dextérité; ils redoublent leurs cris, menacent leurs ennemis, & s'encouragent les uns les autres, par un récit exageré des exploits qu'ils ont fait. Dès qu'ils en font une fois aux mains, le combat est bien-tôt décidé, & les vainqueurs assouvissent leur férocité, en commettant mille indignités sur les corps de ceux qu'ils ont tués; ils les mordent, leur arra-

chent le crane, & se veautrent dans leur sang, comme des bêtes féroces.

Le sort des prisonniers est des plus déplorable. Ils ne leur font aucun mal, tant qu'ils sont en marche pour s'en retourner chez eux; mais ils ne sont pas plutôt arrivés sur leur territoire, ou sur celui de leurs alliés, que tous les habitans des villages accourent en foule, & s'empressent de montrer leur attachement pour leurs amis, par le traitement barbare qu'ils font aux prisonniers, de maniere qu'ils arrivent au lieu de leur destination, couverts de plaies & de meurtrissures. Les vainqueurs entrent dans la ville en triomphe. Le Capitaine de guerre va trouver les Chefs, & leur rend compte à haute voix, des particularités de l'expédition, du dommage que l'ennemi a souffert, & de la perte qu'il a faite lui-même. Cela fait, l'Orateur public, instruit le peuple de ce qui s'est passé. Avant que de se livrer à la joie qui accompagne la victoire, ils déplorent ceux de leurs amis qui sont morts dans le combat. Leurs parents sont ceux qui témoignent le plus de chagrin. Mais par un de ces étranges retours de l'esprit humain, à qui l'habitude fait pren-



dre toute forte de tournure, au premier signal de réjouissance, leurs larmes cessent dans un moment, & ils se livrent à la joie la plus effrenée.

Pendant tout ce temps - là, on ne décide rien sur le sort des prisonniers, jusqu'à ce que les Anciens se soient assemblés, & en ayent fait la distribution. C'est la coutume de faire présent d'un esclave à chacune des maisons qui ont perdu un parent ou un ami, dans quoi l'on se regle sur la grandeur de la perte qu'elle a faite. Celui qui est le maître du captif, le conduit jusqu'à la porte de la maison, & le remet entre les mains du propriétaire avec un ceinturon de *Wampum*, pour montrer qu'il s'est acquitté de ce qu'il avoit promis, en allant à cette expédition, qui étoit de remplacer le citoyen que l'on perdroit. Les parents examinent quelque temps le présent qu'on leur fait, & selon qu'ils le jugent nécessaire ou inutile, ou que sa physionomie leur plaît ou leur déplaît, qu'ils ont plus ou moins d'humanité, ou qu'ils sont plus ou moins affligés de la perte qu'ils ont faite, ou ils le reçoivent, ou le condamnent à la mort. Pour lors, il n'est plus permis à qui que ce soit de lui sau-



ver la vie. La nation s'assemble, comme s'il s'agissoit d'une grande solennité. On dresse un échaffaud, & on attache le prisonnier à un poteau. A l'instant il entonne sa chanson de mort, & se prépare à supporter les cruautés qu'on va lui faire souffrir, avec un courage indomptable. Ses ennemis, de leur côté, s'apprêtent à mettre sa constance à l'épreuve, & à lui faire éprouver les tourmens les plus affreux, que la méchanceté des hommes soit capable d'imaginer. Ils commencent par les extrémités, & approchent insensiblement du tronc. L'un lui arrache les ongles les uns après les autres jusqu'à la racine; l'autre, lui mord le doigt, & en emporte la chair; un troisieme, lui met le doigt ainsi mutilé dans la noix d'une pipe rougie au feu, & en hume la fumée, comme il feroit celle du tabac. Ils lui écrasent ensuite les doigts & les orteils entre deux pierres, lui coupent les jointures, lui percent les chairs, & mettent dans les plaies des morceaux de fer rougis, qu'ils ont soin de remuer en tous sens. Ils lui arrachent les chairs, ainsi rôties & mutilées avec les dents, la devorent avec avidité, & se barbouillent le visage de son sang,

avec une fureur & un acharnement inconcevable. Après lui avoir enlevé la chair, ils lui tordent les nerfs & les tendons avec une baguette de fer, & les lui arrachent, tandis que d'autres lui allongent les membres, & leur font prendre les postures qu'ils jugent les plus propres à le tourmenter. Ce supplice dure souvent cinq à six heures. Ils le détachent ensuite pour prendre haleine, pour imaginer de nouveaux tourments, & donner le tems au patient de reprendre ses forces ; mais il arrive souvent, qu'épuisé par les souffrances qu'il a endurées, il tombe dans un si profond sommeil, qu'on est obligé de lui appliquer le feu pour le réveiller, & renouveler ses tourments.

Ils le rattachent au poteau, pour recommencer leurs cruautés. Ils lui piquent les chairs avec des meches faites d'un bois qui s'enflamme aisément, mais dont le feu est fort lent. Ils lui enfoncent des roseaux tranchants dans toutes les parties du corps ; lui arrachent les dents avec des pinces, lui crevent les yeux, & enfin, après lui avoir brûlé les chairs jusqu'aux os à petit feu, après l'avoir mutilé de façon, que tout son corps n'est plus qu'une

qu'une plaie, & défiguré le visage au point de ne pouvoir plus le reconnoître, lui avoir enlevé le péricrane, lui avoir couvert le têt de charbons ardens, ou avoir versé dessus de l'eau bouillante; ils délient pour la seconde fois ce malheureux, lequel n'y voyant plus, & ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, de douleur & de lassitude, & assailli de tous côtés à coups de pierres & de massues, bronche à chaque pas qu'il fait, tombe dans le feu, se relève, & court çà & là, jusqu'à ce que quelqu'un des Chefs, soit par compassion, ou lassé de sa cruauté, l'acheve avec un coup de massue ou de poignard. On met ensuite son corps dans une chaudiere, & on le mange avec des grandes réjouissances.

Les femmes oubliant l'humanité aussi bien que leur sexe, & transformées en quelque chose de pire que des furies, jouent aussi leur rôle, & même l'emportent sur les hommes par leur cruauté. Les principaux habitans restent assis autour de l'échaffaud, fument leurs pipes, & regardent cet affreux spectacle, sans témoigner la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire est,

que le patient lui-même, dans les petits intervalles que ses bourreaux lui laissent, fume aussi, témoigne la plus grande indifférence pour les maux qu'il souffre, & s'entretient avec eux de choses indifférentes. En un mot, pendant tout le temps de l'exécution, ils semblent disputer entr'eux à qui l'emportera, eux, à lui faire souffrir les plus cruels tourmens, & lui à les supporter avec courage & avec constance. Il ne laisse échapper aucun gémissement ni aucun soupir, pas la moindre contorsion, ni la moindre altération sur son visage. Il conserve sa tranquillité au milieu des tourmens qu'il endure, il raconte ses exploits, les cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, & les menace de la vengeance qui doit suivre sa mort; & quoique ses reproches ne servent qu'à les irriter davantage, il les pousse jusqu'à leur reprocher leur ignorance dans l'art de le tourmenter, leur enseignant la manière dont ils doivent s'y prendre pour le faire souffrir davantage. Les femmes ne montrent pas moins de courage que les hommes dans ces fortes d'occasions, & il est aussi difficile à un Indien de

se comporter autrement , qu'il le feroit à un Européen d'endurer ce qu'il souffre avec la même constance.

Si j'ai insisté sur ces exemples de cruauté , qui dégradent si fort la nature humaine , c'est parce que tous ceux qui parlent des mœurs de ce peuple , ne les ont point oubliés , & que cela m'a paru nécessaire pour faire connoître à fond son caractère. Cela sert encore à montrer jusqu'à quel point de cruauté les hommes sont capables de se porter , lorsqu'ils n'ont pas soin de réprimer leurs passions , à nous faire connoître les avantages d'une religion qui nous inspire pour nos ennemis une compassion , qui n'est ni connue , ni pratiquée dans les autres ; de même que ceux du commerce , des arts & des belles lettres ; car si d'un côté ils ont affoibli quelques vertus naturelles en introduisant le luxe , ils ont de l'autre diminué nos vices , & adouci la férocité des hommes , sans énerver leur courage.

D'un autre côté , la constance que montrent les Indiens dans les affreux tourments que je viens de dire , prouve ce que peuvent l'éducation & le désir effrené de la gloire , puisqu'elles lui

font imiter, & même surpasser ce que la philosophie, ou la religion font capables d'effectuer.

Les prisonniers qui ont le bonheur de plaire à ceux auxquels ils sont présentés, éprouvent un sort entièrement opposé à celui des premiers. Ils sont adoptés dans la famille, & y tiennent lieu du pere, du fils, ou du mari, qu'elle a perdu, & ne ressentent d'autre effet de leur captivité, sinon qu'ils ne peuvent plus retourner chez eux. Ils seroient punis de mort, s'ils tentoient de le faire. Les Indiens n'ont d'autre but dans leurs guerres, que de faire des prisonniers, & de réparer les pertes que leur nation a souffertes; & de-là vient qu'un Général qui perd beaucoup de monde, fût-il victorieux, est très-mal reçu chez lui, parce qu'il n'a pas rempli le but de son expédition. Aussi ont-ils soin de conserver leurs soldats, & de n'attaquer leurs ennemis que lorsqu'ils sont sûrs de le vaincre, ou par leur supériorité, ou par l'avantage de leur poste.

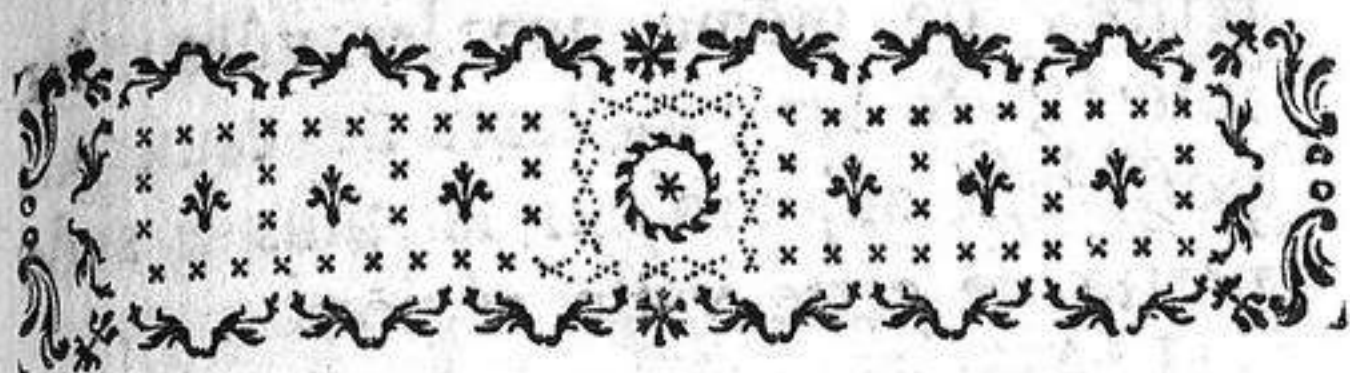
Les cranes de leurs ennemis leur servent de trophées. Ils en ornent leurs maisons, & elles sont estimées à proportion que ces dépouilles sont nom-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 245  
breuses. Ils ont des jours de fête mar-  
qués, dans lesquels les jeunes gens  
reçoivent un nouveau titre d'honneur  
de leurs Chefs; & ces titres sont pro-  
portionnés à leurs talents, & à la na-  
ture de leurs exploits, dont ces cranes  
sont autant de marques évidentes. C'est-  
là l'unique récompense qu'ils reçoivent  
des dangers qu'ils ont courus,  
& des fatigues qu'ils ont essuyées, & qui  
sont inconcevables. Il leur suffit que  
leurs Chefs leur donnent un nom, par-  
ce que ces Chefs sont eux-mêmes des  
gens de mérite, & qui sçavent l'ap-  
précier, & que ce nom les fait respec-  
ter de leurs compatriotes & redouter  
de leurs ennemis. Il y a dans les mœurs  
de ce peuple barbare quantité d'autres  
choses propres à flatter la curiosité,  
& à fournir des réflexions instructives;  
mais celles que je viens de rapporter  
m'ont paru les plus frappantes, & con-  
venir le mieux à un ouvrage dans le-  
quel je n'ai d'autre but que de donner  
une idée générale de l'Amérique. Il  
me reste maintenant à parler de nos  
Colonies, de leur commerce & de leurs  
productions. Je commencerai par cel-  
les des Espagnols, qui ont été décou-  
vertes les premières, & qui sont les

plus étendues, & celles auxquelles les autres Européens font le plus intéressés, quoiqu'ils ne puissent y trafiquer. Viendront ensuite celles des Portugais & des François, & enfin celles des Anglois, qu'il nous importe le plus de connoître.

*Fin de la seconde partie.*





HISTOIRE  
 DES  
 COLONIES EUROPÉENNES  
 DANS L'AMÉRIQUE.  
 TROISIÈME PARTIE.  
 AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

---

CHAPITRE I.

*Description générale de l'Amérique.*

APRES avoir décrit avec autant de brieveté que le sujet a pu le permettre, les mœurs des premiers habitans de l'Amérique, & les aventures les plus remarquables de ceux qui l'ont découverte & qui en ont fait la conquête, il me reste à examiner en détail les avantages que les Européens en ont

*Tome I. Partie III. L iv*

retiré, de même que les vûes, les intérêts & les caractères de ceux qui possèdent aujourd'hui la plus grande partie de cette vaste région.

L'Amérique s'étend depuis le pôle Arctique, jusqu'au cinquante-septième degré de latitude Méridionale, ce qui fait un espace de huit mille de longueur; elle voit l'un & l'autre hémisphère; elle a deux étés & deux hivers, & jouit de toute la variété des climats que le globe fournit, & est baignée par les deux grands Océans. A l'Orient, par l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Europe & de l'Afrique; à l'Occident par la grande mer du Sud, qui la sépare de l'Asie. Ces deux mers lui ouvrent le commerce des trois autres parties du monde. Elle est composée de deux vastes Continents, dont l'un est au Nord & l'autre au Sud, & qui sont joints par le grand royaume du Mexique, qui forme une espèce d'isthme de quinze cens milles de long, & dont la largeur à Darien est si petite, que l'on peut communiquer sans peine de l'un à l'autre Océan. Il y a dans le golfe formé par cet isthme & les deux Continents, une multitude innombrable d'Iles, la plûpart fertiles,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 249  
& capables d'être cultivées avec beaucoup de succès.

L'Amérique en général n'est point montagneuse, & cependant on y trouve les plus hautes montagnes qui soient dans l'Univers. Les Andes, ou les Cordilleres s'étendent du Nord au Sud, le long de l'Océan Pacifique. Quoiqu'elles soient pour la plûpart dans la Zone Torride, elles sont continuellement couvertes de neiges, & renferment dans leurs entrailles des trésors inépuisables. Il y a dans la province de Sainte - Marthe, dans l'Amérique Méridionale, de hautes montagnes, qui communiquent avec les premières. On n'en conçoit point d'autres dans l'Amérique Septentrionale, que cette longue chaîne qui est au-delà de nos établissements, que nous appellons Apalaches ou Allegeney; si tant est qu'on puisse donner ce nom à un terrain, qui d'un côté a une pente considérable, & qui de l'autre est presque de niveau avec le reste du pays.

Il n'y a point de pays au monde mieux arrosé que l'Amérique, tant pour la commodité du commerce, que pour la communication des différentes

L v

contrées qu'elle renferme. Au Nord, le grand fleuve de Mississipi, dont les sources sont inconnues, parcourt un pays immense du Nord au Sud, & reçoit les vastes tributs de l'Ohio, de l'Ouabache, & d'autres rivières immenses, qui ne le cèdent en rien au Rhin, ni au Danube, qui sont navigables jusques près de leurs sources, & s'étendent jusques dans les contrées les plus reculées de ce Continent. Près des sources de ces rivières, sont cinq grands lacs, ou plutôt cinq grandes mers d'eau douce, qui communiquent entr'elles & avec l'Océan, par le fleuve de Saint - Laurent, qui les traverse. Cela est si commode pour le commerce, qu'on ne peut qu'en retirer des avantages considérables, si jamais le pays limitrophe vient à être habité par un peuple industrieux & civilisé. Le côté Oriental de l'Amérique septentrionale, qui nous appartient, outre les rivières d'Hudson, de Delaware, de Susquehanna, & de Patowmack, en fournit plusieurs autres, dont la navigation est très commode. La plupart de nos établissemens sont entrecoupés d'un si grand nombre de rivières & de cri-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 251  
ques, que les Colons peuvent se vanter  
sans exagération, d'avoir chacun un  
Port à sa porte.

L'Amérique Méridionale, est infini-  
ment plus heureuse à cet égard, s'il  
m'est permis d'user de cette expression.  
Elle contient les deux plus grandes  
rivieres qui soient au monde, sçavoir  
celle des Amazones, & celle de la  
Plata. La premiere prend sa source  
dans le Pérou, près de la mer du Sud,  
prend son cours de l'Est à l'Ouest, &  
traverse presque tout le Continent de  
l'Amérique Méridionale, étant navi-  
gable par-tout, & recevant dans son  
sein un nombre de rivieres si prodi-  
gieux, que M. de la Condamine pré-  
tend qu'il est presque impossible de  
trouver son principal lit. Celle de la  
Plata, prend la sienne dans le cœur  
du pays, & prenant son cours au Sud-  
Est, verse dans l'Océan une si grande  
quantité d'eau, qu'elle l'adoucit à plu-  
sieurs lieues de la côte. Je ne dis rien  
ici de l'Orénoque, qui peut passer pour  
la plus grande riviere de l'Amérique.  
Dans l'impossibilité où je suis de dé-  
crire le sol & les productions d'une si  
grande variété de climats dans un Taité  
général, je me réserve à en parler

L. vj

en détail dans leur lieu & place.

L'Amérique est possédée par quatre nations. Les Espagnols, qui l'ont découverte les premiers, en ont la plus grande & la plus riche partie. Ils possèdent toute cette partie de l'Amérique Septentrionale, qui compose l'isthme du Mexique, & ce qui est au-delà vers la riviere de Mississipi à l'Est, l'Océan Pacifique à l'Ouest & au Nord-Ouest, & toute l'Amérique Méridionale, à l'exception du Bresil, qui est situé entre l'embouchure de la riviere des Amazones, & celle de la Plata, le long de l'Océan Atlantique, & qui appartient aux Portugais. Le reste de l'Amérique Septentrionale, est partagé entre les Anglois & les François. Les Anglois possèdent tous les pays qui entourent la Baie d'Hudson, & tout ce qui se trouve à l'Orient, jusqu'au trentieme degré de latitude Septentrionale. La France occupe le pays compris entre celui-ci & les établissemens Espagnols à l'Ouest, avec lesquels elle communique par les embouchures du Mississipi, de la Mobile, & du fleuve de Saint-Laurent, qui sont les seules portes de la navigation dans cette vaste contrée. Tou-

tes les Iles situées entre les deux Continents, sont partagées entre les Espagnols, les François, & les Anglois. Les Hollandois possèdent trois ou quatre petites Iles, qui dans d'autres mains, seroient de peu de conséquence. Les Danois en ont une ou deux, mais qui méritent à peine d'être comprises parmi les possessions de l'Amérique.

---

## CHAPITRE II.

*Climat & sol de la Nouvelle Espagne.  
Ses Animaux & Végétaux*

L'ORDRE que je me propose d'observer en traitant des Colonies Espagnoles, est, de décrire d'abord leur situation, leur climat, & la nature de leur sol, & ensuite les denrées & les marchandises dont elles commercent, leur maniere de les manufacturer, d'en faire trafic entr'eux, & avec les nations étrangères. Je dirai ensuite quelque chose du génie & du caractère de leurs habitans, de leurs coutumes, & de leur gouvernement civil & militaire, autant que j'en ai connoissance, & qu'ils peuvent intéresser l'attention du lec-

teur. Pour ce qui est de la division exacte des provinces, du cours des rivières, des distances des lieux, des dimensions des Ports, &c. comme il est aisé de s'en instruire par le moyen des plans & des cartes, il seroit ridicule d'en faire mention dans un ouvrage tel que celui-ci, dans lequel je me propose de décrire tout ce qui peut donner une juste idée de l'Amérique, & de sacrifier des choses importantes à la description de celles dont on peut s'instruire ailleurs, en cas qu'on s'y intéresse, & qui seroit ennuyeuse pour ceux qui n'y prennent aucune part.

Le premier pays que les Espagnols ont possédé dans le Continent de l'Amérique, est le Mexique, & il fait encore aujourd'hui leur principal établissement, soit que l'on considère le nombre de ses habitans, ses richesses naturelles, & l'étendue de son trafic. Comme il est presque entièrement situé dans la Zone Torride, il est excessivement chaud, & très mal sain du côté de l'Est, où le terrain est bas, marécageux, & inondé dans les saisons pluvieuses. Cette côte n'a rien d'agréable par elle-même, étant couverte de forêts impénétrables, d'un aspect dé-



sagrable, qui s'étendent bien avant dans la mer. L'intérieur du pays est beaucoup plus beau, & l'air beaucoup plus sain. Le terrain produit quantité de fruits & de plantes, & fourniroit même toutes sortes de grains, si le nombre & l'industrie des habitans, étoient proportionnés à la bonté du sol. Le terrain qui est à l'Occident, est moins bas que du côté de l'Orient, il est de meilleure qualité, & rempli de plantations.

Il y a tout lieu de croire que si les Espagnols laissent la côte Orientale dans l'état de désolation où elle se trouve, c'est parce qu'ils jugent qu'une frontière déserte & mal saine, fournit une meilleure défense contre les armées Européennes, que ne le feroient les fortifications & les troupes réglées, qu'on ne peut entretenir qu'avec des frais immenses, ou que ne le feroient les habitans eux-mêmes, qui naturellement poltrons & efféminés, le deviennent encore plus par la manière dont on les traite. En effet, il seroit presque impossible de faire sur cette côte un établissement avantageux sans avoir à lutter contre des difficultés sans nombre; & quant aux irrup-

tions, elles sont impraticables, vu la nature du pays. En général, il y a peu de pays sous le même aspect du ciel, à qui la nature ait été plus favorable, & où l'on trouve en plus grande abondance les choses nécessaires à la vie; mais, de même que tous les pays situés sous le Tropique, il est infiniment plus abondant en fruits qu'en grains. On y trouve quantité de grenades, d'oranges, de limons, de citrons, de figues, de noix de coco. La vigne & le poirier demandent un climat plus tempéré.

Le nombre de leurs bêtes à cornes est infini. On assure que quelques particuliers ont jusqu'à quarante mille pièces de bétail, la plupart sauvages, dont le cuir & le suif leur rapportent un profit considérable, mais dont ils ne peuvent conserver la chair, à cause de la chaleur excessive du climat. Ils ont aussi quantité de pourceaux, dont le lard est fort recherché dans le pays, parce qu'il tient lieu de beurre aux habitans. Il y a quantité de moutons dans le Mexique, mais je ne sache pas que leur laine soit d'une grande considération dans leur commerce, & il n'y a même pas apparence qu'elle soit de bonne qualité, étant rare qu'elle

soit bonne entre les Tropiques ; j'en excepte celle du Pérou, où les moutons sont d'une espèce différente que dans le reste de l'Amérique, parce que son climat diffère de celui de tous les autres pays situés dans la Zone Torride. Le coton y est très bon & très abondant, aussi en fabrique-t-on beaucoup, les étoffes qu'on en fait étant très légères & propres au climat. Il n'y a que les gens riches qui se servent de linge & des draps d'Europe. Il y a quelques provinces qui produisent de la soie, mais elle n'est pas assez abondante pour l'exporter chez l'étranger. Ce n'est pas que le pays n'y soit très propre & ne pût produire quantité d'autres choses précieuses, mais c'est qu'on néglige de la cultiver. L'or & l'argent, qui font la gloire du pays, attirent seuls toute l'attention des habitans ; c'est pour eux seuls que les Espagnols estiment leurs Colonies, & que la Cour les protège, & c'est ce qui fait que j'insisterai davantage sur ces articles. Je parlerai ensuite des denrées & des marchandises qu'on exporte chez l'étranger, telles que la cochenille, l'indigo & le cacao, dont on fait le chocolat. Quant au sucre, au

258 HISTOIRE  
tabac & à l'indigo, quoique aucun  
pays du monde n'en produise d'aussi  
bons que le Mexique, & que le Cam-  
pêche soit en quelque sorte particulier  
à cette contrée, néanmoins comme on  
les cultive & manufacture dans d'autres  
endroits, & que les Anglois font par-  
ticulièrement intéressés dans le com-  
merce des deux derniers, je me réserve  
à en parler à l'article des Colonies  
Angloises.

---

### CHAPITRE III.

*Mines d'or & d'argent. Maniere dont  
on purifie ces métaux. Réflexions sur  
la génération des métaux. Quantité  
d'or & d'argent que l'on tire des In-  
des Espagnoles.*

ON ne sçait point encore positive-  
ment si l'on trouve des mines d'or &  
d'argent dans toutes les provinces de  
la Nouvelle Espagne, ou seulement  
dans quelques unes. On convient seu-  
lement que les principales mines d'or  
sont à Veragua & dans la Nouvelle  
Grenade, qui confinent avec Darien  
& la Terre Ferme. Celles d'argent,

qui sont les plus riches & les plus nombreuses, se trouvent dans plusieurs contrées, mais particulièrement dans la province de Mexique. Mais toutes ces mines, soit d'or ou d'argent, se trouvent toujours dans les cantons les plus montagneux & les plus stériles, la nature récompensant souvent d'un côté, ce qui manque de l'autre.

On trouve l'or, ou dans le sable des rivières, dans son état naturel & en petits grains, ou bien on le tire de la terre dans le même état par petits morceaux, presque entièrement métallique, & d'une pureté passable; ou bien enfin, on le trouve de même que les mines des autres métaux dans une masse opaque, composée de terre, de soufre, & d'autres métaux. Dans cet état, il est de toutes sortes de couleurs, rouge, blanc, noirâtre, si bien qu'on le prendroit pour toute autre chose. Quelquefois, il fait partie de l'ornement de quelques pierres, dont les couleurs sont extrêmement vives, & entremêlées de filets de ce métal, dans sa pureté naturelle. Le lapis lazuli contient toujours quelque peu dor; mais ces apparences sont souvent trompeuses, & jettent les gens dans des dé-

penfes qui les ruinent, car dans plusieurs pierres, ces veines fi brillantes ne font fouvent qu'une marcaffite, que l'on trouve auffi dans les mines, & qui contient de l'or réel. Mais l'or, de quelque maniere qu'on le trouve, foit naturel ou en mine, eft toujours mêlé de quelque autre métal, particulièrement d'argent, ou de cuivre.

On observera, que quoique les mines d'or renferment le plus précieux de tous les métaux, elles trompent les efpérances, & ruinent la fortune de ceux qui les font exploiter, quoique leur exploitation & l'affinage du métal, foient infiniment moins difpendieux que ceux des métaux inférieurs. La raifon en eft que la veine varie beaucoup, étant tantôt abondante, pleine & riche, tantôt elle diminue par une gradation infenfible, & fe perd quelquefois entièrement. Mais les extrémités des veines font fouvent extrêmement riches, ce qui fait qu'on les appelle la bourse de la veine; & lorsqu'un mineur eft affez heureux pour trouver une de ces bourses, fa fortune eft auffi-tôt faite.

Après avoir tiré la mine, on la brife avec un moulin pareil à celui

dont on se sert pour broyer les pommes, & dont la meule se meut dans un canal de pierre circulaire. Après avoir ainsi brisé la mine, & avoir séparé l'or de la masse impure avec lequel il est mêlé, on y ajoute une quantité suffisante de vif argent. Ce minéral est celui de tous les corps qui attire l'or avec le plus de force, celui-ci rompt les liens qui le retenoient dans sa mine, & s'attache à la substance qui lui est homogène. On fait ensuite entrer l'eau dans le canal, laquelle étant extrêmement rapide, & trouvant une ouverture pratiquée pour cet effet, emporte la terre, & l'or & le mercure se précipitent au fond du vaisseau par leur propre poids. On met cet amalgame ou pâte dans un morceau de toile, que l'on presse pour faire sortir le mercure. Pour rendre cette séparation plus parfaite, on fait fondre le métal, & la chaleur du feu fait évaporer ce qui y reste de mercure, en forme de fumée.

Dans plusieurs endroits de l'Amérique, on emploie une autre méthode pour amasser l'or & le purifier. Lorsqu'on est assuré par des signes indubitables, qu'il y a de l'or dans le lit

d'une petite riviere, on dirige son courant dans les angles rentrants qu'elle a formés, remuant & fouillant la terre, pour que l'eau l'entraîne plus aisément. Après qu'on a ainsi lavé la surface, & qu'on est arrivé à une espèce de terre glaise, qui est le réservoir de l'or, on fait reprendre à l'eau son premier cours, on enleve la terre, & on la porte dans un petit bassin, fait à-peu-près comme un soufflet de forgeron. On y fait entrer un petit courant d'eau extrêmement rapide, pour emporter la matiere étrangere, remuant la masse avec un crochet de fer, qui dissout la terre, & enleve les pierres qui s'y trouvent, & qu'on a soin de jeter, pour qu'elles ne bouchent point le passage. Par ce moyen, l'or se trouvant séparé des parties terrestres avec lesquelles il étoit mêlé, se précipite au fond, mais si chargé d'un sable noir & pesant, qu'on a de la peine à l'appercevoir, à moins que les grains ne soient fort gros. Pour le séparer de ce sable, on le met dans un plateau de bois, au fond duquel il y a un petit trou d'environ six lignes de diametre. On le remplit d'eau, on remue pendant quelque temps le sable avec les mains, le



sable sort par-dessus les bords, & laisse l'or au fond dans toute sa pureté naturelle, sous la forme de petits grains. Voilà comment on raffine l'or sans feu & sans mercure, simplement par le lavage; ce qui a fait donner aux endroits où cela se pratique le nom de *Lavaderos*. Il y a plusieurs autres méthodes d'extraire & de purifier ce précieux métal, mais ce sont là les plus ordinaires dont les Espagnols se servent dans les Indes.

Quoique l'argent tienne le second rang après l'or, il est cependant d'une bien plus grande importance dans le commerce des Espagnols, parce que les mines en fournissent une beaucoup plus grande quantité. On le trouve, de même que tous les autres métaux, dans la terre, sous différentes formes. Les mines varient si fort, qu'il faut beaucoup d'expérience, pour connoître au premier coup d'œil l'espèce de métal que chacune contient. J'ai vû des échantillons, dans lesquels l'argent étoit entortillé autour d'une pierre blanche, & pénétoit dans ses interstices, de la même manière que les racines des arbres pénètrent dans les rochers, & s'entortillent autour. Les

unes sont de couleur de cendre, les autres tachetées de rouge & de bleu, quelques-unes de couleur changeante, & plusieurs presque noires, & d'une forme approchante de celle du cristal. Je ne sache point qu'on le trouve en grains ou dans le sable, & dans sa pureté naturelle, comme l'or.

La maniere dont on raffine l'argent, ne diffère point essentiellement de celle dont on se sert pour l'or. On les purifie tous deux de même, en les séparant de la terre avec laquelle ils sont mêlés; en les amalgamant avec le mercure, & les séparant de ce dernier par le moyen d'un linge & de l'évaporation. Mais le procédé dont on se sert pour purifier l'argent, est infiniment plus difficile; parce que ce métal est plus intimement uni avec les matieres hetérogenes qui sont dans les mines, & que le mercure l'attire avec moins de force; de sorte que cette amalgamation demande beaucoup de soins & de temps, avant que d'être parfaite. On y ajoute aussi une quantité de sel marin. On ne sçauroit avoir de l'argent par le simple lavage.

Les Chymistes ont parlé fort au long de la production de l'or, de l'argent &

& des autres métaux dans la terre ; du fel , du soufre , & du mercure qui les composent , & de la maniere dont ces substances doivent s'unir & s'altérer , pour former les différentes espèces de métaux & de minéraux. Quelques-uns ont recours au soleil , comme au grand agent qui a le plus de part dans ce procédé , sur-tout , par rapport à l'or & à l'argent , comme les plus dignes de son attention. D'autres à des feux souterrains , ou à une chaleur centrale , mais on peut dire que ce qu'ils ont avancé là-dessus , n'est point satisfaisant. Ils n'ont jamais pu en unissant ces matieres , qu'ils prétendent constituer les métaux , ni en se servant du feu , qui est leur plus grand agent , faire un métal de ce qui ne l'étoit point auparavant. Ils n'ont jamais pu trouver les parties qui entrent dans la formation des métaux , au point d'assigner le principe auquel ils doivent leur génération. Il y en a quelques-uns , comme l'or , dont ils ne peuvent absolument faire l'analyse , quelque art qu'ils emploient pour cet effet ; encore qu'ils le définissent un composé de mercure & de soufre extrêmement subtils.

Mais c'est à eux à nous dire , com

*Tome I. Partie III.*

M

ment ils le sçavent , puisqu'on n'a pu jusques ici extraire ni l'un ni l'autre de l'or, quelque procédé qu'on ait employé pour cet effet. Il y a tout lieu de croire qu'il y a dans la nature quelque principe plastique, peut-être même quelque chose d'analogue au principe féminal des plantes & des animaux, quel qu'il soit , qui ne ressemble à aucun corps connu, & qui n'est composé d'aucune combinaison de corps connus, mais assez puissant par lui-même, pour combiner & varier telle partie de la masse commune de matiere, susceptible de son opération, qu'il attire, & dont il forme une plante, un animal, un minéral ou un métal, de telle ou telle nature, suivant la nature originelle de la semence. Que l'on analyse une plante tant que l'on voudra, & qu'on la mette pour ainsi dire à la torture : on trouvera qu'elle contient différentes matieres, de la terre, de l'eau, une huile, un sel, un esprit, & peut-être dans les trois derniers, quelque chose de spécifique, & qui diffère des autres plantes. Mais ni la même quantité de matiere similaire, ni ces matieres mêmes, ne formeront jamais une plante semblable à l'origi-

nal, ni même quelque chose qui en approche, parce que la vertu féminale manque, & qu'il est peut-être impossible de la découvrir. Quant aux autres matières, elles ne sont que les parties grossières de la plante; quoiqu'elles n'aient aucune activité, elles sont cependant les matériaux, avec lesquels & sur lesquels le principe féminal agit, pour organiser la masse, développer les branches, faire pousser les boutons, meurir le fruit, en un mot, pour faire toutes fonctions d'une plante parfaite. On peut-en dire autant des animaux; & pourquoi n'en seroit-il pas de même des minéraux, quoique leur organisation soit plus grossière? Pourquoi n'auroient-ils pas de même un principe féminal, qui opérant par lui-même, & d'une manière qui lui est connue, sur les élémens de l'air, de la terre, l'eau, l'huile & le sel, est capable de produire du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent, & tels autres métaux? Le défaut de ce principe nous empêchera toujours de produire un métal avec d'autres choses que des ingrédients métalliques, quand même nous employerions les choses qui ressemblent à ce que les métaux donnent

par l'analyse, & dans les mêmes quantités qu'on les trouve. Je suis bien éloigné, au reste, de croire que les pierres & les métaux végètent exactement comme les plantes. Il est certain qu'on en trouve souvent dans les mines où il n'y en avoit plus, & qu'ils croissent; mais je n'oserois avancer qu'ils convertissent la matiere hétérogene qui augmente leur volume, en leur propre substance, d'une maniere analogue aux plantes. Je conviens, & j'ai été témoin moi-même qu'on a trouvé de l'argent, qui pénétroit dans les interstices des pierres, de même que le lierre, & les autres plantes parasites; cependant comme on tire un métal qui lui ressemble, & qui ne lui est de tout point inférieur, de mines dont l'apparence est tout-à-fait différente, & que c'est-là la voie la plus ordinaire, il y a tout lieu de croire que les métaux ne croissent pas tous de la même maniere.

Pour éviter les répétitions, je trouve à-propos de traiter dans cet article de l'or & de l'argent, vû qu'ils naissent tous deux dans le Mexique, & le dernier en plus grande quantité que l'autre, quoiqu'on en trouve aussi dans tous les autres établissemens des Espagnols.

On vante beaucoup, & avec raison, la quantité prodigieuse d'or & d'argent que produisent les mines du Mexique, vû que cette province, de même que les autres Colonies Espagnoles dans l'Amérique, fournissent en quelque sorte de l'argent à tout le monde, & produisent infiniment plus d'or, que n'en contient tout le reste du globe. Un Auteur fort judicieux, qui vient de nous donner un recueil de voyages, dit, que les revenus du Mexique doivent tout au moins monter à vingt-quatre millions de livres sterlings. Il se fonde sur la remise que font les Evêques du dixieme de leurs revenus, qu'ils n'évaluent certainement pas bien haut, & qu'il fait monter à un million & demi de livres sterlings. Il prétend que c'est-là le quart des revenus du Clergé, & que ces revenus font environ le quart de ceux du royaume, qui sur ce pied, montent à vingt-quatre millions de livres sterlings. Il se sert d'une autre méthode pour évaluer la richesse de cette province, sçavoir le quint que l'on paye au Roi de l'or & de l'argent que produisent les mines. Il observe que dans l'année 1730, ce quint se monta à un million de marcs

d'argent, sur le pied de huit onces par marc ; de forte qu'en évaluant chaque once d'argent à cinq shelins, il s'enfuiroit que les habitans tirent dix millions de leurs mines. Quant à moi, sans vouloir dépriser ici la sincérité & le discernement de cet écrivain, j'ose dire, que les mémoires dont il s'est servi pour faire son calcul, sont absolument faux. S'il est vrai que la Nouvelle Espagne tire annuellement dix millions de ses mines d'or & d'argent, il s'ensuit que le Pérou, qui passe pour aussi riche en argent que le Mexique, même depuis le declin des mines du Potosi, doit aussi fournir la même somme. Il y a dans le nouveau Mexique quantité de mines d'argent fort riches ; mais pour ne point outrer la chose, je suppose que cette province produise deux millions, ce qui n'est certainement pas trop, eu égard au produit de la Nouvelle Espagne. Il n'y a pas beaucoup de mines d'argent dans le Chili, mais ses mines d'or sont les plus riches qui soient au monde. En comparant donc la richesse de cette province avec celle des autres, elle ne peut fournir moins de deux millions, en y ajoutant ce que produit la Terre



Ferme ; deforte que l'or & l'argent qu'on tire des Colonies Espagnoles, doivent monter tout au moins à vingt-quatre millions de livres sterlings par an. Uztariz, dans sa fameuse dissertation sur le commerce d'Espagne, Auteur qui étoit certainement bien informé, & dans une matiere, où il étoit de son intérêt de profiter de cette importation, prétend qu'il n'entre tous les ans en Espagne que quinze million de piaftres en or & en argent, ce qui est certainement fort au-deffous de quatre millions de livres sterlings. Mais comme il y a lieu de croire que l'on détourne une partie considérable de cette somme, je veux supposer qu'elle se monte à quatre millions. Je mets un million de plus pour le commerce d'Acapulco, ce qui est certainement beaucoup. Il y a encore la contrebande que font les Anglois, les François & les Hollandois, qui se monte à une somme considérable, & que je suppose être de deux millions. Voilà donc sept millions qui sortent tous les ans du pays ; deforte que, toute déduction faite, il reste encore dix-sept millions clair & net. Si cela est, les richesses de l'Amérique Espa-

gnole ne doivent-elles pas augmenter en peu de temps à un point qui passe toute probabilité ? Puisque depuis l'année 1730, jusqu'à celle où nous sommes, il y a un espace de vingt-six ans, & qu'il n'y a pas lieu de croire que les mines aient été épuisées dans ce temps-là. Que si depuis 1724, qu'Uztariz écrivoit, il a passé plus d'argent en Europe, qu'il n'en passoit dans ce temps-là, c'est probablement parce que les mines sont devenues plus abondantes. Si donc l'on multiplie la somme annuelle qui reste dans l'Amérique Espagnole, qui est de dix-sept millions, par vingt-six, qui est le nombre d'années qui se sont écoulées depuis qu'on a fait ce calcul, le produit donnera quatre cens quarante-deux millions en vingt-six ans. Si l'on remonte un peu plus haut, à quelle somme cela ne doit-il pas s'être monté depuis le commencement du dernier siècle, que les mines d'argent étoient aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, & quelques-unes encore plus. Depuis l'année 1600, jusqu'à celle où nous sommes, on auroit amassé dans les Colonies Espagnoles six cens cinquante-deux millions de livres ster-

lings ; outre les épargnes des années précédentes , qui ont dû être très considérables. Faites tel rabais qu'il vous plaira ; supposés que les Eglises se sont enrichies jusqu'à la profusion ; que les particuliers ont leurs batteries de cuisine en or & en argent , comme on prétend que quelques-uns les ont dans certains endroits ; ajoutez-y l'or & l'argent que l'on porte sur soi , on aura toujours de la peine à croire , que l'on trouve de si grandes richesses dans l'Amérique Espagnole , où la plus grande partie du peuple est esclave , ou dans un état approchant de l'esclavage , & où il y a peu d'Espagnols opulents , la plupart de ceux qui ont fait fortune , se hâtant de retourner en Europe pour en jouir. Au reste , il est bien difficile d'apprécier la richesse de ce pays , & les trésors immenses qu'il produit ; ils sont fort grands sans doute , mais moins qu'on ne nous les représente.



## CHAPITRE IV.

*De la Cochenille & du Cacao.*

**L**A Cochenille, dont les Espagnols font une exportation considérable chez l'étranger, sert à teindre en écarlate, en pourpre & en cramoisi. Après avoir long - temps disputé sur la nature de cette drogue curieuse, on paroît convenir aujourd'hui qu'elle n'est autre chose qu'un insecte, de l'espèce de ceux qui s'attachent à la noix de galle. Cet animal s'attache à différentes plantes, mais il n'y en a qu'une qui lui communique les qualités, qui le font rechercher dans la médecine & les manufactures. Cette plante est appelée *Opuntia* par les Botanistes. Elle est entièrement composée de feuilles ovales, épaisses, succulentes, jointes bout-à-bout, lesquelles forment de côté & d'autre différentes ramifications. Sa fleur est large & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc cramoisi, auquel la Cochenille doit sa couleur.

Lorsque les saisons pluvieuses sont

arrivées , ceux qui cultivent cette plante , coupent les sommités qui sont les plus chargées de ces insectes , lesquels n'ont pas encore atteint leur grosseur , & les mettent à l'abri du mauvais temps & des injures de l'air. Ces branches , quoique séparées du tronc de la plante , conservent long - temps leur fraîcheur , ce qui met non - seulement cet insecte en état de subsister pendant les saisons pluvieuses , mais encore de croître , & de faire ses petits , dès que le mauvais temps est passé. On les sort alors , & on les pose sur les plantes qui leur sont propres , dans de petits nids , faits avec de la mousse. Ils ne sentent pas plutôt la fraîcheur vivifiante de l'air , qu'ils font leurs petits au bout de trois ou quatre jours. Ces petits , qui ne sont pas plus gros qu'une mite , se répandent de tous côtés avec une vitesse surprenante , de manière que toute la plantation en est bien - tôt remplie ; mais ce qu'il y a de singulier est , que cet animal , qui est si vif dans son enfance , perd entièrement son activité , s'attache à la partie la moins exposée , & la plus succulente de la feuille , & y reste tant qu'il vit , sans se mouvoir , ni sans per-

cer la feuille , suçant la substance qu'elle contient avec une petite trompe que la nature lui a donnée pour cet effet.

Ce qui n'est pas moins remarquable que la façon de vivre de cet animal, est la nature du mâle , qui ne paroît point appartenir à la même espèce ; car loin de rester en place , il a des aîles , & est , comme le papillon , dans un mouvement continuel. Il est plus petit que la Cochenille , vit avec elles , & leur marche dessus , sans que ceux qui soignent cet insecte , se doutent qu'il soit une créature de la même espèce , quoiqu'ils soient persuadés que c'est lui qui rend la Cochenille féconde. Mais ce n'est que de la femelle dont on se fert pour teindre.

Les Indiens font quatre récoltes par année , qui sont autant de générations de cet animal. Ceux qui sont soigneux , détachent ces insectes les uns après les autres , avec une espèce de pinceau , & les ramassent à mesure qu'ils tombent ; mais souvent ils brossent la plante avec si peu de soin , que les fragmens qui s'en détachent , se mêlent avec les Cochenilles , & que celles-ci se mêlent pêle mêle , les vieilles avec

les jeunes, ce qui diminue beaucoup leur prix. Mais ce qui fait la principale bonté de cette drogue, est la maniere de tuer & de faire sécher les Cochenilles, ce que l'on fait de trois façons différentes. La premiere, est de tremper le baquet où elles sont dans de l'eau bouillante, & de les faire sécher ensuite au soleil, ce que les Espagnols appellent *Renegrada*. La seconde, est de les faire sécher au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *Jaspées*. La troisieme, qui est celle que les Indiens pratiquent, est de les faire sécher sur des pierres plates avec leurs gâteaux de maïs. Elle est la plus mauvaise de toutes, parce qu'elles se séchent trop, ou qu'elles se brûlent, & ils disent alors qu'elles sont noires, *Negra*.

Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, qu'elle appartient au regne animal, & à l'espèce la plus périssable, & c'est, qu'elle ne se gâte jamais. Sans autre soin que celui de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée jusqu'à cent ans, sans qu'elle ait rien perdu de sa vertu pour la médecine & pour la teinture. C'est un

des meilleurs cordiaux & des meilleurs sudorifiques que l'on connoisse dans la médecine. Cette propriété, jointe à la rareté dont elle est, vû qu'elle ne croît que dans cette contrée, fait qu'elle est une branche des plus essentielle du commerce, & qu'on l'estime autant que l'or & l'argent, à cause de la promptitude & de la sûreté de son débit. On compte qu'il en sort toutes les années neuf cens mille livres pesant du pays.

Le Cacao, ou le Cacao, dont on fait le Chocolat, fait un article considérable dans l'Histoire naturelle, & le commerce de la Nouvelle Espagne. Il croît sur un arbre de hauteur moyenne, dont le bois est spongieux & poreux, & l'écorce unie & de couleur de canelle. La fleur croît en grappes entre la tige & le bois en forme de rose, mais petite & sans odeur. Le fruit, qui renferme le cacao, consiste en une espèce de gouffe, à-peu-près de la figure & de la grosseur du concombre. Il contient une pulpe extrêmement rafraîchissante & d'un goût acide, qui remplit les interstices des noix, avant qu'elles soient meures; mais après qu'elles ont acquis leur maturité, on a soin de les emballer les plus serrées,



& avec le plus d'ordre que l'on peut. Elles ont une coque fort dure, au-dedans de laquelle, est la substance huileuse qui sert à faire le Chocolat. Ce fruit, à la différence de nos fruits Européens, qui croissent sur les petites branches, ne vient que sur les grosses, principalement dans l'endroit des nœuds. Il n'en vient aucun sur les petites, ce qui est une espèce de végétation qui, bien qu'inconnue chez nous, est commune à plusieurs autres plantes qui croissent sous les Tropiques. Le Cacaotier est extrêmement délicat, il craint également le vent, le froid, le chaud, & ne fleurit qu'à l'ombre, d'où vient que dans les plantations de Cacaotiers, on a soin de planter un palmier, pour chaque plant de Cacaotier. Je ne dirai rien de l'usage de ce fruit, parce que tout le monde le connoît, & que personne n'ignore ses vertus. Malgré la quantité que les Européens en tirent, il ne laisse pas que de s'en faire une consommation prodigieuse dans le pays, & il s'en fait un commerce immense dans le Mexique & la Terre Ferme, où il s'en trouve d'excellent. Le profit qu'on en tire est si grand, que l'on prétend qu'il y a tel jardin

de Cacaotiers , qui rapporte jusqu'à vingt mille piaftres par an. Je crois que cela est exagéré, mais cela prouve le profit immense que produit cette denrée. Elle fait la principale nourriture des habitans, elle est saine, nourrissante, & telle qu'il convient au climat. On confond souvent ce fruit avec la noix de coco , qui est une espèce toute différente.

---

## CHAPITRE V.

*Commerce de Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera - Cruz. Flotte & vaisseaux de Registre.*

ON peut considérer le commerce du Mexique , comme composé de trois grandes branches , par lesquelles il communique avec tout l'Univers ; son commerce avec l'Europe , par la Vera-Cruz ; avec les Indes Orientales par la voie d'Acapulco ; & celui de la mer du Sud , par le même Port. Il y a donc trois places dans la Nouvelle Espagne qui peuvent intéresser un

DES COLONIES EUROPÉENNES. 281  
étranger, sçavoir la Vera-Cruz, Acapulco & Mexique.

Mexique, la capitale du royaume, la résidence du Viceroy, le siège de la première audience, ou Chambre de justice, & de l'Archevêque, est sans contredit une des villes les plus riches & des plus florissantes, non-seulement de l'Amérique, mais de tout l'Univers. Quoiqu'elle ne soit point un Port de mer, & qu'elle ne communique avec la mer par aucune rivière navigable; elle fait un commerce prodigieux, & est elle-même le centre de celui qui se fait entre l'Amérique & l'Europe d'une part, & entre l'Amérique & les Indes Orientales de l'autre. C'est-là que les principaux Marchands résident; que la plupart des affaires s'expédient, & que les marchandises qui passent d'Acapulco à la Vera-Cruz, ou de la Vera-Cruz à Acapulco, pour l'usage des Philippines, & en grande partie pour celui du Pérou & de Lima, passent par cette ville, & occupent un nombre prodigieux de chevaux & de mulets. C'est-là où l'on porte tout l'or & l'argent, pour les convertir en espèces monnoyées; c'est-là que l'on dépose le quint du Roi, & c'est-là enfin

où l'on fabrique cette quantité prodigieuse d'ustensiles & d'ornements de toute espèce , que l'on envoie tous les ans en Europe. Tout y annonce la magnificence & la richesse. Les boutiques brillent de toutes parts de l'or, de l'argent & des bijoux qui y sont exposés. On est frappé d'admiration, en réfléchissant sur les trésors immenses qui sont renfermés dans de grandes caisses empilées les unes sur les autres jusqu'au plancher, en attendant l'occasion de les envoyer en Espagne. On prétend que les Nègres qui suivent les carrosses de leurs maîtresses, portent des bracelets d'or , des colliers de perles, des pendants d'oreilles de diamants, & que les Nègres sont entièrement couverts de broderie. On ne peut dire précisément le nombre d'habitants qu'il y a dans cette ville ; il doit certainement être considérable, & quelques-uns le font monter à soixante-dix mille ou quatre-vingt mille âmes. La ville est régulièrement bâtie, quoique les maisons y soient basses, elle renferme quantité de Monasteres richement fondés, & un grand nombre d'Eglises, dont la richesse passe toute imagination, mais dont l'Ar-

chitecture est des plus pitoyables.

Le Port le plus proche de cette ville est Acapulco, sur la mer du Sud, à plus de deux cens milles de la Capitale. Son Port est un des plus profonds, des plus sûrs & des plus commodes qu'il y ait dans la mer du Sud; on peut même dire qu'il est le seul bon Port que l'on trouve sur la côte Occidentale de la Nouvelle Espagne. Son entrée est défendue par un assez bon château; mais la ville est mal bâtie, & fait une très pauvre figure, excepté dans les temps des foires, qu'elle change d'apparence, & devient un des marchés les plus considérables qui soient au monde. Vers le mois de Décembre, le grand Gallion, qui fait toute la communication qu'il y a entre l'Amérique & les Philippines; après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel il ne voit d'autre terre que les petites Iles des Larrons, arrive dans ce Port, chargé des marchandises les plus riches de l'Orient, de gérofle, de poivre, de canelle, de muscade, de macis, de squine, de porcelaine du Japon, de toiles de coton, unies & peintes, de différentes sortes de mouf-

felines, d'étoffes de soie, de pierres précieuses, de drogues rares, & de poudre d'or. Il arrive vers le même temps un vaisseau de Lima, dont la cargaison est de deux millions de piaftres, indépendamment du vif-argent, du cacao, des drogues & autres marchandises de prix, qu'il échange pour celles des Indes Orientales. Il s'y rend plusieurs autres vaisseaux de différents endroits du Chili & du Pérou; & outre le trafic des marchandises des Philippines, il s'y fait un échange considérable des denrées de ces contrées, & des différentes marchandises d'Europe. La foire dure quelquefois trente jours. Dès que les marchandises sont débitées, le Gallion repart pour les Philippines, chargé d'argent, de marchandises d'Europe & de différentes denrées de l'Amérique. Je parle ici, comme s'il n'y avoit qu'un seul vaisseau qui fît le commerce des Philippines, sçavoir le Gallion, dont le port est d'environ douze cens tonneaux. Mais il y en a un autre qui l'escorte pour l'ordinaire, & qui lui nuit infiniment, par la quantité de marchandises dont il est chargé. Le Gallion a souvent plus de mille hommes à bord,

qui sont intéressés à sa cargaison, ou simples passagers. Il n'y a point de commerce où l'on fasse de plus grands profits. Le Capitaine du vaisseau, les Pilotes, les Contre-mâîtres, & même les simples Matelots, gagnent dans un seul voyage, ce qui suffiroit pour faire la fortune d'un honnête-homme. L'Auteur du voyage du Lord Anson dit que les \* Jésuites entretiennent leurs Missions des profits qu'ils font sur cette cargaison. Si cela est, le gain qu'ils font doit être très considérable, & ne peut qu'augmenter la puissance d'une société, qui s'est déjà rendue célèbre par ses richesses & son crédit.

\* On verra le contraire dans l'Histoire de la Californie que l'on imprime actuellement à Paris.

Quoique ce commerce soit très considérable par lui-même, & se fasse directement entre les domaines du Roi d'Espagne, on ne s'apperçoit cependant pas qu'il les enrichisse beaucoup; la plus grande partie des marchandises qui viennent des Philippines, étant fabriquées chez l'étranger. Les Espagnols ne savent donner du prix à une chose par leur travail & leur industrie. Les Chinois sont intéressés à cette cargaison, & ce sont eux qui fabriquent leur vaisselle, & lui donnent une forme un peu plus élégante que celle d'un

lingot, ou d'une pièce de monnoie mal frappée. La foire finie, la ville redevient un désert; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pendant toute l'année l'entrepôt de Mexique, pour le commerce qu'il fait avec le Pérou & le Chili, mais qui n'est pas bien considérable. On transporte les marchandises des Indes Orientales à Mexique à dos de mulets, & après que les habitans s'en sont fournis, on envoie le reste par terre à la Vera-Cruz, & de là dans la Terre Ferme, dans les Iles, & même en Espagne, mais en petite quantité.

C'est par la voie de la Vera-Cruz que toutes les richesses du Mexique passent dans l'ancien monde, & que les Américains reçoivent en échange les choses dont ils ont besoin pour fournir aux commodités de la vie & au luxe. C'est dans ce Port que se rend tous les ans vers la fin de Novembre la Flotte de Cadix, après un passage de neuf semaines. Cette Flotte, qui ne part que de Cadix, est composée d'environ trois vaisseaux de guerre, & de quatorze à quinze vaisseaux marchands, du port de quatre cens tonneaux jusqu'à mille. Leur cargaison



DES COLONIES EUROPÉENNES. 287  
consiste en draps , toileries , étoffe de  
soie , velours , dentelles , verreries ,  
papier , coutellerie , outils de fer ,  
montres , pendules , vif-argent , harnois  
de chevaux , bas , fouliers , livres ,  
tableaux , munitions de guerre , vins ,  
fruits , &c. de forte que toutes les na-  
tions commerçantes de l'Europe sont  
intéressées à la cargaison de cette  
Flotte. L'Espagne n'envoie presque  
autre chose que du vin & du fruit.  
Cela joint aux frais & au droit des com-  
missionnaires , & à ceux du Roi , est  
presque le seul avantage que ce royau-  
me retire de son commerce avec les  
Indiens. Il est étroitement défendu  
d'embarquer aucune marchandise sur  
cette Flotte , sans avoir préalablement  
déclaré sa qualité , son prix , & le  
nom de ceux à qui elle appartient , à  
la Chambre des Indes de Séville ; &  
lorsqu'elle est de retour , on est obligé  
de produire un certificat du Juge du  
lieu , par lequel il conste que les mar-  
chandises ont été débarquées dans le  
lieu de leur destination. Il est défendu  
de débarquer les marchandises ailleurs  
qu'à la Vera-Cruz , ni de recevoir à  
bord d'autres passagers que des Espa-  
gnols , encore sont-ils obligés de de-

mander la permission à la Chambre des Indes.

La Cour d'Espagne est extrêmement jalouse de tout ce qui a le moindre rapport avec l'Amérique, & sacrifie souvent ses avantages à la sûreté de ses possessions. Elle se propose principalement deux objets dans ce commerce, l'exclusion des étrangers, & le débit des marchandises qu'elle envoie dans le nouveau monde. Elle croit les remplir en envoyant tous les ans une Flotte, laquelle part d'un seul Port d'Espagne, pour se rendre dans un autre du Mexique. Cette conduite, qui seroit contraire à la saine politique, chez toute autre puissance de l'Europe, est extrêmement judicieuse par rapport à l'Espagne, parce que les marchandises qu'elle envoie, appartenant presque toutes aux étrangers, & n'ayant pour elle que le profit qu'on y fait dans les Indes, il est de son intérêt d'en tirer le meilleur parti qu'elle peut. Il en seroit tout autrement, si ces marchandises étoient toutes, ou du moins la plus grande partie, de son cru, ou de ses fabriques. On ne peut certainement blâmer les Espagnols de conserver ce commerce, quoique les  
moyens

moyens qu'ils employent pour cet effet, ne soient souvent pas des meilleurs. En restreignant ainsi le commerce à ces deux Ports, ils éteignent l'émulation des habitants du Nouveau Monde, lesquels pourroient non-seulement trafiquer avec les étrangers, mais encore fabriquer dans la suite des marchandises chez eux; au lieu qu'ils se trouvent sur le même pied que les étrangers, par rapport à l'exportation de leurs denrées. Ils ne peuvent les vendre directement, & il est certain que le moindre découragement nuit beaucoup dans les endroits où le commerce est foible, & pour ainsi dire dans son enfance. D'ailleurs une pareille contrainte encourage les interlopes, & ouvre la porte à un commerce illicite, trop avantageux, pour pouvoir l'empêcher, outre qu'on ne manque jamais de moyens pour défarmer la Justice la plus severe, & tromper la vigilance la plus attentive. On peut donc douter, avec beaucoup de raison, si ces fortes de précautions sont aussi avantageuses à la nation qu'on le prétend. C'est vraisemblablement quelque considération de cette espèce, qui a donné lieu aux vaisseaux

290 HISTOIRE  
de Registre. On s'apperçut que ce commerce ainsi borné, ne répondoit point aux vûes que l'on avoit, & que ceux qui avoient des marchandises de contrebande, ne manqueroient pas de profiter de la difette, pour les débiter dans l'Amérique. Lors donc que les marchands de Cadix ou de Seville jugent que les marchandises manquent dans quelque Port des Indes Occidentales, ils demandent la permission au Conseil des Indes d'y envoyer un vaisseau de trois cens tonneaux, ou au-dessous. Cette permission leur coûte quarante ou cinquante mille piaftres, indépendamment des présents qu'ils sont obligés de faire aux Officiers pour l'obtenir; car quoiqu'elle porte que le vaisseau ne sera que de trois cens tonneaux, il est rarement au-dessous de six cens. On enregistre ce vaisseau & sa cargaison sur le pied de son port. On exige encore qu'il rapporte un certificat du Juge du lieu pour lequel il est freté, par lequel il conste qu'il n'excede pas le port sur le pied duquel on l'a enregistré. C'est-là ce qu'on appelle des vaisseaux de Registre, & c'est avec eux que l'on fait le commerce de l'Amérique depuis quelques

DES COLONIES EUROPÉENNES. 291  
années, avec autant de préjudice pour  
le commerce d'Espagne, que d'une  
maniere contraire aux maximes selon  
lesquelles on le faisoit anciennement.  
Je reviens à la Flotte.

Après avoir débarqué les marchan-  
dises à la Vera-Cruz, on charge sur la  
Flotte l'argent, les pierreries, la co-  
chenille, l'indigo, le cacao, le tabac,  
le sucre, les cuirs qui sont destinés  
pour l'Espagne. Elle repart quelque-  
fois dans le mois de Mai, mais le  
plus souvent dans le mois d'Août. De  
la Vera-Cruz, elle se rend à la Ha-  
vanne, dans l'Ile de Cuba, qui est le  
lieu du rendez-vous, où elle trouve les  
Gallions, qui sont une autre Flotte  
qui fait le commerce de la Terre Fer-  
me par Carthage, & celui du Pérou  
par Panama & Porto Belo, de la même  
maniere que la Flotte fait celui de la  
Nouvelle Espagne. Après s'être jointe  
dans ce Port avec les Gallions & les  
vaisseaux de Registre, qui s'y rendent  
de toutes parts, on détache quelques  
vaisseaux légers pour l'Espagne, pour  
y donner avis des cargaisons de ces  
différentes Flottes, pour que la Cour  
puisse juger des droits qu'elle peut exi-  
ger, & de l'escorte dont elles ont be-

soin pour leur sûreté. Ces Flottes font pour l'ordinaire quelque séjour à la Havanne, pour donner le temps aux autres vaisseaux de les joindre. Aussitôt qu'ils sont arrivés, elles partent de la Havanne, traversent le golfe de la Floride, & passant entre les Iles de Bahama, elles font route au Nord-Est, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la hauteur de Saint-Augustin, après quoi elles continuent leur route pour l'Espagne. La Vera - Cruz n'est plus rien après que la Flotte est partie. C'est une ville dont la situation est mal saine, & qui n'est presque habitée que par des Indiens, des Métifs ou des Nègres. Tous les marchands font leur résidence à Los Angeles, qui en est éloigné de quelques lieues. Cette ville peut contenir environ trois mille habitans.



---



---

## CHAPITRE VI.

*Trois sortes de peuples de la Nouvelle Espagne. Les blancs, les Indiens & les Nègres. Leurs caractères. Le Clergé & son caractère. Gouvernement civil.*

LES habitans de la Nouvelle Espagne sont composés de trois sortes de peuples différens , de blancs , d'Indiens , de Nègres , ou d'un mélange de ceux-ci. Les blancs sont Espagnols , ou Créoles. Ceux qui sont natifs d'Espagne possèdent la plûpart des emplois , ou exercent le commerce , & ont le même caractère & les mêmes mœurs que les Espagnols d'Europe ; ils sont graves , spirituels , remplis de bons sens , indolents , fiers & présomptueux. Ils tirent vanité de leur origine , ce qui fait que les Créoles les haïssent & leur portent envie. Ces derniers n'ont ni cette fermeté , ni cette patience , qui caractérisent les Espagnols. Ils ont peu de courage , & sont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve , vivant dans l'abondance de toutes choses , &

N iij

294 HISTOIRE  
s'adonnant à l'oïveté & aux plaisirs ;  
ils manquent des qualités nécessaires  
pour figurer dans le monde. Ils haïssent  
l'étude , & si quelques - uns s'y appli-  
quent , ils sont en tres petit nombre.  
Plongés dans le luxe , sans goût ni  
discernement , ils dépenfent leur bien  
par pure ostentation , & sans favoir en  
profiter , & sont plus jaloux de l'appa-  
rence que de la réalité.

Ils sont très modérés dans le boire  
& dans le manger , mais par un effet  
de leur oïveté & de leur tempérament,  
ils ne s'occupent que d'amour & d'in-  
trigues amoureuses. Ils les ménagent  
dans le goût des anciens Espagnols ,  
s'efforçant de se rendre agréables au  
beau sexe , par des propos & des ac-  
tions extravagantes , par une mauvaise  
mufique , des poësies pitoyables , & de  
folles dépenfes. Les femmes ne font pas  
fort distinguées par leur chafeté , ni  
par leurs vertus domestiques ; elles sau-  
vent cependant les apparences , pour se  
conformer à l'ancienne étiquette , &  
ont assez de génie pour fupporter fans  
se plaindre la contrainte dans laquelle  
elle les tient.

Le Clergé est extrêmement nom-  
breux , & ne peut manquer d'être ri-



DES COLONIES EUROPÉENNES. 295  
che, chez un peuple aussi opulent & aussi superstitieux. On prétend qu'il possède lui seul le quart des revenus du royaume, qui montent à plusieurs millions. Quant au nombre, on peut dire sans exagérer, que les prêtres, les moines & les religieuses, excèdent d'un cinquième les blancs, tant dans cette province, que dans les autres contrées de l'Amérique Espagnole. Mais comme il est en général trop ignorant, pour instruire par ses prédications, & trop débauché pour édifier par sa conduite, les mœurs des peuples ne se ressentent nullement de son nombre, de ses richesses, ni de son crédit. La plupart ne sont que des aventuriers sortis d'Espagne, qui n'ayant aucun égard pour leur caractère, ni pour les vœux qu'ils ont fait, ne cherchent qu'à s'enrichir promptement, en abusant de l'ignorance & de la crédulité du peuple. Scrupuleusement attachés à certaines méthodes mécaniques de dévotion, ils se mettent très peu en peine des mœurs. Tous leurs sermons ne tendent qu'à lui inspirer beaucoup de vénération pour les Saints qui ont fondé leurs ordres, ou qui les protègent, laquelle est extrêmement lu-

N iv.

crative pour eux. C'est-là leur sujet ordinaire, & ils cherchent plutôt à lui inspirer une admiration stupide pour les miracles qu'ils ont fait, qu'à les engager à imiter la sainteté de leur vie. Au reste ce que je dis ici, souffre quelque exception; & malgré les défauts des prêtres & des religieux, on ne peut s'empêcher de louer leur zèle. On leur doit quantité de fondations charitables; ce sont eux qui ont donné aux Indiens & aux Nègres quelque connoissance de Religion, & qui ont adouci en quelque sorte leur esclavage, ce qui a produit un très bon effet; car ces esclaves sont plus fideles que les nôtres, & n'abusent jamais de la liberté qu'on leur donne. Je ne sache pas qu'ils aient jamais causé aucune révolte, & les Indiens sont beaucoup plus civilisés qu'ils ne le sont dans les Colonies des autres nations Européennes.

Ces peuples sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, humbles, soumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup d'indignité, ce qui n'est pas étonnant, car l'état de tout peuple soumis à un autre, est infiniment pire qu'il ne le

feroit , s'il étoit gouverné par ses propres loix , quelque mauvaises qu'elles fussent.

Comme les Nègres qui sont dans le pays , y ont été transportés d'Afrique , ils ont le même caractère que ceux de nos Colonies. Ils sont opiniâtres , endurcis à la fatigue , peu spirituels , & très propres à l'esclavage auquel ils sont assujettis.

Tel est le caractère des habitans ; non - seulement de la Nouvelle Espagne , mais de toute l'Amérique Espagnole. Dans le cas où j'y remarque quelque différence essentielle , j'ai soin d'en avertir.

Le Gouvernement civil est administré par des tribunaux , auxquels on donne le nom d'Audiences , lesquels sont composés d'un certain nombre de Juges , partagés en différentes Chambres , qui ressemblent plutôt aux Parlements de France qu'à nos Cours. Le Viceroy est à la tête de la première , & y préside lorsqu'il lui plaît. Cette place est une des plus grandes que le Roi d'Espagne puisse donner ; & c'est aussi le plus riche Gouvernement qu'il y ait au monde. Les emplois ne sont occupés que par les Espagnols , mais

ce n'est que pour un temps limité ; qui va rarement au-delà de trois ans. C'est la jalousie qui influe sur tous les réglemens , tant à cet égard , que par rapport à toutes les autres affaires relatives aux Indes. Elle a ce mauvais effet , que tous les Officiers , depuis le premier jusqu'au dernier , dévorés par cette cupidité que les postes lucratifs inspirent , voulant profiter du temps , oppriment les peuples , & frustrent la Couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur succèdent , étant dans les mêmes dispositions , il arrive de-là que personne ne se met en peine de faire aucun réglement utile , persuadé que son successeur ne s'y conformera point , pour peu qu'il soit contraire à ses intérêts ; de sorte que ce malheureux peuple ne sçauroit user de la politique du renard , je veux dire , garder ses sangsues , & est obligé de se laisser sucer , par une suite continuelle de harpies avides & affamées.

Il y a quelques troupes dans la Nouvelle Espagne , pour l'entretien desquelles on a assigné un assez bon revenu , de même que pour celui des fortifications. Mais les soldats sont en très petit nombre , mal vêtus , mal

DES COLONIES EUROPÉENNES. 299  
payés, & encore plus mal disciplinés.  
Le Gouvernement militaire n'est pas  
mieux réglé que le civil & l'ecclésiast-  
tique, & tout y est dans le plus grand  
désordre du monde.

---

## CHAPITRE VII.

### LE NOUVEAU MEXIQUE.

*Sa découverte. Son climat. Ses produc-  
tions. Vûes des Anglois sur la Cali-  
fornie.*

LE Nouveau Mexique est situé au  
Nord & au Nord - Est de la Nouvelle  
Espagne. On ignore ses limites du côté  
du Nord. En y comprenant la Cali-  
fornie, il est borné à l'Ouest par la  
grande mer du Sud, & à l'Est par le  
Mississipi. Cette contrée est située pour  
la plus grande partie dans la Zone  
tempérée, ce qui fait qu'elle jouit d'un  
climat agréable, & que son terrain  
produit dans plusieurs endroits toutes  
les choses nécessaires pour le plaisir &  
la commodité de la vie. On y trouve  
des mines d'or & d'argent que l'on  
exploite tous les jours avec beaucoup

N vj

300 HISTOIRE  
de succès, & quantité de pierres précieuses; mais elle n'a aucune communication directe avec aucune partie de l'Europe. Ce pays est fort peu connu des Européens, & les Colonies Espagnoles y sont plus foibles qu'ailleurs; elles augmentent cependant à proportion que l'on découvre des mines, lesquelles ne sont inférieures à aucune de celles qu'on a découvertes dans les autres contrées de l'Amérique. Il est habité par des Indiens, dont la plupart ont été convertis depuis peu au Christianisme par les Missionnaires Espagnols. Ils les ont civilisés, leur ont appris le commerce, & à cultiver le froment & la vigne; de manière qu'aujourd'hui ils envoient quantité de bled & de vin dans le Vieux Mexique. On doit cet heureux changement au Marquis de Velasco, gentilhomme Espagnol.

\* On imprime actuellement à Paris l'Histoire Naturelle & Civile de cette contrée; & elle ne peut manquer de flatter la curiosité du public.

La fameuse Peninsule de Californie\*, fait une partie considérable de cette contrée. C'est un pays avantageusement situé pour le commerce, & où il y a une pêcherie de perles fort riche & fort abondante. Ce fut Ferdinand Cortez qui le découvrit le premier. L'Amiral François Drake y débarqua, & en prit possession l'an 1578

DES COLONIES EUROPÉENNES. 301  
& obtint l'investiture de cette principauté du Souverain qui y régnoit dans ce temps-là. Je ne sache pas que nous ayions jamais pensé à faire valoir ce droit; mais selon toute apparence il emploiera dans la suite la plume de ces Jurisconsultes, qui disputent avec des mots ce qu'on ne peut décider qu'avec l'épée, & leur fournira occasion de s'étendre fort au long sur ce qu'on appelle droit de découverte, de possession & d'établissement.

---

## CHAPITRE VIII.

### LE PÉROU.

*Son climat & son sol. Ses mines, la Coca, & l'herbe du Paraguay.*

LA Conquête du Pérou; achevée d'une manière aussi extraordinaire, soumit à la domination Espagnole une contrée qui n'est ni moins riche, ni moins étendue que le Mexique, mais qui l'emporte beaucoup sur lui par sa situation & la température de son climat. Elle est située, comme le Mexique, dans la Zone Torride; mais

ayant d'un côté la mer du Sud, & de l'autre une chaîne de montagnes, appellées les Andes, qui la traversent d'un bout à l'autre, les effets réunis de l'Océan & des montagnes, tempérant la chaleur qu'on éprouve sous la ligne, d'une manière aussi agréable que surprenante. Sous un ciel presque toujours couvert de nuages, qui la garantissent des rayons verticaux du soleil, il ne pleut jamais dans le pays; mais il tombe toutes les nuits une rosée sur la terre, qui humecte les herbes & les plantes, & rend le terrain extrêmement fertile. Ajoutez à cela une infinité de ruisseaux, formés par les pluies & la fonte des neiges qui tombent sur ces montagnes prodigieuses, qui, bien que situées sous les Tropiques, sont continuellement couvertes de neige, d'une manière qui n'a point d'exemple, dans le même climat. La côte du Pérou n'est qu'un amas de sable sec & stérile, excepté sur les bords des ruisseaux & des rivières dont je viens de parler, où elle est extrêmement fertile, de même que le sont toutes les vallées dans les pays montagneux.

Il est difficile d'assigner la cause de



ce défaut de pluie dans tout le plat pays du Pérou ; mais il y a toute apparence qu'il vient du vent du Sud-Ouest, qui régné pendant la plus grande partie de l'année, & de la hauteur prodigieuse des montagnes, dont le sommet est continuellement couvert de neige. Le plat pays d'entre deux, refroidi, comme il l'est d'un côté par les vents qui soufflent des régions froides du Midi, & échauffé aussi uniformément par les rayons directs du soleil équinoxial, conserve une température si égale, que les vapeurs qui s'élevent ne peuvent retomber en forme de pluie. Il n'en est pas de même dans la partie montagneuse du pays, & la raison en est que la condensation & la raréfaction alternatives de l'air, causées par la chaleur du jour, & par la froideur que les neiges lui communiquent dans l'absence du soleil, jointes à la température inégale qui régné sur les montagnes, donnent lieu à des pluies très abondantes. Le climat dans les contrées montagneuses est extrêmement changeant, & ses variations très subites.

Il régné le long de la côte du Pérou un courant qui se porte vers le Nord,

\* On appelle ainsi un reflux violent de la mer dans une rivière près de son embouchure.

& qui, un peu plus avant dans la mer, reflue avec la même rapidité vers le Sud. Ce courant est vraisemblablement une espèce de mascaret \*; car s'étant avancé aussi loin que sa cause mouvante le pousse, il retourne ensuite naturellement dans l'endroit où il trouve le moins de résistance. L'ignorance de ce double courant, rendoit autrefois la navigation de la mer du Sud aussi incertaine que fatigante; mais aujourd'hui la route est, pour ceux qui passent du Chili au Pérou, de ranger la côte en allant à Callao, & à leur retour, de gagner la haute mer, pour profiter du courant, & s'en retourner chez-eux. On observe la même méthode, mais dans un sens contraire, dans les voyages entre Panama, & les autres contrées du Nord, & les Ports du Pérou.

Les marchandises que l'on tire du Pérou, peuvent se réduire aux articles suivants. 1°. L'or & l'argent; 2°. le vin, l'huile & l'eau-de-vie; 3°. la laine de Vigogne; 4°. le quinquina; 5°. le poivre de Guinée ou de la Jamaïque. J'ai déjà parlé des deux premiers articles dans la description que j'ai donnée du Mexique. Les mines d'or

DES COLONIES EUROPÉENNES. 305  
du Pérou sont presque toutes dans la partie Septentrionale , à peu de distance de Lima ; celles d'argent sont dans la partie opposée. Les voyageurs qui parlent de ce pays, s'étendent ordinairement fort au long sur les principaux lieux , où sont les mines. Je suis d'autant moins porté à suivre leur exemple , que cette matière est très peu intéressante par elle-même ; & quand même elle le seroit , pourquoi insister sur une chose qui varie continuellement ? On découvre tous les jours de nouvelles mines ; les anciennes s'épuisent , ou on les abandonne. Les villes changent avec les mines. Chaque nouvelle mine que l'on découvre , donne lieu à la fondation d'une ville , laquelle est plus ou moins opulente , à proportion de son produit. Elle subsiste tant quelle donne , & disparoît dès que la mine est épuisée. Il est vrai cependant que les grandes mines du Potosi , dans la province de Los Charcos , sont l'héritage des siècles ; & qu'après avoir enrichi le monde pendant plusieurs âges , elles sont encore aujourd'hui une source inépuisable de richesses. Elles ont cependant beaucoup diminué ; ce qui vient bien moins de l'é-

puisement de la veine, que de la profondeur immense qu'elles ont, & qui exige un travail, dont on n'est point dédommagé. On ouvre tous les jours de nouvelles mines, que l'on exploite à moindres frais; de sorte que ce que M. Frezier nous dit du grand nombre d'habitans que contenoit la ville de Potosi, souffre aujourd'hui quelque rabais. Elle contenoit alors soixante-dix mille ames, tant Espagnols qu'Indiens, mais il y avoit six de ceux-ci pour un Espagnol.

Les Espagnols obligent ce malheureux peuple à envoyer tous les ans un certain nombre d'hommes, qu'ils forcent de travailler aux mines pendant un certain temps limité, après quoi ils leur permettent de s'en retourner. Mais comme la plûpart perdent leurs connoissances, ceux qui survivent à cet esclavage, s'établissent pour l'ordinaire dans la ville de Potosi. On ne sçauroit croire combien ces mines, qui sont le plus terrible fléau dont Dieu puisse affliger les hommes, ont contribué à dépeupler ce pays. Elles sont infiniment pires que la guerre & la peste, elles font périr des millions d'habitans, & ceux qui en échappent,

se trouvent réduits à un esclavage ignominieux, sans aucune espérance de voir jamais adoucir leur sort. Les effets de cette servitude seroient encore plus funestes, sans l'usage d'une herbe, que les habitans appellent *Coca*, dont ils usent constamment, & à laquelle ils attribuent des vertus extraordinaires. Ses qualités sont à-peu-près les mêmes que celles de l'opium & du tabac; car elle produit une espèce de stupidité. Elle est un antitode contre le poison & les effluves empoisonnés, & fait que ceux qui en usent, peuvent vivre long-temps sans nourriture. Quoiqu'elle ne soit nécessaire qu'à ceux qui travaillent aux mines, les Indiens en usent par plaisir, & en mâchent continuellement; mais elle rend leur haleine extrêmement puante. Les Indiens la cueillent avec quantité de cérémonies superstitieuses, ce qui fait qu'elle est défendue dans plusieurs endroits du Pérou; parce que les Espagnols, de même que les Indiens, attribuent ses vertus à la magie, & lui en attribuent même plus qu'elle ne le mérite; s'imaginant que c'est à celle que les Indiens doivent la supériorité de leurs forces. Cependant, malgré la sévérité de l'In-

308 HISTOIRE  
quisition, qui est établie dans tous les  
domaines d'Espagne, la nécessité fait  
que l'on ferme les yeux sur cette pra-  
tique, dans les endroits où il y a des  
mines.

Ils usent encore d'un autre préser-  
vatif: sçavoir, d'une infusion de l'herbe  
du Paraguay, laquelle est approchante  
du thé. On en fait une consommation  
prodigieuse au Pérou. On en porte  
tous les ans dans cette province &  
dans le Chili dix-huit mille quintaux,  
qui rapportent, tous frais faits, quatre-  
vngt mille livres sterlings. La meilleure  
vient du pays qui est sous la domination  
des Jésuites.

---

## CHAPITRE IX.

*Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunnas;  
moutons du Pérou. Le Quinquina. Le  
poivre de Guinée. Fiente de l'Iquiqua.  
Mines de vis-argent.*

LA partie Méridionale du Pérou,  
qui est au-delà du Tropique du Capri-  
corne, produit quantité de vin, mais  
qui n'est pas des meilleurs. Les Espa-  
gnols le méprisent, & le laissent aux

Indiens & aux Nègres, & par un goût assez bizarre, ne se régalent qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire, & dont on envoie une grande quantité, non-seulement dans les différentes provinces du Pérou, mais encore à Panama, & dans tous les Ports de la Nouvelle Espagne. L'endroit où on en fait le plus, est un canton situé près d'un village appelé Moquaga, qui n'a rien de considérable d'ailleurs. On prétend qu'on y recueille tous les ans cent mille jarres de vin ou d'eau-de-vie, ce qui revient, suivant M. Frezier, à trois millions, deux cens mille pintes, mesure de Paris, ce qui est prodigieux, vû la petitesse du territoire. Elles rapportent quatre cens mille piastras. Il y a d'autres endroits, comme Pisco, qui trafiquent en vin; mais sa qualité n'est pas des meilleure. On recueille aussi de l'huile dans le Pérou, mais ces deux denrées sont beaucoup plus abondantes dans les pays situés au-delà du Tropique méridional.

La laine fait la principale richesse du pays, & elle est bien moins remarquable par sa qualité, que par la singularité de l'animal qui la donne. On la tire d'une espèce de mouton, appelé

*Lamas* ou *Vicunnas*. Les Lamas ont une petite tête, qui tient en quelque sorte de celle du cheval & du mouton. Ils ont la levre supérieure fendue comme les lievres, & lorsqu'ils sont enragés, ils jettent par cette fente, & à dix pas de distance, une liqueur venimeuse, qui venant à tomber sur la peau, y cause une rougeur accompagnée de demangeaison. Ils ont le col long comme le chameau, & le corps fait comme celui d'un mouton, mais les jambes beaucoup plus longues à proportion. Cet animal a une odeur désagréable; mais la chair en est bonne; & il est extrêmement utile, non-seulement à cause de sa laine, mais encore, en ce qu'il sert de bête de somme, étant extrêmement fort, patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres, mais il fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. La nuit n'est pas plutôt venue, que le Lama se couche, mais lorsqu'il est une fois couché, on a beau le battre pour l'obliger à se lever, il ne fait pas un pas de plus, ne voulant point perdre le temps destiné à sa nourriture & à son repos.



Le Vicunna est un animal, qui est à l'égard du Lama, ce que le Dromadaire est à l'égard du Chameau. Il est plus petit & plus agile, sa laine est beaucoup plus fine, mais il ressemble au Lama à tout autre égard. La laine de ces animaux est presque aussi fine que de la soie. Il y a toute apparence que le fameux mouton de Cachemir, dont on fait ces petits draps blancs, si estimés dans l'Inde, est de la même espèce. Je ne puis dire précisément à quoi se monte l'exportation de cette laine, qu'on envoie du Pérou dans la nouvelle, ou dans la vieille Espagne; mais j'ai tout lieu de croire qu'elle est très considérable.

Le quatrième article de leur commerce est le Quinquina, dont on fait un si grand usage dans la médecine pour la cure des fièvres intermittentes, & de quantité d'autres maladies, & toujours avec le même succès. L'arbre qui produit cette écorce précieuse, croît principalement dans les montagnes du Pérou, mais la meilleure vient de la province de Quito. M. de la Condamine assure qu'il en croît aussi dans les Andes, qui ne le cède à celui du Pérou, ni pour la quantité ni pour

la bonté. Le meilleur croît sur le haut des rochers, & cela est assez naturel, car l'on remarque que toutes les plantes, dont le suc est fort & actif, naissent dans ces sortes de situations. L'arbre qui donne le Quinquina, est à-peu-près de la grosseur d'un cerisier. Ses feuilles sont rondes & dentelées, & il porte une fleur longue & rougeâtre, d'où sort une espèce de gouffe, qui renferme un noyau plat & blanc, fait à-peu-près comme une amande. Cette écorce fut apportée pour la première fois en France, vers l'an 1650, par le Cardinal Lago, qui avoit été Jésuite, ce qui lui a fait donner le nom d'écorce des Jésuites. On prétend qu'elle fut découverte par hazard par un Indien, qui ayant la fièvre, but de l'eau d'un lac dans lequel quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & qui en fut radicalement guéri. La Faculté se méfia pendant quelque temps de l'efficacité de ce remède, mais elle fut enfin obligée de se rendre & d'en prescrire l'usage. Il produisit d'abord quelques mauvais effets, mais tout le monde convient aujourd'hui de son efficacité dans plusieurs cas; & c'est ce qui fait que les Gallions en chargent beaucoup.

Le

Le poivre de Guinée, *Agi*, que nous appellons poivre de Cayenne, est un des plus grands articles du commerce du Pérou, à cause de la grande consommation qui s'en fait dans toute l'Amérique Espagnole. Il croît en quantité dans la vallée d'Arica, au midi du Pérou, d'où l'on en tire tous les ans la valeur de six cens mille piaftres. Le canton qui produit ce poivre en si grande abondance, est petit, & naturellement stérile. Sa fertilité en poivre, en grain & en fruits, est due à un engrais d'une nature extraordinaire, que l'on tire d'une Ile appelée *Iquiqua*. C'est une espèce de terre jaunâtre, de très mauvaise odeur. On croit qu'elle n'est que de la fiente d'oiseaux, à cause de la ressemblance de l'odeur, des plumes que l'on trouve dedans, & de la quantité prodigieuse d'oiseaux marins, qui fréquentent cette Ile, de même que les côtes voisines. Mais d'un autre côté, soit que l'on regarde cette substance, comme la fiente de ces oiseaux marins, ou comme une espèce particulière de terre, il est presque également difficile de concevoir, comment la petite Ile d'Iquiqua, qui n'a pas plus de deux milles de circuit, peut

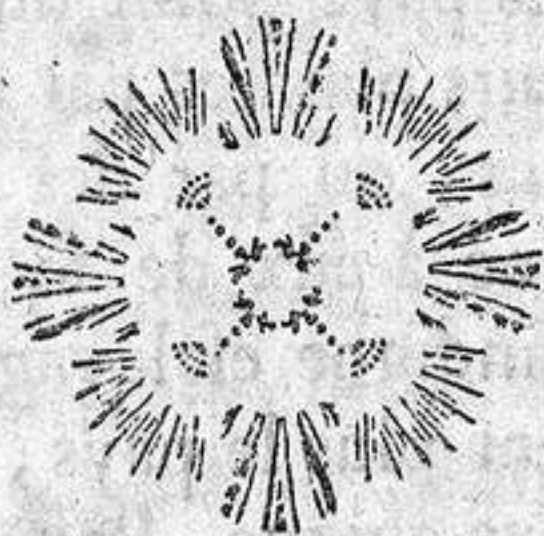
*Tome I. Partie III.*

○

en fournir une quantité aussi prodigieuse; & qu'après en avoir chargé plus de douze vaisseaux tous les ans, depuis plus de cent ans, & en avoir consommé encore davantage dans les contrées voisines, on ne s'apperçoit point que l'Île, ni sa hauteur ayent diminué d'un pouce. Il faudroit pour traiter ces matieres pertinemment, avoir infiniment plus de connoissances là-dessus, qu'on n'en acquiert par la lecture des voyageurs.

Le vif-argent est encore un article considérable du commerce des Péruviens, parce qu'ils ne peuvent s'en passer pour purifier l'or & l'argent. Je ne sache pas qu'on en trouve dans aucun canton de l'Amérique Espagnole; c'est l'Espagne qui en fournit au Mexique & à la Terre Ferme, pour le compte du Roi, à moins qu'on n'en porte au Pérou par contrebande. Il est pareillement de contrebande dans le Pérou. La principale mine de cette substance extraordinaire, est dans un endroit appelé Guancavelica, où on le trouve sous la forme d'une masse blanchâtre qui ressemble à de la brique mal cuite. On la pese, & on la met dans un four, dont le haut est

DES COLONIES EUROPÉENNES. 315  
vouté, sur une grille de fer couverte  
de terre. Le feu passant à travers, vo-  
latilise le minéral, & le fait élever en  
forme de fumée, qui ne trouvant au-  
cun passage, si ce n'est un petit trou  
praticqué pour cet effet, se rend dans  
plusieurs petits vaisseaux ronds, joints  
les uns aux autres par leurs cols; dans  
lesquels la fumée circule, & se con-  
dense par le moyen d'un peu d'eau  
qui est au fond, & dans laquelle le  
mercure tombe sous la forme d'un flui-  
de pur & extrêmement pesant. Ceux  
qui travaillent aux mines de ce miné-  
ral, sont infiniment plus sujets aux  
maladies, que ceux qui sont employés  
aux autres mines, & se servent des  
mêmes préservatifs, sçavoir l'infusion  
de l'herbe du Paraguay & la Coca.



---

---

## CHAPITRE X.

*Caractere des Péruviens. Leurs divisions.  
Fête indienne. Honneurs rendus à un  
descendant de l'Ynca.*

**L**ES mœurs des Espagnols & des Créoles du Pérou, sont à-peu-près les mêmes que celles des Espagnols & des Créoles du Mexique, excepté que les naturels du Pérou sont plus généreux & plus spirituels, quoique généralement très mal élevés. Les Indiens y gémissent sous un plus dur esclavage. Les Magistrats & les Prêtres dévorent leur substance, & chaque Espagnol les insulte impunément. Le voyageur prend tout autant de leurs provisions qu'il lui plaît, en taxe le prix, & même ne les paye point du tout. On répond à leurs plaintes par de nouvelles indignités, ou par des coups, & c'est un crime à eux de se venger. Ce cruel & indigne esclavage, dépeuple infiniment plus le pays, que la tyrannie la plus inique. Pour s'y soustraire, un pere de famille ne sème souvent qu'autant de grain qu'il en faut

DES COLONIES EUROPÉENNES. 317  
pour la subsistance de sa famille ; il  
l'enterre , & le tient caché , & n'en  
tire que ce qu'il lui faut pour son  
usage journalier. S'il vient par hazard  
à mourir subitement , sa famille périt  
de faim ; le mauvais temps vient-il ,  
les vivres lui manquent , & lui & ses  
enfans sont réduits à l'aumône. Qui  
pis est , ils sont les esclaves d'autres  
esclaves ; car les Espagnols encourage  
leurs Nègres à les traiter avec la  
derniere insolence , & eux , par poli-  
tique , dissimulent la haine qu'ils ont  
pour eux , haine qui est devenue héréditaire  
entre ces deux peuples. Il leur  
est défendu sous de peines très sévères  
de se marier , ni d'avoir aucun com-  
merce clandestin. La division est le  
grand instrument dont les Espagnols  
se servent , pour s'affurer la possession  
de leurs Colonies. Un naturel Espa-  
gnol possède lui seul toutes les char-  
ges lucratives , soit civiles , ecclésiastiques  
ou militaires. Il méprise le Créole ,  
& celui-ci le méprise à son tour ,  
& lui porte envie. Tous deux mépri-  
sent & maltraitent les Indiens , qui de  
leur côté n'oublent point les indignités  
qu'on leur fait souffrir. On encourage  
les Nègres à fouler aux pieds les

Indiens , & à regarder leurs intérêts comme entièrement opposés tandis que les Indiens , avec leur liberté chimérique , portent envie à l'esclavage des Nègres , qui les rend leurs maîtres.

Ce qu'il y a d'extraordinaire , est que les Espagnols , non contents d'avoir réduit cette malheureuse nation sous le joug , pour lui en faire d'avantage sentir le poids , permettent aux Indiens de célébrer tous les ans une fête , dans laquelle on joue des Comédies , dont le sujet est tiré de la conquête de leur pays. Elles sont représentées avec toutes les circonstances qui accompagnerent cet événement tragique , ce qui irrite tellement le peuple , que les Espagnols n'osent sortir pendant tout le temps que la fête dure. On célèbre tous les ans à Lima une pareille fête , accompagnée d'une espèce de procession , dans laquelle on mene en triomphe , le descendant des Yncas du Pérou & sa femme ; lesquels reçoivent dans cette occasion les hommages d'un peuple humilié par le souvenir de son esclavage , & de celui de son Prince. Aussi la fête est-elle extrêmement triste & lugubre. C'est à cet Ynca que le Viceroy du



Pérou rend hommage, lorsqu'il vient prendre possession de son Gouvernement. L'Ynca est assis sur un trône magnifique, & le Viceroi lui rend hommage sur un cheval, qu'on a instruit à s'agenouiller devant lui. Je suis persuadé que bien des gens regarderont ce procédé comme tyrannique, & insultant, & comme contraire à la bonne politique; mais il y a toute apparence qu'ils n'en agissent ainsi, que pour prévenir les mauvais effets que pourroit avoir l'indignation des habitans, si on ne lui donnoit cette occasion de s'exhaler. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Espagnols, par la division qu'ils entretiennent, par le ménagement du Clergé; ou par tel autre moyen que j'ignore, conservent leur conquête avec très peu de troupes. Les Indiens sont toujours armés, & font une partie considérable de leur milice. Il est vrai qu'on leur défend le port des armes, mais on le leur accorde sans peine. Ils ont aussi quantité de Nègres libres, dont ils forment différentes compagnies. Il est certain que tant dans les Colonies Espagnoles, que dans les Colonies Portugaises, on juge l'esclavage compatible avec la

plus grande licence, à certains égards; & même avec la sûreté des maîtres. Ces choses méritent d'autant plus notre attention, que nous paroissions ignorer dans les nôtres l'art de concilier les différentes espèces de gouvernement, & qu'il y a des choses qu'on peut effectuer par d'autres voies que celle de la terreur & de la violence.

---

## CHAPITRE XI.

*Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroy du Pérou, de sa juridiction & de ses revenus.*

**I**L y a trois villes dans le Pérou, fameuses par leur opulence & leur commerce; Lima, Cusco & Quito. Lima est situé dans la partie Septentrionale du Pérou, environ à deux lieues de la mer, sur une rivière appelée Rimac, sur laquelle on ne sçauroit naviger à cause de sa petitesse. Cette ville, qui est la capitale du Pérou & de toute l'Amérique Méridionale, est fort belle & fort régulière, ses rues se coupant à

DES COLONIES EUROPÉENNES. 321  
angles droits à égale distance les unes  
des autres. Comme le climat est ex-  
trêmement chaud, les maisons ne sont  
couvertes que de nattes, & elles sont  
fort basses, à cause des tremblemens  
de terre, qui sont très fréquents, &  
très à craindre dans ce pays. Elles sont  
peintes par dedans & par dehors de  
fleurs, de païfages, &c. assez bien exé-  
cutés. Pour rendre cette ville plus élé-  
gante & plus commode, la plûpart  
des maisons ont un petit jardin, lequel  
est arrosé par de petits canaux tirés de  
la riviere, de maniere que chaque  
propriétaire a un petit ruisseau d'eau  
courante pour son usage, ce qui n'est  
pas un petit avantage dans un pays  
aussi chaud & aussi sec que le Pérou.  
Il y a sur le bord de la riviere une  
promenade de cinq cens brasses de long,  
composée de cinq rangs de très beaux  
orangers, où la Compagnie se rend  
tous les jours sur le cinq heures du  
soir en carrosse. Cette ville est si opu-  
lente, qu'il y en avoit quatre mille  
l'an 1715. Il y a dans cette capitale  
cinquante-quatre Eglises, y compris  
la Cathédrale, les paroisses & les cou-  
vents; vingt monasteres d'hommes,  
dont l'un contient cinq cens religieux

O v

& freres convers, un autre sept cens; douze couvents de filles, dans l'un desquels il n'y a pas moins de trois cens religieuses; & douze hôpitaux, indépendamment de plusieurs fondations pour doter les filles qui n'ont pas du bien. Cependant, l'on prétend que le nombre des habitans, ne va pas au-delà de trente mille ames.

Voici un fait qui prouve l'opulence immense de cette ville. Lorsque le Viceroy, le Duc de la Palata, fit son entrée publique, l'an 1682, les habitans firent paver deux des principales rues par lesquelles il devoit passer de lingots d'argent, dont on avoit payé le quint au Roi, d'environ douze à quinze pouces de long, quatre à cinq pouces de large, & deux ou trois d'épaisseur, dont la valeur montoit au moins à seize à dix-sept millions de livres sterlings. Le commerce des François au Pérou, durant la guerre générale qui s'éleva en Europe, à l'occasion de la succession d'Espagne, fit un peu décheoir cette ville, en répandant le commerce, dont elle étoit auparavant le centre, parmi les autres villes situées le long de la côte. Mais comme on leur a ôté depuis ce privilege, Lima

commença à revivre & conserva sa splendeur jusqu'en 1747, qu'un tremblement de terre effroyable, combla entièrement le Port de Callao, qui lui appartient, & détruisit jusqu'aux fondemens les trois quarts de cette ville. La destruction de Callao, fut telle, qu'on a de la peine à la concevoir. Il n'y eut qu'un seul habitant qui échappa, & cela par un effet singulier & extraordinaire de la Providence. Cet homme étoit dans le Fort qui domine sur le Port, où il étoit allé pour amener le pavillon, lorsqu'il s'aperçut que la mer se retiroit à une distance considérable, & retournoit en élevant ses vagues aussi haut qu'une montagne. Les habitans sortirent effrayés & en désordre de leurs maisons, & il ouit un cri lugubre, qui s'élevoit de tous les endroits de la ville, auquel succéda tout-à-coup un morne silence. La mer avoit entièrement englouti la ville, & l'avoit ensevelie pour jamais dans son sein; mais la même vague qui l'avoit détruite, poussa un petit bateau dans l'endroit même où cet homme étoit, dans lequel il se jetta, & ce fut ainsi qu'il fut sauvé. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette occasion, fut,

que M. Frezier, de qui je tiens une partie de mes matériaux, ayant examiné la situation de cette ville, & la nature du pays, prédit qu'elle périroit un jour, & c'est ce qui est arrivé de notre temps. Pendant que cette ville subsistoit, elle contenoit environ trois mille habitans de toute espèce, on y comptoit cinq couvents, & son Port étoit le meilleur qui fût au Pérou. C'étoit-là qu'étoient les magasins des marchandises les plus riches de l'Europe, lesquelles après avoir été débarquées par les Galions à Porto-Belo, étoient transportées par terre à Panama, & de là à Callao par l'Armada ou Flotte, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. C'est dans ce Port que se rendoit tous les ans le galion d'Acapulco, chargé de toutes les richesses de l'Orient. Il tiroit du Chili, du bled, du bœuf & du porc salé, du cuir, du suif, des planches, & différentes étoffes de laine, & particulièrement des tapis, dans le goût de ceux de Turquie. Des ports du Pérou, du sucre, du vin, & de l'eau-de-vie, des agrès pour les vaisseaux, du cacao & du tabac. Du Mexique, de la poix & du goudron, des bois pour la teinture, & ce baume

qu'on appelle improprement du Pérou, puisqu'on le tire de Guatimala. Comme le Port de Callao est excellent, & que c'est par sa voie que se fait le commerce de Lima & d'une partie du Pérou, je ne doute point qu'on n'y ait rebâti une ville, & que Lima n'ait repris son premier éclat, d'autant plus que cette dernière est le siège d'un grand gouvernement; car le Chili & la Terre Ferme dépendent de la Viceroyauté du Pérou. Le revenu ordinaire du Viceroi est de quarante mille piaftres par an, indépendamment du casuel, qui est très considérable. Toutes les fois qu'il va à Callao, cette promenade lui vaut trois mille piaftres; s'il va plus loin, dix mille. Il dispose de plus de cent grandes charges de magistrature; en un mot, de tous les emplois triennaux, tant civils que militaires, dans toute l'étendue de sa juridiction, qui est immense. On ne sçauroit donc douter, que son casuel légitime, indépendamment de ce qu'on appelle le tour du bâton, ne monte au moins au double de ses honoraires. Certainement, quelque perte que le Roi d'Espagne souffre par la mauvaise régie de ses affaires, il n'y a point de

Souverain au monde qui ait de pareils moyens de récompenser les services de ses sujets, sans prendre sur ses revenus.

Cusco, autrefois la capitale de l'Empire, est encore aujourd'hui une ville très considérable. Elle est éloignée de la mer, & située dans la partie montagneuse du pays. Elle ne contient pas moins de quarante mille habitans, dont les trois quarts sont Indiens, & extrêmement spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture, & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, qui sont répandus dans le Pérou & le Chili. Ils fabriquent aussi quantité d'étoffes de coton, & travaillent très bien en cuir.

Quito est aussi dans l'intérieur du pays, & dans la partie la plus Septentrionale du Pérou. C'est une ville considérable, qui fait un grand commerce avec les Indiens; mais j'ignore le nombre de ses habitans, & les genres de manufacture auxquels ils s'emploient.

Il n'est pas aisé de sçavoir au juste le nombre des habitans du Pérou, ce calcul demandant des connoissances qu'on n'a point. Il y a quantité de villes, grandes & très peuplées, dispersées dans le pays; mais il y a plu-



siècles cantons qui ne valent guères mieux qu'un désert, ce qui vient en partie de la disette d'eau, mais plus encore de l'orgueil d'une partie des habitans, de la misérable sujétion de l'autre, & de la paresse de tous. Il est certain que les mines contribuent beaucoup à dépeupler le pays, parce qu'elles détournent les habitans de l'agriculture & des manufactures, qui sont des professions qui prolongent la vie, & qui servent à l'entretenir, pour s'appliquer à la fabrique des métaux, laquelle est extrêmement nuisible à la santé, & les rend dépendants d'autrui pour leur subsistance. Les nations qui sont pauvres en or, & que leur pauvreté à cet égard rend industrieuses, ont tort d'envier les richesses des Péruviens, lesquels sous des dehors pompeux & éblouissans, vivent d'une manière mesquine & fardive; & manquent souvent du nécessaire dans un pays, qui dans plusieurs endroits, est un des plus fertiles qui soient au monde. En effet, les pays dont les habitans s'adonnent aux arts & à l'agriculture, & qui reçoivent en échange l'or & l'argent des étrangers qui possèdent ces métaux, sont à proprement

parler, les vrais propriétaires des mines ; ceux qui les possèdent ne font que leurs œconomes, ou leurs esclaves ; ce sont eux qui les exploitent, tandis qu'ils ne s'occupent que d'un travail aisé, utile à la santé, & nécessaire pour leur bien être.

---



---

## CHÂPITRE XII.

### LE CHILI.

*Température de l'air du Chili. Son sol, sa fertilité. Description de ses principales villes. Son commerce.*

**L**E Chili est immédiatement situé au midi du Pérou, dans la Zone tempérée méridionale, le long de la côte de la mer du Sud, sous un ciel extrêmement clair & serein. Le temps n'y varie presque jamais pendant neuf mois de l'année, & il y pleut très peu pendant ce temps-là. Mais la rosée qui tombe toutes les nuits, jointe à la quantité de ruisseaux qui sortent des Andes, fertilise le plat pays, & lui fait produire autant de bled, de vin, d'huile & de fruits, que le nombre

des habitans , qui est très petit , & leur industrie , qui est fort médiocre , leur permettent d'en cultiver. Si le pays étoit mieux gouverné , & mieux peuplé , ce feroit un des meilleurs qui fût au monde. Car comme l'air y est fort sain , & la chaleur modérée , il produit quantité de fruits , qui ont peine à croître hors de la Zone Torride. Indépendamment des choses nécessaires à la vie , on y trouve quantité de mines d'or , d'argent , de cuivre , de plomb , de vif-argent & de fer. Celles d'or occupent toute l'attention des habitans , & il n'y a point de ruisseau dans le pays où l'on ne trouve plus ou moins de ce métal ; mais la disette d'habitans , qui est plus grande ici que dans les autres Colonies Espagnoles , fait qu'on ne peut exploiter toutes les mines , & qui pis est , que l'agriculture y est fort négligée. Quoique le pays ait plus de douze cens milles de long , sur plus de cinq cens milles de large , on n'y trouve pas plus de vingt mille blancs en état de porter les armes , & environ soixante mille hommes , tant Indiens , que noirs & mulâtres. Cependant , avec ce petit nombre d'habitans , & nonobstant leur peu d'industrie , on

exporte tous les ans des Ports du Chili à Calao & dans les autres Ports du Pérou, assez de bled pour nourrir soixante-mille hommes, du vin, du chanvre, (cette plante ne croît dans aucun autre des pays situés sur la mer du Sud), des cuirs, du suif, & des viandes salées, sans compter l'or & les autres minéraux qui font sa plus grande richesse. Ce pays, en général, n'est pas propre pour les pâturages, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de bestiaux de toute espèce. Ceux dont on sale la chair, & dont on vend les cuirs au Pérou, viennent de l'autre côté des Andes, sçavoir de la province de Tucumam dans le Paraguay. Il y a peu de bêtes de proie dans le Chili, encore sont-elles très timides; & quoique les crapauds, les serpens & les scorpions y soient aussi nombreux que dans les pays chauds, on ne s'apperçoit pas qu'ils fassent aucun mal.

Il n'y a dans le Chili que quatre villes un peu considérables, St. Jacques, qui en est la capitale, la Conception, Coquimbo ou la Serena, & Valdivia. Ces villes sont situées sur le bord de la mer, ou tout auprès. Les trois premières sont exactement sem-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 331  
blables. Leurs rues , de même que  
celles de Lima , se coupent à angles  
droits , & forment des quarrés pareils  
à ceux d'un échiquier. Les maisons sont  
séparées par des jardins , où l'on a con-  
duit l'eau des rivieres voisines pour les  
arroser ; mais elles sont si basses & si  
mal bâties , (leurs murailles sont de  
torchis , & leurs toits de chaume ) ,  
qu'on les prendroit plutôt pour des  
villages que pour des villes. Il s'en  
trouve cependant d'assez riches , &  
l'on prétend qu'il y en a plusieurs à  
St. Jacques , où la batterie de cuisine  
est d'or & d'argent. Quant à Baldivia ,  
elle n'est pas plus célèbre par ses forti-  
fications , que par le nombre de ses  
habitans. C'est-là que l'on transporte  
les criminels du Pérou , & des autres  
contrées du Chili , pour travailler aux  
fortifications , & aux autres ouvrages  
publics. Ce qu'il y a de singulier , est  
que ces criminels sont tout à la fois  
prisonniers & geoliers , car ce sont eux  
qui composent la garnison , & le corps  
des officiers & des soldats. La ville  
contient environ deux mille ames , &  
n'est peuplée que de bannis , ou des  
descendants de ceux qui ont été exilés  
pour leurs forfaits.

Le commerce du Chili est entièrement borné à celui que les habitans font avec le Pérou, un ou deux Ports de la Nouvelle Espagne, & Panama. Leurs vaisseaux ne traversent jamais le détroit de Magellan, ni ne doublent le Cap de Horn. Ils envoient leurs denrées dans les Ports du Mexique & du Pérou, & tirent leurs marchandises d'Europe de Panama.

---

### C H A P I T R E XIII.

*Petit nombre des Espagnols dans cette Province. Américains. Il y en a quelques-uns de libres.*

**C**OMME le Chili est mal peuplé, qu'il y a sur ses frontieres quantité d'Indiens indépendants, que les Espagnols sçavent que les Hollandois ont tenté de s'y établir, & que d'autres nations ont formé le même projet, ils ont grand soin de garder leurs côtes, & il ne paroît pas plutôt un vaisseau étranger, que tous les habitans courent aux armes. Cependant, malgré toute leur précaution, ils sont plutôt redevables de leur sûreté au système de

l'Europe, qui est de laisser aux Espagnols les pays qu'ils possèdent, & à la difficulté & au danger qu'il y a de traverser le détroit de Magellan, & de doubler le Cap de Horn, qu'à leurs forces & à leur vigilance.

Les Indiens qui habitent le Chili, sont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec beaucoup de vigueur, qui se sont révoltés plusieurs fois avec succès, qui ont tué Pierre Baldivia, le Conquérant du pays, & soutenu la guerre pendant plusieurs années contre toutes les forces de l'Espagne, laquelle ne s'est terminée qu'à l'avantage des diverses nations qui habitent les montagnes, par une paix honorable, qui dure encore aujourd'hui. Il n'y a pas de peuple au monde plus jaloux de sa liberté. Il est vrai qu'il trafique avec les Espagnols, mais il le fait avec tant de précaution, qu'ils ne sçauroient tirer aucun avantage de cette communication. Quant à ceux qui ont été obligés de se soumettre, il s'en faut beaucoup que leur joug soit aussi pesant, que celui qui opprime les peuples des autres provinces Espagnoles; ce qui vient en partie des conditions sous lesquelles ils se

font rendus, & en partie de la crainte qu'on a d'une nation brave & courageuse, entourée de voisins qui ne le font pas moins, & qui a défendu sa liberté avec beaucoup de succès. On voit par cet exemple, que le zele avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, qu'on obtient, lors même qu'on a le malheur de la perdre, des conditions plus douces & moins onéreuses. Les Indiens du Chili ressemblent beaucoup plus à ceux de l'Amérique Septentrionale, quoique plus humains & plus civilisés, qu'à ceux du Pérou ou du Mexique. Ils sont moins superstitieux, & loin d'avoir pour leurs Princes cette vénération excessive, que ces nations ont pour les leurs, ils n'en ont point du tout, & ne connoissent aucune forme de gouvernement, chaque famille étant elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales de la nation, & c'est la pluralité des voix qui décide. Ils sont très adonnés aux liqueurs fortes, & très enclins à la polygamie, en quoi ils diffèrent des autres Américains, chez qui elle est fort rare. Les missionnaires Espagnols ont cependant fait de



DES COLONIES EUROPÉENNES. 335  
grands progrès chez eux. Ils ont fondé  
un Collège pour l'éducation de la jeu-  
nesse, & leur présence ne contribue pas  
peu à maintenir la paix entre les Es-  
pagnols & les Indiens indépendants,  
ce qui sans leurs secours seroit très dif-  
ficile: Car tous portés qu'ils sont pour  
les prêtres Espagnols, ils haïssent néan-  
moins leur nation, & prennent toutes  
les précautions possibles, pour ne point  
être assujettis à leur domination.

---

## CHAPITRE XIV.

### LE PARAGUAY.

*Son climat, ses rivières. Province de la  
Plata. Ville de Buenos - Ayres. Son  
commerce.*

LA province du Paraguay, ou de  
la Plata, est bornée à l'Occident par  
le Chili & le Pérou, à l'Orient par le  
Bresil, au Midi par l'Océan Atlanti-  
que; elle a plus de 1000 milles de lar-  
geur, sur 1500 milles de lon-  
gueur, à compter depuis l'embouchure  
de la rivière de la Plata, jusqu'au pays  
des Amazones, qui lui sert de bornes

du côté du Nord. Cette vaste Contrée n'est point entièrement soumise aux Espagnols. Il y a plusieurs cantons qui leur sont inconnus, de même qu'aux autres peuples de l'Europe. Dans un pays aussi vaste, & situé sous tant de climats différents, car il est situé du côté du Nord sous la ligne équinoxiale, & s'étend du côté du Midi jusqu'au trente-septième degré de latitude, bien avant dans la Zone tempérée, on doit s'attendre à trouver beaucoup de variété dans son sol & dans ses productions. Cependant, ce pays est en général très fertile; & les pâturages y sont si gras, qu'ils nourrissent une quantité prodigieuse de bêtes à cornes, de chevaux & de mulets, que personne ne cherche à s'approprier. Chacun en prend & en tue autant qu'il lui plaît.

Ce pays est arrosé par trois grandes rivières, indépendamment d'une infinité d'autres plus petites, qui se joignent près de la mer, pour former le fameux Rio de la Plata. La première est le Paraguay, dont le pays porte le nom, & elle forme le principal canal. Elle prend sa source dans un grand lac, situé dans le centre de l'Amérique Méridionale, appelé le lac de Xarayes, &

& coule à-peu-près du Nord au Sud. La Parana prend la sienne dans les montagnes qui sont sur les frontières du Bresil, & se portant vers le Sud-Ouest, elle se joint avec le Paraguay, à une grande distance de l'Océan, environ au vingt-septieme degré de latitude méridionale. L'Uraguay prend pareillement sa source dans le même endroit, & suit à-peu-près le même cours, après quoi se joignant avec ces deux rivieres, à peu de distance de l'Océan, elle s'y jette avec elles.

La principale province qui nous intéresse dans cette vaste Contrée, est celle qu'on appelle *Rio de la Plata*, vers l'embouchure des rivieres susdites. Elle ne forme qu'une plaine continue de plusieurs centaines de milles d'étendue de tous côtés, & est extrêmement fertile ; mais, ce qui est très rare dans l'Amérique, elle manque de bois, ce qui oblige les habitans de planter quantité d'arbres fruitiers, qui réussissent admirablement bien. L'air est très doux & très serein, & l'eau de la riviere, pure & saine. Elle inonde tous les ans le pays, & dépose en se retirant un limon, qui le fertilise à un point extraordinaire.

*Tome I. Partie III.*

**P.**

Sa capitale est Buenos - Ayres, sur la rive méridionale de la riviere. On lui a donné ce nom à cause de la bonté de son air. C'est la seule ville de commerce qui soit au Midi du Bresil, mais ce commerce est fort peu de chose, eu égard à la richesse & à l'étendue du pays avec lequel elle confine. Les flottes n'y arrivent point régulièrement comme dans les autres Ports de l'Amérique Espagnole. Deux ou trois vaisseaux de registre font tout son commerce avec l'Europe. Ils en rapportent de l'or, de l'argent, du sucre & des cuirs. Je n'ai point oui dire qu'on eût ouvert aucune mine considérable dans cette province ; mais il y a apparence qu'il y en a de très riches dans les cantons situés à l'Est des Andes. D'ailleurs il est certain qu'elle tire beaucoup d'or du Chili, en échange des mulets, du bétail & du thé qu'elle y envoie, & que l'argent de la province de Los Charcas dans le Pérou, y passe en grande partie par terre. On peut aussi transporter assez commodément les marchandises par eau, y ayant une grande riviere, appelée Pilcomayo, laquelle prend sa source près des mines du Potosi, traverse les Cor-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 339  
dilleres, & va se jeter dans le Parag-  
guay. Cette riviere seroit navigable  
jusqu'à sa source, sans les cataractes qui  
s'y trouvent, de même que dans celle  
de la Plata. Je crois que c'est par cette  
voie, que l'on transporte l'argent à  
Buenos - Ayres. En effet, il est très  
abondant dans cette province, & ceux  
qui y portent de temps à autre de la  
contrebande, y trouvent infiniment  
mieux leur compte, que dans tout  
autre commerce.

---

## CHAPITRE XV.

*Domaine des Jésuites dans le Para-  
guay. Maniere dont ils s'y sont pris  
pour peupler le pays & le gouverner.  
Obéissance du peuple. Réflexions sur  
les derniers événements qui s'y sont  
passés.*

**L**E commerce du Paraguay, & les  
mœurs des peuples qui l'habitent, res-  
semblent si fort à celles des autres  
Colonies Espagnoles, établies dans  
l'Amérique Méridionale, qu'il est inu-  
tile de rien dire de plus sur ces arti-

P ij

cles : mais je ne puis quitter ce pays fans parler de cette espèce de gouvernement extraordinaire, que les Jéfuites ont établi dans les provinces intérieures.

Vers le milieu du dernier siècle, ces Religieux représenterent à la Cour de Madrid, que le peu de succès qu'ils avoient dans leurs Missions, venoient de la vie scandaleuse que menaient les Espagnols, & de la haine qu'ils s'attiroient par leur conduite insolente. Ils insinuerent adroitement, que sans cet obstacle, ils auroient étendu l'Empire de l'Évangile jusques dans les contrées les plus reculées de l'Amérique; & qu'ils se faisoient forts de les soumettre à Sa Majesté Catholique, sans dépense ni troupes. On goûta leurs remontrances, on fixa l'étendue de leurs Missions, & on leur permit d'agir comme bon leur sembleroit, avec défenses aux Gouverneurs des Provinces limitrophes de se mêler de leurs affaires, & aux Espagnols d'entrer dans leur district, sans la permission de ces Religieux. Ils s'obligerent de leur côté, de payer une certaine taxe proportionnée au nombre de leurs troupeaux, de fournir aux mi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 341  
nes la quantité d'ouvriers dont le Roi  
auroit besoin, lorsque leurs Missions se-  
roient suffisamment peuplées.

Ce fut à ces conditions que les Jé-  
suites ouvrirent leur campagne spiri-  
tuelle. Ils commencèrent à rassembler  
environ cinquante familles errantes,  
auxquelles ils persuaderent de se fixer,  
& en formerent une petite Jurisdiction.  
Tels furent les foibles fondemens sur  
lesquels ils ont élevé un édifice qui  
étonne tout l'Univers, & qui a aug-  
menté la puissance de même que la ja-  
lousie que l'on porte à cette Société.  
Car ce pas fait, ils se sont donnés tant  
de peines, ils ont agi avec tant de po-  
litique, qu'ils sont venus à bout d'a-  
doucir les mœurs des peuples les plus  
sauvages, de fixer ceux qui étoient les  
plus errans, & d'affujettir ceux qui ai-  
moient le plus l'indépendance. Ils ont  
persuadé à plusieurs milliers de Tri-  
bus dispersées, d'embrasser leur reli-  
gion, & de se soumettre à leur Gou-  
vernement, n'oubliant rien pour les te-  
nir dans cette sujétion, & pour aug-  
menter leur nombre autant que cela étoit  
nécessaire à leur Société, & ils y ont  
parfaitement réussi.

P iij

Malgré ces foibles commencemens, leur République s'est si fort accrue, que l'on prétend qu'il y a quelques années que leurs Sujets se montoient à trois cens mille familles. Ils vivent dans des Villes; ils sont très-bien vêtus; ils s'adonnent à l'Agriculture & aux Manufactures, & quelques-uns même aux Arts libéraux. Ils sont très-bien disciplinés, & peuvent former une Armée de soixante mille hommes. Pour cet effet, ils font venir de temps en temps de l'Europe des Ouvriers, des Musiciens & des Peintres qui, à ce qu'on m'a dit, sont la plupart Allemands & Italiens.

Il s'en faut beaucoup que je sois en état de décrire avec l'exactitude nécessaire, les moyens qu'ils ont employés pour exécuter une conquête aussi extraordinaire sur le corps & l'esprit de tant de peuples, sans le secours des armes ni de la violence, & cela par une méthode différente de celle que suivent les autres Conquérens; non point en détruisant un grand nombre d'habitans pour s'affurer des autres, mais en multipliant leurs Sujets, à proportion qu'ils étendent leurs domaines. Leurs



DES COLONIES EUROPÉENNES. 343  
relations ne font pas fort amples, & il y regne beaucoup de partialité. Ce que les autres ont écrit là-dessus, a été dicté par la jalousie dont on est animé contre eux. Voici les seules particularités sur lesquelles les uns & les autres s'accordent.

On convient donc, que dans chaque Mission ou District (le Pays est divisé en quarante-sept Districts) il y a un Jésuite qui préside en chef. Il est logé dans une maison spacieuse & commode, que l'on appelle le Presbytere. Attenant, sont l'Eglise & les Magasins publics. Personne n'a rien en propre. On assigne à chacun sa tâche, selon sa force & sa capacité. Il apporte ce qu'il gagne dans le Magasin public, & on a soin de lui fournir tout ce dont il a besoin pour son entretien & celui de sa famille. Cette distribution se fait deux fois par semaine; & les Magasins sont toujours fournis de maniere que les Habitans ne manquent jamais du nécessaire dans les temps de disette, & que l'on fournit même de quoi vivre à ceux que les accidens, la vieillesse ou les maladies mettent hors d'état de travailler.

Ils ont soin de marier les jeunes gens

P iv

de très-bonne heure, tant pour empêcher la débauche, que pour augmenter le nombre de leurs sujets. Comme l'intérêt n'a aucune part à leur union, les difficultés font bientôt applanies. Le jeune homme s'adresse au Jésuite qui gouverne, lui fait part du dessein qu'il a de se marier, & lui nomme la fille qu'il a choisie. On la consulte; & si elle y consent, le mariage est bientôt conclu. On leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour se mettre en ménage. On leur prescrit leur tâche, pour qu'ils puissent dédommager le public des avances qu'il a faites, & le mettre en état d'en faire d'autres.

Le Jésuite a sous lui des Magistrats ou des Caciques pris parmi les Indiens, qui se mêlent des affaires, décident les différends qui ne sont point dignes de son attention, lui rendent compte de l'état du District, & l'instruisent de la bonne & de la mauvaise conduite de ceux qui l'habitent. C'est sur leur rapport qu'on les punit, ou qu'on les récompense. Le fouet est le châtiment le plus usité; & l'on assure que les premiers Magistrats eux-mêmes n'en font point exempts lorsqu'ils l'ont mérité. Les récompenses

DES COLONIES EUROPÉENNES. 345  
ses se réduisent à quelques bénédictions,  
ou à quelques légères marques de l'ami-  
tié des Jésuites, dont ces peuples sont  
extrêmement flattés.

Rien n'égale l'obéissance des Habi-  
tans de ces Missions, que le contente-  
ment qu'elle leur procure. Loin de mur-  
murer de ce qu'ils n'ont que les choses  
nécessaires à la vie, lorsque par leur  
travail ils pourroient se procurer les su-  
perflues, ils s'estiment heureux d'en  
être privés, & ils regardent leur obéis-  
sance comme un devoir, qui non-seule-  
ment assure leur repos & leur tranquil-  
lité dans ce monde, mais encore leur  
bonheur dans l'autre. C'est ce que les  
Jésuites ont soin de leur inculquer; &  
l'on peut dire qu'indépendamment de  
leur attention pour le Gouvernement,  
ils ne négligent rien pour les instruire  
de leurs devoirs & les rendre honnêtes  
gens, de maniere que les Indiens me-  
nent une vie innocente, & sont civili-  
sés sans être corrompus.

On prétend que les Jésuites qui les  
gouvernent, maintiennent avec soin  
le privilege qu'ils ont d'empêcher qu'au-  
cun étranger n'entre dans le pays. Si  
quelqu'un y arrive par hazard, on le

P v

conduit aussitôt au Presbÿtere , où on le reçoit pendant un jour ou deux tout au plus avec beaucoup d'hospitalité , en même-temps que l'on veille sur lui avec beaucoup d'attention. Le Jésuite lui montre les curiosités du pays , & empêche qu'il n'ait aucune conversation avec les Habitans. Le terme de son séjour expiré , on le congédie avec beaucoup de politesse , & on lui donne un garde qui le conduit jusqu'au District voisin , où il est reçu & nourri sans qu'il lui en coûte rien , & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il soit hors des Missions. On observe les mêmes précautions à l'égard des Indiens qui sortent du pays pour aller travailler aux Fortifications , de même qu'à l'égard des troupes qui entrent au service du Roi. Ils évitent toute conversation avec les étrangers , qu'ils regardent avec une espece d'horreur , & retournent chez eux aussi ignorans & aussi simples que lorsqu'ils en sont sortis.

Je sçai que bien de gens ont mal jugé de la conduite des Jésuites dans cette Mission ; mais leurs réflexions me paroissent très-mal fondées , & sont même démenties par les faits sur lesquels ils

les appuyent. Pour juger sagement du service qu'ils ont rendu à ce peuple, on ne doit point le comparer avec les nations florissantes de l'Europe, mais avec ses voisins, je veux dire les Sauvages de l'Amérique méridionale, ou avec les Indiens qui gémissent sous le joug des Espagnols. En le considérant dans ce point de vue, on verra que la société humaine leur est infiniment redevable de l'avoir augmentée de trois cens mille familles civilisées & réduites en un corps de Communauté, au lieu d'un petit nombre de sauvages ignorans & vagabonds. En effet, il faut qu'un gouvernement soit bien parfait, pour avoir en lui un principe d'accroissement qui engage des peuples étrangers à se joindre au tronc & à pousser de nouvelles branches. On ne sçauroit non plus blâmer un systême qui produit des effets aussi salutaires, & qui a trouvé cette voie difficile mais heureuse, que les politiques cherchent depuis si long-temps, de concilier l'obéissance avec le contentement des peuples. Il seroit à souhaiter que nous étudiaffions ces matieres plus attentivement que nous ne le faisons; & qu'au lieu de nous mocquer des soins & de la

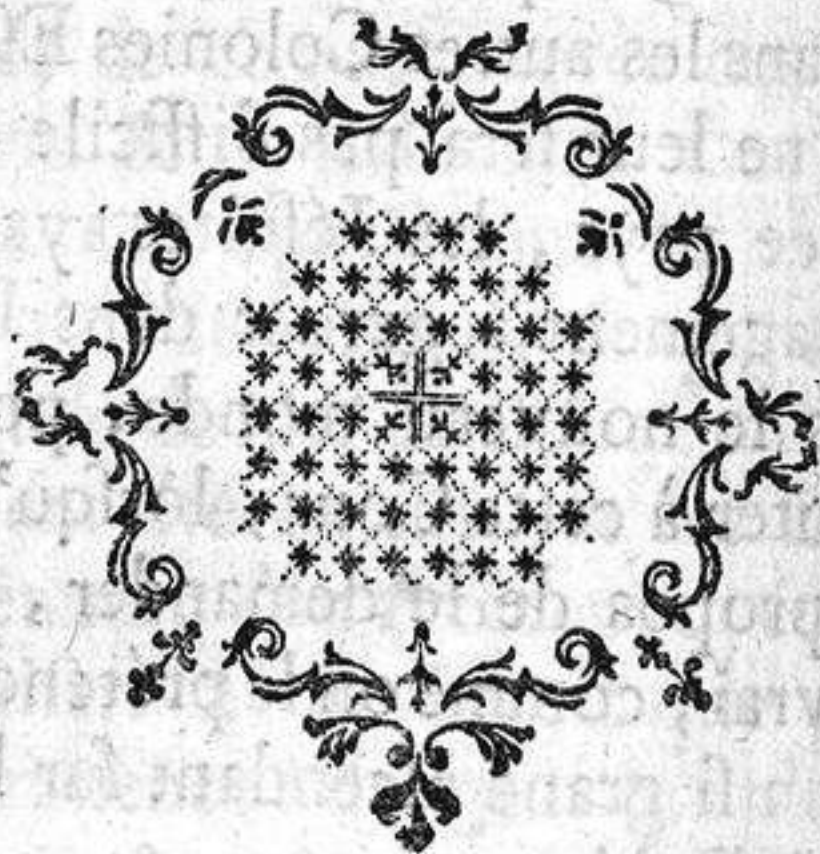
diligence de notre ennemi, nous suivissions son exemple, au lieu que nous ne connoissons d'autres instrumens que la force & l'argent.

Cette République a fourni de nos jours un ample sujet de conversation au public, à l'occasion de la cession que l'Espagne vient de faire d'une partie de ce pays à la Couronne de Portugal. On sçait que les habitans de sept Missions ont refusé d'y acquiescer, & n'ont pas voulu souffrir qu'on les transportât comme des bestiaux d'un pays dans l'autre. J'ignore la maniere dont les Jésuites se sont tirés de ce pas auprès des Cours de Madrid & de Lisbonne. Les gazettes nous ont appris que les Indiens avoient pris les armes, & que malgré l'exactitude de leur discipline militaire, ils avoient été battus par les troupes Européennes qu'on avoit envoyées pour les appaiser. Il me paroît que ç'a été une imprudence à des gens qui n'ont jamais servi, & qui manquent d'Officiers expérimentés pour les conduire, de hasarder une bataille contre des troupes Européennes. Ils auroient dû plutôt s'exercer à l'action, en attaquant de petits partis, leur interceptant leurs con-

vois, & usant de surprise jusqu'à ce que leurs bons succès dans ces sortes de petits combats, les eussent mis à même de confier leur fortune au sort d'une bataille rangée. Néanmoins il y a tout lieu de croire que cette opposition tirera les Espagnols de leur indolence, & les engagera à ôter le gouvernement du pays à ceux qui en sont actuellement en possession. S'ils le font, il est aisé de prévoir qu'on ne tardera pas à éprouver dans cette Province la même dépopulation, la même détresse & le même mécontentement qui distinguent les Indiens dans les autres Colonies Espagnoles. Il ne leur sera pas difficile de conquérir ce pays, les Jésuites ayant trop de ménagement à garder dans l'ancien & dans le nouveau monde, pour oser le disputer à cette Cour, lorsqu'elle jugera à propos de le demander, surtout s'il est vrai, comme on le prétend, qu'ils aient un si grand ascendant sur les peuples qui l'habitent.

Ce n'a pas été au commencement une aussi mauvaise politique qu'on se l'imagine, d'avoir donné tant de pouvoir aux Jésuites, vu que l'événement a montré qu'ils ont acquis à la Cou-

ronne d'Espagne un pays inconnu, dépeuplé & inculte, qu'elle fera maîtresse de reprendre lorsqu'il lui plaira. Quant aux richesses du Paraguay, je ne puis dire en quoi elles consistent, les Jésuites gardant là-dessus un profond silence. S'il est vrai qu'ils soient aussi bons politiques qu'on le prétend, ils n'auront jamais souffert qu'on ait ouvert aucune mine d'or ou d'argent dans le pays. J'ignore au reste ce qui en est.





---

 CHAPITRE XVI.

*La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Gallions. Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto-Rico. Réflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.*

LES Espagnols n'ont fait aucun autre établissement dans les autres contrées de l'Amérique méridionale, qu'ils disent leur appartenir au midi de Buenos-Ayres, non plus que dans le Nord, excepté dans la Terre-Ferme dont il convient de dire deux mots. La province des Amazones, quoique extrêmement vaste, fertile & arrosée par cette fameuse rivière, est entièrement négligée. Le pays des Patagons, qui est au midi de Buenos-Ayres, & dans la Zone tempérée, s'étend tout le long de l'Océan Atlantique. C'est un pays plat où il ne croît aucun arbre, ce qui lui est commun avec celui de Buenos-Ayres. On prétend que cette contrée est déserte & stérile.

rile ; mais ce qu'il y a de certain est qu'elle n'est habitée par aucune nation Européenne , & qu'elle est peu connue , quoiqu'elle soit ouverte de toute part , & par conséquent à la bienfiance de qui voudroit s'en emparer , & y fonder une Colonie.

La dernière province , dans l'ordre que j'ai observé , & qui cependant n'est pas la moins considérable de celles que les Espagnols possèdent dans l'Amérique , est la Terre-Ferme , laquelle a plus de deux mille lieues de long sur cinq cens de large. Elle confine avec le Mexique , le Pérou & le pays des Amazones , & s'étend le long de la mer du Nord , depuis l'Océan pacifique jusqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones dans l'Atlantique. Elle est divisée en douze grandes provinces , la plupart montagneuses , particulièrement celle de Sainte-Marthe où l'on prétend qu'il y a des montagnes plus hautes que le Pic de Teneriffe , lesquels communiquent avec les Andes. Les vallées sont très-profondes & très-étroites , & inondées pendant la plus grande partie de l'année ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient très-fertiles. Elles produisent

du froment , quantité de fruits , des drogues précieuses , du Cacao , de la Vanille , de l'Indigo , du Piment , du Gayac de la Salsepareille & du baume du Pérou. Il n'y a point de pays qui produise de si bons pâturages , ni où il y ait une plus grande quantité de bétail. Les rivières contiennent beaucoup de sable d'or ; les mines de ce métal sont extrêmement abondantes , & les rubis & les émeraudes y fourmillent. Cependant , malgré toute cette fertilité , la Terre-Ferme est pour la plus grande partie , le pays le plus désagréable & le plus mal sain qui soit dans la Zone Torride.

Cette province entretient un commerce considérable avec l'Europe , non-seulement à cause de ses denrées & de ses productions , mais encore parce que celui du Pérou & du Chili avec l'Espagne se fait entièrement par cette voie-là. Sa Capitale est Panama , qui est le grand entrepôt de la mer du Sud. C'est là qu'abordent les trésors que les riches mines du Pérou & du Chili , ou la Province fournissent au Roi.

Le port de Panama est le meilleur qu'il y ait sur la mer du Sud. Les gros

vaisseaux mouillent à quelque distance de la ville, & les petits sous les murailles. Cette ville, qui est une des plus grandes de l'Amérique, contient, à ce qu'on prétend, cinq mille maisons bâties de briques & de pierres, lesquelles forment un demi-cercle, & dont la beauté est relevée par les clochers & les dômes de quantité d'églises & de monastères. Elle est entourée du côté du Continent d'une infinité de vergers & de jardins, & plus loin d'un pays agréable entrecoupé de coteaux, de vallées & de bois. La ville est bâtie dans un terrain sec & salubre, & entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili & la côte occidentale du Mexique d'une part, & de l'autre avec l'Europe par la voie de l'isthme de Darien & la rivière Chagra.

La seconde ville qui mérite quelque considération dans la Terre-Ferme, est Carthagene. Elle est bâtie dans une péninsule, & renferme un des meilleurs ports, pour la force & la bonté, qu'il y ait dans l'Amérique Espagnole. La ville elle-même est très-bien fortifiée, & bâtie comme le font la plupart des villes Espagnoles, avec une grande

DES COLONIES EUROPÉENNES. 355  
place dans le milieu où aboutissent des  
rues tirées au cordeau, & qui se coupent  
à angles droits. Il y a quantité d'égli-  
ses & de monasteres fort riches, parmi  
lesquels celui des Jésuites se distingue  
par sa magnificence. C'est là qu'abor-  
dent les Galions d'Espagne; ils y dé-  
chargent une partie considérable de leurs  
marchandises que l'on distribue ensuite  
dans les provinces de Sainte-Marthe,  
de Caraccas & de Venezuela, & dans  
la plupart des autres provinces & villes  
de la Terre-Ferme.

La flotte qu'on appelle des Galions,  
est composée d'environ huit vaisseaux  
de guerre, de cinquante canons chacun,  
dont la destination est de porter des mu-  
nitions de guerre au Pérou; mais qui,  
dans le fond, portent quantité d'autres  
marchandises pour le compte des parti-  
culiers, ce qui les met hors d'état de se  
défendre & de protéger les vaisseaux  
qu'ils escortent, qui consistent en douze  
vaisseaux marchands qui ne leur sont  
point inférieurs pour le port. Ces Ga-  
lions font le commerce exclusif de la  
Terre-Ferme & de la mer du Sud, de  
même que la flotte fait celui du Mexi-  
que.

Cette flotte n'est pas plutôt arrivée à Carthagene, qu'on envoie des exprès à Porto-Bello & dans toutes les villes voisines, mais principalement à Panama, pour avertir qu'on ait à tenir prêt le trésor qui y est en dépôt, & à l'envoyer à Porto-Bello pour l'embarquer sur les Galions. C'est dans cette dernière ville, laquelle est aussi remarquable par la bonté de son port, que par l'insalubrité de son air, que s'assemblent tous les particuliers qui ont part à ce commerce; & l'on peut dire qu'il n'y a point d'endroit au monde où il se fasse tant d'affaires en si peu de temps. La foire ne dure que quinze jours, & pendant ce temps-là on ne peut voir sans étonnement la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises & de curiosités d'Europe qui sont étalées. Les lingots d'argent sont entassés par piles sur les quais, comme le seroient des marchandises ordinaires. On paye pendant ce temps-là cent piastras d'un mauvais logement, & mille d'une boutique, & les vivres y sont à proportion, par où l'on peut se former une idée des profits immenses que l'on fait dans ce commerce. On y apporte le trésor de Pa-

nama, à dos de mulets, par une route très-dangereuse. Les autres marchandises, telles que le sucre, le tabac & les drogues, y arrivent par la Chagra.

Après que les Galions ont pris leur cargaisons, ils font voile pour la Havanne, qui est le lieu du rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique.

La Havanne est la capitale de l'Isle de Cuba. Cette ville est située sur un port excellent à l'extrémité occidentale de l'Isle. Elle contient deux mille maisons & un grand nombre d'églises & de couvents. Aussi est-ce la seule place de conséquence qu'il y ait dans l'Isle de Cuba, laquelle est située au 20°. degré de latitude, & à près de sept cens milles de long de l'Est à l'Ouest, sur cent vingt, jusqu'à soixante & dix milles de large. Elle ne cède à aucune contrée des Indes tant par la fertilité de son terrain, que par l'excellence de ses productions. Mais les Espagnols, par une suite de barbarie aussi contraire à l'humanité qu'à la saine politique, ayant exterminé ses habitans originels, & n'y trouvant point la même quantité d'or que dans le Continent, l'ont abandonnée, de même

qu'Hispanio la dont les François possèdent actuellement la plus grande partie, & Porto-Rico, Isle grande & fertile, qui ne font en comparaison que des déserts. Le commerce entre ces Isles & le Continent d'Espagne, se fait par la flotte de Barlovento, laquelle est composée de six gros vaisseaux bien armés qui font tous les ans le tour de ces Isles & de la côte de Terre-Ferme, tant pour faire ce commerce que pour balayer la mer des corsaires & des interlopes. On envoie de temp à autre un vaisseau de registre dant l'une ou l'autre de ces Isles. Il paroît jusqu'ici que les Espagnols les ont gardées plutôt pour empêcher que les autres nations ne se rendissent trop puissantes dans ces mers, que pour le profit qu'ils esperent d'en tirer; & il est certain que si quelque nation s'emparoit de ces Isles, elle seroit bientôt maîtresse du commerce de l'Amérique & même du Continent. Il y a quelques années qu'ils travaillent à s'assurer la possession de Porto-Rico; & pour cet effet ils ont permis à quelques villes d'Espagne de commercer dans l'Amérique. Ils mettent d'autres impôts sur leurs propres manufactures que sur celles de l'étran-



ger. En un mot ils commencent à connoître le vrai intérêt de leur pays, & à y travailler, quoique très-lentement.

Jusqu'aujourd'hui les richesses qui passaient de l'Amérique en Espagne, traversoient le Royaume comme un torrent rapide, lequel, au lieu de fortifier le pays, entraînoit toutes les bonnes terres qu'il rencontroit sur son passage. Il n'y a point de pays dans l'Europe qui reçoive tant d'argent que l'Espagne, ni où on en voie moins. La raison en est que depuis qu'elle est maîtresse des Indes, les affaires de cette monarchie ont toujours été en décadence. En établissant ses Colonies dans l'Amérique, elle a suivi les mêmes maximes sur lesquelles elle regle son gouvernement en Europe. Elle n'a connu d'autre moyen de conserver ses conquêtes, que celui d'exterminer les peuples; elle n'a jamais eu aucun système réglé de commerce, & ne s'est point mise en peine de réformer les abus. Tyrannique dans son gouvernement, superstitieuse dans sa religion, usant de monopole dans le commerce.

Les Espagnols, dont l'ambition n'a point de bornes, se voyant en possession d'un trésor qu'ils jugeoient inépuisable,

se crurent en état de tout entreprendre ; ils formerent un millier de projets à la fois , la plupart grands dans la théorie , mais exécutés avec différens instrumens dans diverses parties du monde , & toujours aux dépens de leur sang & de leur bourse. Les guerres qui furent les suites de ces projets , & les Indes qui servoient à les soutenir , étoient une saignée continuelle qui emportoit leurs habitans , & énerroit l'industrie de ceux qui restoient. Les richesses qu'ils tiroient tous les ans des Indes , ne pouvoient suffire à payer leurs dettes faute d'économie. La mauvaise administration de leurs finances , jointe aux intérêts usuraires qu'ils étoient obligés de payer aux étrangers , engloutissoit leurs trésors en multipliant leurs emprunts. Dupes de leur politique , battus partout avec les troupes les plus braves & les plus disciplinées de l'Europe , indigents dans le sein des richesses , leurs armées étoient mal entretenues & mal payées. Leurs amis les épuisoient , leurs ennemis les voloient. Ils voyoient de nouveaux états se former des débris de leurs domaines , & des nouvelles forces maritimes se former de celles de leurs flottes.

En

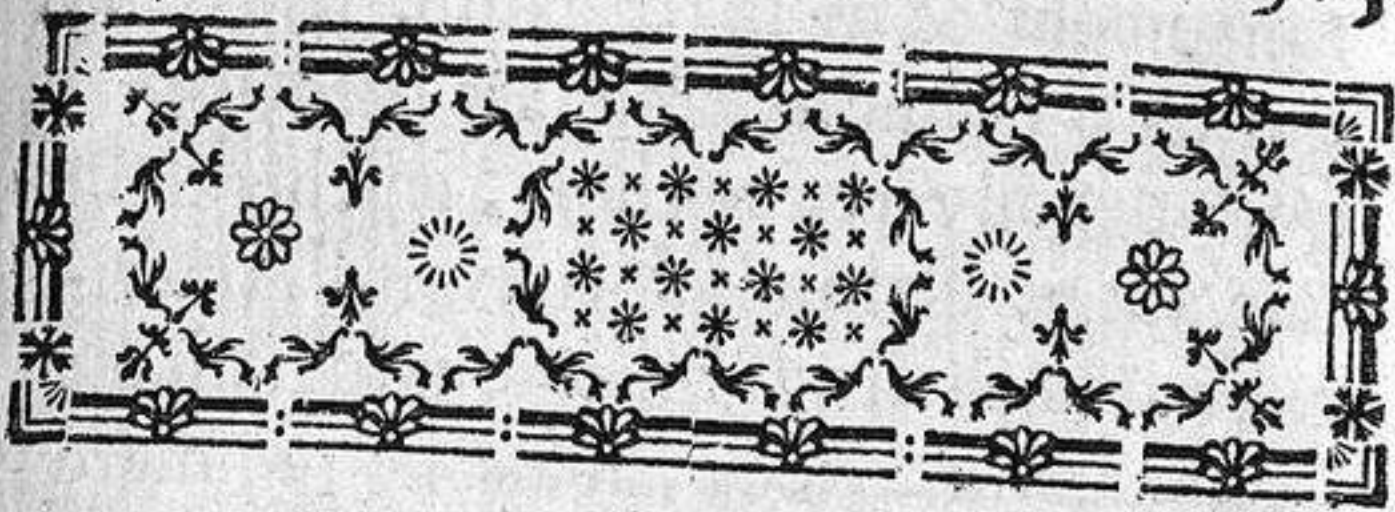
En un mot, ils provoquoient, trou-  
bloient & enrichissoient l'Europe, & se  
désistoient à la fin de leurs projets,  
faute de moyens & de forces pour les  
exécuter. Ils étoient inactifs & turbu-  
lents, & autant énervés par leur mol-  
lesse pendant la paix, qu'ils s'étoient  
auparavant affoiblis par leur activité dé-  
placée.

Tel étoit l'état d'un pays aussi fertile  
en grands hommes & en habiles Minis-  
tres, qu'aucun autre qui fût en Europe.  
Mais leurs talens étoient mal employés.  
Plus occupés des affaires de dehors que  
de celles du Royaume, ils travailloient  
bien plus à affoiblir leurs voisins qu'à se  
fortifier eux-mêmes. Intelligens dans  
les affaires des Cours étrangères, ils né-  
gligeoient les leurs pour s'occuper de  
simples formalités. Ils comptoient trop  
sur leurs richesses; & comme l'état n'é-  
toit qu'un amas de corruption, les cho-  
ses en vinrent à un tel point, que leurs  
propres maux leur tinrent lieu en quel-  
que sorte de remèdes; & ils ont si bien  
senti les suites funestes de leur conduite  
passée, que depuis quelques années ils  
suivent un tout autre système de politi-  
que, & ils pourront avec le temps & la  
persévérance se relever de nouveau.

tandis que d'autres tomberont pour avoir adopté les abus qui ont causé leur ruine.

Le système politique actuel de la Cour d'Espagne, par rapport à l'Amérique, est de conserver l'Amérique méridionale, & particulièrement la navigation de la mer du Sud, d'empêcher la contrebande & d'encourager l'exportation de ses manufactures. Il y a long-temps que les Espagnols sont jaloux des Anglois, & encore plus des François qui sont établis dans le voisinage du nouveau Mexique, & qui deviennent plus puissans dans les Indes Occidentales que nous ne le sommes, sans que je puisse en deviner la raison.

*Fin de la troisieme Partie.*



# HISTOIRE

DES

COLONIES EUROPÉENNES

DANS L'AMÉRIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

COLONIES PORTUGAISES.

## CHAPITRE I.

*Histoire de la découverte du Bresil Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais.*

LA plupart des découvertes importantes qu'on a faites dans la Philosophie, les Arts & la Navigation, ont été plutôt l'effet du hazard que celui du rais-

Tome I. Partie IV.

Q ij

sonnement & de la réflexion. C'est lui qui en a donné la première idée, & tel qui a découvert une chose, en cherchoit une autre. Colomb découvrit l'Amérique par une suite de réflexions qu'il fit sur la figure du Globe, mais la première terre où il aborda, n'étoit sûrement point celle qu'il cherchoit. Le raisonnement & le hazard eurent part à sa découverte, au lieu que celle que les Portugais ont faite du Brésil, est entièrement due au dernier. Une Flotte qu'ils envoyoit aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, ayant tenu la haute mer pour éviter les calmes qui regnent sur la côte d'Afrique, elle aborda dans le Continent de l'Amérique méridionale. A leur retour, les Portugais firent un rapport si avantageux du pays qu'ils venoient de découvrir, que la Cour résolut d'y envoyer une Colonie. Ils s'y établirent en effet, mais d'une manière qu'il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais imitée. Ce fut d'y envoyer un certain nombre de criminels de toute espèce. Des commencemens aussi vicieux ne pouvoient être favorables à la Colonie, aussi eurent-ils toutes les peines du monde à l'établir, tant à cause des désordres dans lesquels ces gens tom-

berent, que des maux qu'ils causerent aux habitans du pays. La Cour d'Espagne s'opposa d'abord à cet établissement; mais on en vint à la fin à un traité par lequel on convint que les Portugais posséderoient tout le pays compris entre le Marañon ou la riviere des Amazones & celle de la Plata.

Leur droit ainsi établi, les Portugais travaillèrent à cet établissement avec toute la vigueur possible. On fit de grandes concessions à quiconque voulut aller dans le pays, & presque toute la Noblesse s'intéressa à un établissement qui promettoit de si grands avantages. Les naturels étoient pour la plupart soumis, & la Colonie faisoit tous les jours de nouveaux progrès. La Cour ne tarda pas à connoître le prix de l'acquisition qu'elle venoit de faire; elle régla la forme du gouvernement, annulla une grande partie des concessions, & mit les choses sur un pied si avantageux, qu'elle se vit en possession de toute la côte pendant l'espace de 2000 milles. Les conquêtes que les Portugais firent sur la côte d'Afrique, favoriserent beaucoup cet établissement par la quantité de negres qu'elles les mirent en état d'y transporter, & qui

Q iij

composent aujourd'hui la plus grande partie des habitans.

Tandis que les Portugais étoient au comble de leurs prospérités , qu'ils étoient en possession d'un Empire aussi vaste & d'un commerce aussi florissant dans l'Afrique , l'Arabie , l'Inde , les Isles de l'Asie , & une des plus riches contrées de l'Amérique , ils éprouverent un de ces accidens , qui dans un temps critique , décident du fort des Royaumes. Leur Roi Don Sébastien fut tué dans une expédition contre les Maures , les Portugais perdirent leur liberté , & leur Royaume devint une province d'Espagne.

Peu de temps après ce malheur , les habitans des Pays Bas secouèrent le joug des Espagnols. Non contents de s'être érigés en République , & d'avoir défendu leur liberté par une guerre défensive qui fut toute à leur avantage , ils furent chercher les Espagnols dans les recoins les plus reculés de leurs vastes domaines , & s'enrichirent des dépouilles de leurs premiers maîtres. Ils tombèrent sur les possessions des Portugais , s'emparèrent de toutes les Places qu'ils avoient dans les Indes Orientales , & que la paresse des Espagnols avoient



DES COLONIES EUROPÉENNES. 367  
laissées sans défense, & porterent enfin  
leurs armes dans le Bresil qu'ils trou-  
verent sans défense & dont ils se rendi-  
rent les maîtres par la lâcheté du Gou-  
verneur des dix principales villes. Le  
pays eût été perdu sans ressource, si  
Don Michel de Texeira, son Archevê-  
que, qui descendoit d'une des familles  
les plus illustres du Portugal, & qui  
avoit un esprit supérieur à sa naissance,  
n'eût cru devoir sacrifier les devoirs de  
son état au danger de sa patrie. Il prit  
les armes, & s'étant mis à la tête de  
son Clergé & de quelques petits corps  
de troupes qu'il rassembla, il opposa  
une digue au torrent des conquêtes des  
Hollandois. Il tint bon jusqu'à l'arrivée  
du secours, après quoi il remit l'emploi,  
dont le besoin public & sa propre vertu  
l'avoient obligé de se charger, à celui à  
qui le Souverain l'avoit confié. Il sauva  
par sa généreuse résistance sept provin-  
ces des quatorze dans lesquelles le Bresil  
est divisé. Les autres tomberent entre  
les mains des Hollandois qui les conqui-  
rent & les conserverent avec une bra-  
voure & une conduite qui leur auroient  
fait un honneur infini, s'ils eussent mon-  
tré plus de sentimens d'humanité.

Ce fut au fameux Prince Maurice de  
Q iv.

Nassau que les Hollandois durent cette conquête, leur établissement dans le pays & la paix avantageuse qui le leur assura. Mais comme c'est le propre de toutes les nations commerçantes de vouloir s'enrichir en peu de temps, que cette Colonie n'étoit point directement soumise aux Etats, mais à la Compagnie des Indes Occidentales, guidés par des principes que leur avarice & la bassesse de leurs sentimens leur dictoient, ils furent fâchés que pour pourvoir à sa sûreté, on les privât des profits actuels qu'ils s'étoient flattés d'en tirer. Ils trouverent que le Prince entretenoit plus de troupes & bâtissoit plus de forteresses qu'il n'en falloit, & qu'il vivoit plus somptueusement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à leur service. Ils s'imaginèrent qu'une économie mesquine étoit la seule qualité nécessaire pour former un Conquérant & un Politique, & ils en agirent si mal avec leur Statouder, qu'ils l'obligerent enfin à se démettre de son emploi.

Ils suivirent alors leurs premiers systêmes. Ils réformèrent une partie des troupes; ils ne firent plus fortifier leurs places; ils retrancherent les dépenses de la Cour; ils exigèrent à la

rigueur ce que leur devoit la Compagnie; leur gain augmenta de cent pour cent, & tout alloit le mieux du monde selon eux. Mais à la fin ce beau systême aboutit à la ruine entiere de leurs fonds & de la Compagnie des Indes Occidentales. Ils aliénerent les cœurs de leurs sujets par leur économie fordide & la sévérité de leur conduite. L'ennemi étoit à leur porte, & leurs frontieres étoient sans défense; enfin tout alla si mal pour eux, que les Portugais reconquirent le Bresil malgré les efforts prodigieux que firent les Etats pour le défendre; ce qui doit servir à jamais de leçon aux peuples qui s'imaginent follement avoir suffisamment pourvu au bonheur de la nation, lorsque pour lui procurer quelques avantages passagers, ils négligent les seules choses qui peuvent l'affurer, je veux dire l'amour des sujets & le soin des armes.



## CHAPITRE II.

*Le Climat du Bresil. Du bois du Bresil.*

LE nom de Bresil a été donné à ce pays, à cause de la quantité de bois de ce nom qui y croît. Il s'étend le long de l'Océan l'espace de 2000 milles entre la riviere des Amazones qui est au Nord, & celle de la Plata qui est au midi. Au nord le climat est très-incertain, chaud, orageux & mal sain. Le pays, tant ici que dans les endroits les plus tempérés, est inondé tous les ans. Mais au midi, au-delà du Tropique du Capricorne, & même plus avant, l'air est ferein & extrêmement sain, étant rafraîchi d'un côté par les vents qui s'élèvent de l'Océan, & de l'autre par ceux qui sortent des montagnes. Quantité de vieillards s'y rendent du Portugal pour rétablir leur santé, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le pays en général est extrêmement fertile, & produisoit toutes les choses nécessaires pour la subsistance de ses habitans, jusqu'au temps où l'on décou-

vrir les mines d'or & de diamans. Aujourd'hui ces mines, jointes aux plantations de sucre, occupent une si grande quantité de gens, que l'Agriculture est entièrement négligée, au point que le Bresil dépend de l'Europe pour sa subsistance journaliere.

Les principales denrées qu'il fournit à l'étranger, sont le sucre, le tabac, les cuirs, l'indigo, l'ipecacuanha, le baume de Copaiü & le bois de Bresil. Comme ce dernier article appartient proprement au pays & lui a donné son nom, & qu'il y est meilleur que par-tout ailleurs, je trouve à propos d'en donner ici la description en peu de mots. Cet arbre croît parmi les rochers & dans les terrains les plus incultes, & y vient d'une hauteur & d'une grosseur considérable. Mais un homme qui jugeroit de son bois par son écorce, se tromperoit beaucoup; car après l'en avoir dépouillé, il trouve que cet arbre, qui étoit de la grosseur de son corps, n'excede pas celle de sa cuisse. Cet arbre est généralement tortu & rempli de nœuds comme l'aubépine; ses branches sont longues, ses feuilles vertes, lisses, dures, seches & fragiles. Il pousse trois fois l'an de petits bouquets de fleurs des

extrémités des branches & d'entre les feuilles. Ces fleurs sont d'un rouge très-vif & d'une odeur aromatique fort agréable. Son bois est rouge, dur & sec, & on l'emploie pour les teintures rouges ordinaires. On s'en sert aussi dans la Médecine, à cause de sa qualité stomachique & astringente.

---

### CHAPITRE III.

*Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la Riviere des Amazones & Rio - Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de Diamans.*

**L**E commerce du Bresil est considérable & augmente tous les jours, ce qui n'est pas étonnant, vu que les Portugais ont la commodité d'avoir des negres pour leurs ouvrages à beaucoup meilleur marché que les autres nations d'Europe qui ont des établissemens dans l'Amérique. Ils sont les seuls qui se soient donné la peine d'établir des Colonies dans l'Afrique, & elles sont très-considérables tant par leur étendue que

par le nombre de leurs habitans, ce qui leur procure dans ce commerce des avantages que les autres nations n'ont point. Car outre les établissemens qu'ils ont sur la côte Occidentale d'Afrique, ils ont encore des prétentions sur toute celle du Zanguebar dont ils possèdent une partie, indépendamment de plusieurs autres vastes territoires tant sur la côte que dans l'intérieur du pays, où plusieurs nations se reconnoissent leurs sujets, ce qui est d'autant plus avantageux pour eux, qu'il augmente leur marine & leurs matelots, affermit leur commerce & leur laisse un vaste champ pour la traite des negres, sans laquelle ils ne pourroient conserver leurs établissemens dans le Bresil, vu la quantité qu'il en meurt par le travail des mines & la mauvaise qualité d'une partie du climat, ni étendre leurs plantations, ni ouvrir tant de nouvelles mines, comme ils le font à un point qui passe toute croyance.

Je me suis souvent étonné que nos Commerçans d'Afrique n'aient pas porté leurs vues plus loin dans la traite des negres, qu'une partie de la Côte d'or, Sierra-Leona, Gambie & quelques autres ports peu considérables, par

où ils ont déprisé leurs marchandises & fait monter le prix des esclaves à plus de trente pour cent. Cela n'est pas étonnant, vu qu'ils ont plusieurs rivaux dans le pays où ils commercent, que les peuples ont acquis plus d'expérience par la communication qu'ils ont eue avec les étrangers, & que les esclaves font devenus plus rares; au lieu que si quelques-uns de nos vaisseaux avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance, & essayé ce qu'on peut faire à Madagascar, ou sur les côtes sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, qu'ils ne peuvent faire valoir, ils eussent été amplement dédommagés des dépenses qu'ils auroient faites, du temps qu'ils auroient perdu & de ce qu'il leur en eût coûté pour obtenir la permission de la Compagnie des Indes Orientales. Notre commerce d'Afrique auroit augmenté, nos marchandises auroient trouvé plus de débit, & nous eussions fourni nos Colonies à bien meilleur marché que nous ne le faisons aujourd'hui, & que nous ne le ferons dans la suite, tant que nous nous bornerons à deux ou trois Places que nous épuisons, & où nous trouvons tous les jours la marchandise plus chère. Les Portugais, au moyen



des marchandises dont je viens de parler, transportent tous les ans quarante à cinquante mille negres dans le Bresil. C'est de là que dépendent toutes les autres branches de leur commerce ; aussi ont-ils soin de ne point se laisser manquer d'esclaves, à quoi la situation du Bresil contribue beaucoup, étant plus près de la côte d'Afrique qu'aucune autre contrée de l'Amérique, indépendamment des avantages qu'ils tirent des Colonies qu'ils ont dans ces deux continents.

C'est là principalement ce qui fait que le Bresil est l'établissement le plus riche, le plus nombreux & le plus florissant qu'il y ait dans toute l'Amérique. Depuis quarante ans ils en tirent infiniment plus de sucre qu'ils ne le faisoient autrefois, lorsque cette denrée étoit la seule branche de leur commerce, & qu'ils n'avoient point de rivaux. Il est beaucoup plus fin que celui que les Anglois, les François & les Espagnols tirent de leurs Colonies. Leur tabac est aussi fort bon, mais ils en tirent moins que nous. Les contrées Septentrionales & méridionales du Bresil abondent en bêtes à cornes ; ils les chassent pour en avoir les cuirs dont il passe tous les ans vingt mille en Europe.

Les Portugais posséderent pendant un temps considérable leur Empire de l'Amérique, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les mines d'or & de diamants qui les ont si fort enrichis depuis. Après l'expulsion des Hollandois, la Cour de Portugal fut quelque temps sans faire attention à cette Colonie; mais en 1685, un Ministre très-intelligent conseilla à son Maître de ne point négliger une partie aussi considérable de son Domaine. Il lui représenta que le climat de la Baie de tous les Saints, où étoit la Capitale, énerroit l'activité & l'industrie des peuples, mais que les extrémités septentrionales & méridionales du Brésil étant plus tempérées, ils seroient plus portés à les cultiver. Cet avis fut goûté. Mais comme on s'apperçut que l'insolence & la tyrannie des Portugais leur attiroient la haine des habitans, & retardoient les progrès de leur Colonie, on résolut de peupler le pays des Metifs qui sont une race issue d'Européens & d'Indiens, dans l'espoir qu'ils se conduiroient mieux & qu'ils seroient plus agréables aux Bresiliens, qui n'avoient point encore été réduits, comme étant issus du même sang. Pour exécuter ce projet, on confia le gouvernement aux

Prêtres qui agirent chacun dans leur district ou paroisse en qualité de Gouverneurs. On eut la prudence de choisir ceux qui étoient les plus capables pour cet emploi. On ne tarda pas à s'appercevoir de la sagesse de ces réglemens ; car dans moins de quinze ans, non-seulement ils furent les maîtres de la côte, mais attirant encore un grand nombre d'habitans, ils poussèrent leurs établissemens du côté de l'Occident plus de cent milles au-delà de ce que les Portugais possédoient. Ils ouvrirent plusieurs mines, les revenus augmentèrent, les habitans vécurerent à leur aise, & quantité de Prêtres s'enrichirent.

La réputation de ces mines attira bientôt dans le pays quantité de vagabonds & d'aventuriers, lesquels ne pouvant se faire aux mœurs simples & modérées des habitans, ni s'affujettir à la forme du gouvernement établie, se retirèrent dans les montagnes, lesquelles sont assez fertiles & abondantes en or ; où ayant été joints par d'autres de la même trempe, ils se rendirent dans peu de temps formidables & indépendans, & défendirent les privilèges qu'ils s'étoient arrogés, avec autant de courage que de conduite. Ils furent appelés

*Paulistes*, de la ville & du district de ce nom, où étoit leur principale résidence. Mais cette République périt aussi promptement qu'elle s'étoit élevée, sans qu'on ait pu sçavoir son sort, & on n'en a plus oui parler. Le Roi de Portugal est en pleine possession de tout le pays, & les mines sont exploitées par ses sujets & leurs esclaves qui lui en payent le quint. Ces mines ont presque versé autant d'or dans l'Europe, que celles de l'Amérique Espagnole y avoient versé d'argent.

Quelques années après qu'on eut découvert les mines d'or, on trouva que le Bresil, que l'on regardoit comme une contrée incapable de produire les métaux pour lesquels l'Amérique étoit si estimée, produisoit aussi des diamans, mais d'une qualité si basse, que la Cour de Portugal défendit d'exploiter les mines, de peur qu'ils ne fissent tomber ceux que l'on tire de Goa. Mais malgré cette défense, on n'a pas laissé d'en tirer de temps en temps du Bresil, qui ne le cédoient à ceux de l'Inde, ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur transparence. La Cour ayant reconnu l'importance de ce commerce, résolut de le permettre, mais avec des restric-

tions qui fussent avantageuses à la Couronne & à ses sujets, & qui empêchassent les diamans de devenir trop communs. En 1740, les mines de diamans étoient affermées cent trente-huit mille croisées qui font vingt-six mille livres sterlings par an, avec défense d'y employer plus de six cens esclaves à la fois. Il y a tout lieu de croire qu'on n'a point observé ce reglement, vu que leur quantité a augmenté & que leur prix a baissé. Il est vrai que ceux de la premiere qualité conservent à-peu-près leur prix. Les diamans du Bresil ont moins d'éclat que ceux de Golconde. Ils ont pour l'ordinaire une eau jaunâtre, mais il s'en trouve d'une grosseur prodigieuse. Il y a quelques années qu'on en envoya un au Roi de Portugal, dont la grosseur & le poids passent toute croyance. On prétend qu'il pesoit cent soixante carats, ou six mille sept cens vingt grains, de sorte qu'il valoit plusieurs millions.



---

---

**CHAPITRE IV.**

*Commerce des Portugais. Description de San-Salvador Capitale du Bresil. Flotes destinées pour cette ville. Rio-Janeiro & Fernambouc.*

**L**E commerce du Portugal se fait sur le même plan exclusif que celui des autres nations de l'Europe avec leurs Colonies de l'Amérique, mais particulièrement à la façon de celui d'Espagne, non point avec de simples vaisseaux marchands fretés pour divers ports particuliers, selon les idées des propriétaires, mais avec trois Flotes qui partent tous les ans du Portugal, & qui se rendent dans tout autant de ports du Bresil, sçavoir, à Fernambouc au nord, à Rio-Janeiro au midi, & à la Baie de Tous-les-Saints au milieu. La Capitale de celle-ci est San-Salvador, & c'est le rendez-vous des Flotes à leur retour en Portugal. Son port est grand, beau & commode. La ville est bâtie sur un rocher escarpé, qui a d'un côté la mer, & un lac en forme de croissant, qui l'entoure presque toute, & vient

presque aboutir à la mer de l'autre. Quoique cette situation la mette à l'abri de toute insulte, on n'a pas laissé de la fortifier, de manière qu'elle est aujourd'hui une des meilleures Places de l'Amérique. Elle est divisée en haute & basse ville. La basse n'est composée que d'une ou deux rues, & elle est immédiatement sur le port, pour faciliter l'embarquement & le débarquement des marchandises que l'on transporte dans la haute ville avec des machines. Les rues de celles-ci sont aussi régulières que le terrain a pu le permettre, & les maisons très-bien bâties. Cette ville contenoit il y a quarante ans deux mille maisons & un nombre proportionné d'habitans, une Cathédrale somptueuse, plusieurs églises magnifiques & quantité de couvents bien bâtis & très-bien fondés.

Je ne connois point assez les villes de Fernambouc ou de Parayba, & la Capitale de Rio de Janeiro pour en parler pertinemment. Je dirai seulement que la flote destinée pour la première, part ordinairement dans le mois de Mars, & celle pour la seconde dans le mois de Janvier; mais toutes deux se rendent dans la Baie de Tous-les-Saints au nombre de cent gros vaisseaux, vers

les mois de Mai ou de Juin, & rapportent en Europe une cargaison qui égale presque les trésors de la Flote & des Galions. L'or seul monte à près de quatre millions de livres sterlings. On ne le tire point tout des mines du Bresil; mais comme les Portugais commercerent directement avec l'Afrique, ils en tirent aussi de leur établissement à Mozambique, sur la côte Orientale de ce Continent, indépendamment des esclaves, de l'ébene & de l'ivoire qui valent presque autant que la cargaison de la Flotte du Bresil pour l'Europe. Les contrées du Bresil qui donnent de l'or, sont les parties moyenne & septentrionale situées sur Rio-Janeiro & la Baie de Tous-les-Saints. On bat une très-grande partie de cet or dans l'Amérique; celui qui est battu à Rio-Janeiro est marqué d'une R, & celui de la Baie de Tous-les-Saints d'un B.

Pour mieux juger des richesses de cette Flote du Bresil, on ne doit point oublier les diamans qui font partie de sa cargaison. S'il est vrai que les mines ayent été affermees en 1740 à vingt-six mille livres sterlings par an, je ne croirai pas trop avancer en disant qu'elles rapportent au moins cinq fois au



DES COLONIES EUROPÉENNES. 383  
tant, & qu'il entre en Europe la valeur de cent trente mille livres sterlings en diamans. Cela joint au sucre qui fait la principale cargaison de la Flote de Fernambouc, au tabac, aux cuirs, aux drogues pour la Médecine & les Manufactures, peut donner quelque idée de l'importance dont est ce commerce, non-seulement pour le Portugal, mais encore pour toutes les Puissances commerçantes de l'Europe. Les retours ne sont pas la cinquantième partie du produit du Portugal. Ils consistent en toutes sortes de draps d'Angleterre, de France & de Hollande, en toiles & dentelles d'Hollande, de France & d'Allemagne; en soieries de France & d'Italie, plomb, étain, fer, cuivre, & toutes sortes d'ustensiles fabriqués en Angleterre, en poisson & bœuf salé, farine & fromage. Ils tirent leurs huiles d'Espagne. Le Portugal ne fournit que du vin & quelques fruits.

Quoique ce commerce soit extrêmement lucratif, il y a cependant peu de marchands Portugais qui trafiquent sur leurs propres fonds; mais pour le compte des étrangers, sur-tout des Anglois. En un mot, quoique les Portugais & les Espagnols excluent les étrangers du

commerce de l'Amérique, cependant les reglemens qu'ils ont fait là-dessus, sont très-mal observés. Un Portugais n'est qu'un facteur & un dépositaire; mais sa fidélité est égale à celle du marchand Espagnol, & rien ne sçauroit l'ébranler. Chose surprenante dans les Portugais, & exemple frappant chez un peuple peu renommé pour sa bonne foi, de ce que la coutume fondée sur un petit nombre d'exemples, & le point d'honneur sont capables de faire sur des hommes si différens entr'eux par leurs mœurs & leur caractère.

Les Anglois sont aujourd'hui les plus intéressés au commerce du Portugal, tant pour les marchandises qu'ils consomment dans le Royaume, que pour celles dont ils ont besoin pour le Bresil. Ils méritent cette préférence, tant à cause des services qu'ils ont rendu de tout temps à cette Couronne, & des traités qu'ils ont fait avec elle, que parce qu'il n'y a point de nation qui fasse une plus grande consommation des productions du Portugal. Cependant, partie par notre stupidité, partie par la politique & l'activité de la France, & partie par la faute des Portugais eux-mêmes, les François sont devenus des rivaux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 389  
rivaux très-dangereux pour nous, tant dans cette branche, que dans presque toutes les autres de notre commerce. Il est vrai cependant que malgré les progrès qu'ont fait les François, & malgré l'esprit d'industrie & de commerce qui regne dans la plupart des contrées de l'Europe, l'exportation de nos manufactures & de nos denrées n'a point diminué depuis quarante ans, ce qui vient de ce que notre commerce s'est étendu à proportion que les Espagnols & les Portugais ont augmenté leurs Colonies. Mais, quoiqu'il soit vrai que notre commerce a augmenté loin de diminuer, nous devons cependant prendre garde de ne point nous laisser imposer à cette apparence. Car si nous n'avons point autant avancé que nous l'avons fait avant ce période, & que nos moyens nous l'ont permis depuis que nos voisins l'ont fait proportionnellement aux leurs, je dis que nous avons décliné, & que nous ne ferons jamais en état de conserver notre supériorité dans le commerce, ni la réputation que nous avons d'être la première Puissance commerçante & maritime de l'Europe.

*Tome I, Partie IV.*

R

## CHAPITRE V.

*Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des nègres. Gouvernement.*

LES voyageurs les plus judicieux nous font un portrait des mœurs & des coutumes des Portugais de l'Amérique, qui ne leur est pas favorable. Ils nous les représentent comme un peuple plongé dans la mollesse & dans les crimes les plus affreux ; hipocrites, fourbes & gens de mauvaise foi, fainéans, orgueilleux & cruels. Comme des gens pauvres & mesquins dans leur domestique, autant par nécessité que par inclination. Semblables aux habitans de la plupart des pays méridionaux, ils préfèrent le faste & la magnificence aux plaisirs de la société & de la bonne chère ; ce qui n'empêche pas que dans leurs bonnes fêtes ils ne poussent les choses jusqu'à l'extravagance.

On attribue avec assez de raison leur luxe, leur indolence, leur orgueil & leur cruauté au commerce qu'ils ont avec leurs esclaves qui font toutes leurs

DES COLONIES EUROPÉENNES. 387  
affaires, avec leurs négres dont ils ont  
une quantité prodigieuse, & qui ne ser-  
vent à autre chose qu'à augmenter leur  
cortège. Ces derniers sont infiniment  
plus corrompus que leurs maîtres, parce  
qu'ils les font servir d'instrumens à leurs  
crimes, qu'ils leur accordent une li-  
cence scandaleuse, & qu'ils s'en ser-  
vent pour épouvanter leurs ennemis &  
pour s'en venger, en qualité de bretteurs  
& d'assassins. En effet, rien n'est plus  
propre à causer les désordres les plus  
affreux que l'union illégitime de l'es-  
clavage avec l'oïveté & la licence. Ils  
vont toujours arinés, & il y en a quan-  
tité qui ont acheté ou mérité la liberté  
par leurs infâmes services, & cela dans  
un pays où il y a dix négres pour un  
blanc.

Mais ce portrait, qui est peut-être  
trop exagéré, n'est point applicable à  
tous les Portugais du Bresil. Ceux de  
Rio - Janeiro & des districts du Nord  
sont beaucoup moins efféminés & moins  
corrompus que ceux de la Baie de Tous-  
les-Saints, lesquels étant dans un cli-  
mat favorable à la paresse & à la dé-  
bauche, sont infiniment pires que les  
autres.

Le Bresil est gouverné par un Vice-  
R. ij

Roi qui fait sa résidence à San Salvador. Il a deux Conseils, l'un pour le Criminel, & l'autre pour le Civil, auxquels il préside; mais au préjudice de la Colonie, la justice y est si corrompue; que la vertu y est opprimée, & que les plus grands crimes restent souvent impunis. Il étoit autrefois défendu aux Juges de condamner aucun Portugais à mort; & il est aisé de sentir combien un pareil privilege doit avoir contribué à corrompre les mœurs. Les peuples qui habitent le long de la riviere des Amazones, sont encore gouvernés par les Prêtres qui les ont soumis, & l'on donne le nom de Missions aux différentes divisions de cette contrée.

Comme les Portugais ont été autrefois chassés de ce pays par les Hollandois, & qu'ils ont couru risque de l'être par les François, les malheurs & les dangers qu'ils ont éprouvés les ont rendu assez sages pour pourvoir à leur sûreté. Ils ont fortifié San Salvador & plusieurs autres Places, & ils entretiennent sur pied un corps de troupes Européennes dont il y a toujours deux Régimens à San Salvador. On compte parmi leur milice quelques corps d'Indiens & de Nègres indépendans, si

DES COLONIES EUROPÉENNES. 384  
bien que le Bresil paroît aujourd'hui  
n'avoir plus rien à craindre, tant à  
cause de ses forces intérieures, de son  
éloignement, de la chaleur & de la mau-  
vaise qualité d'une grande partie de son  
climat, que parce qu'il est de l'intérêt  
de la plupart des Puissances de l'Euro-  
pe qui sont intéressées à ce commerce,  
de le laisser entre les mains des Portu-  
gais.

*Fin de la quatrieme Partie & du Tome  
premier.*



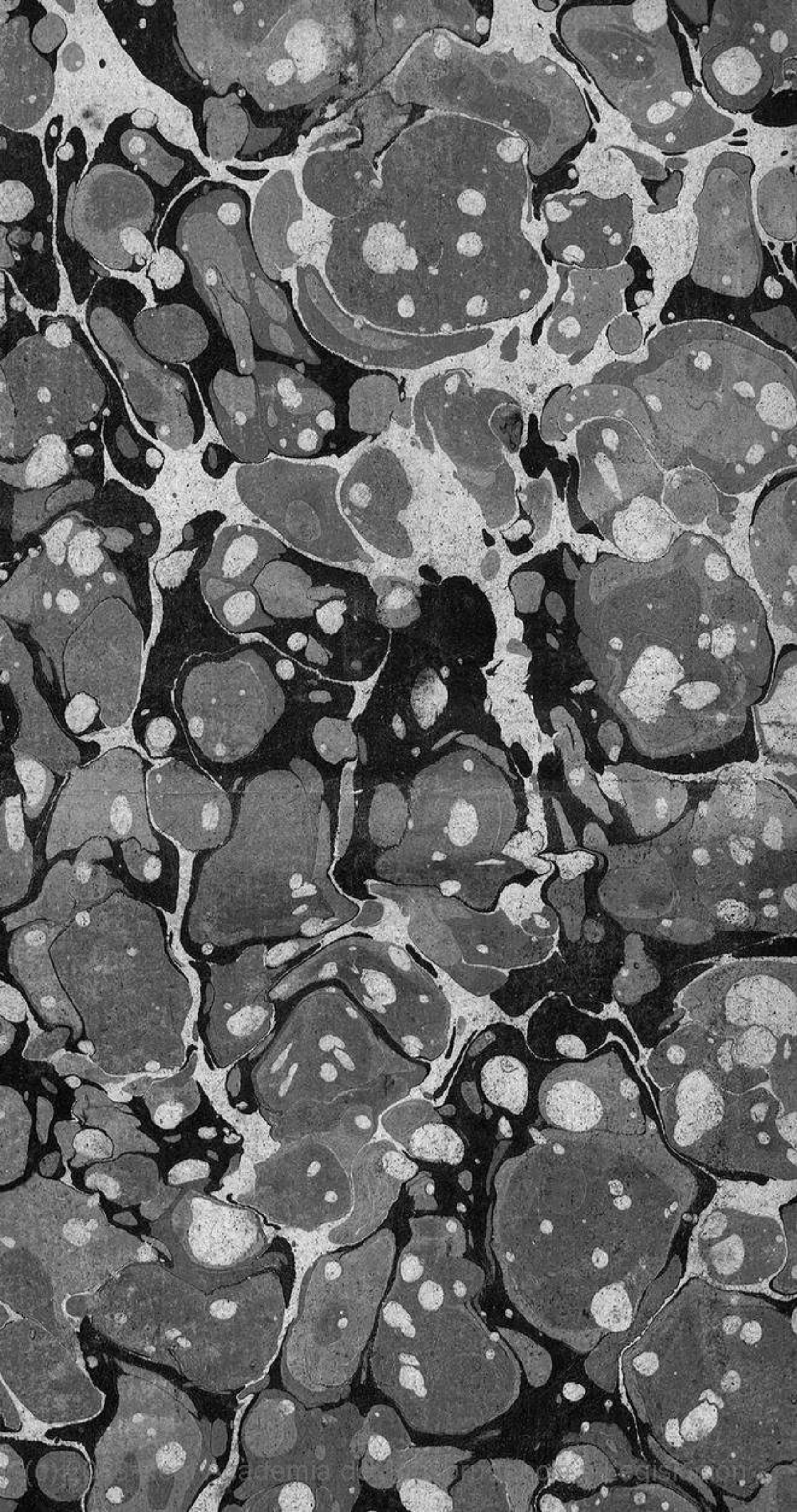


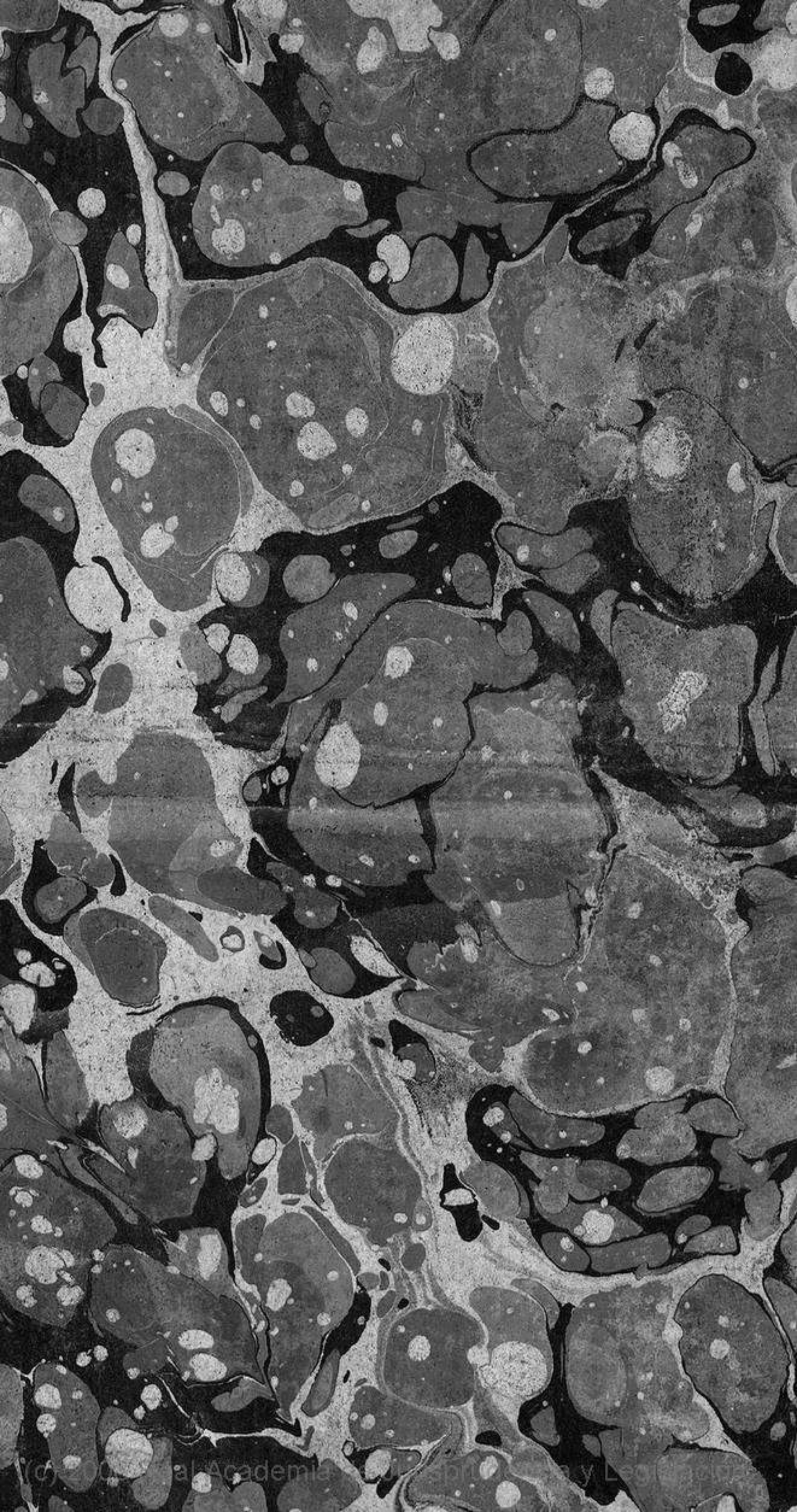
















HISTOIRE  
DES COLON  
EUROPEEN



I.

1/15746